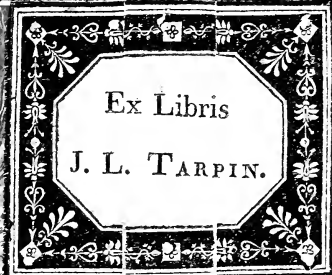




A LYON,  
Chez L. ROSSET, Libraire,  
grande rue Merciere.





Mc

65

R. 2944



CSP



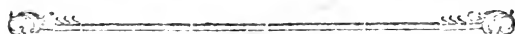
L'HOMME

*DU MONDE*

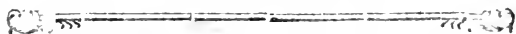
ÉCLAIRÉ.

1. Manual of notation

L'HOMME  
DU MONDE  
ÉCLAIRÉ,  
ENTRETIENS.



*Qui putat melius esse, quod deterius,  
scientiâ caret. S. AUG.*



A PARIS;

Chez MOUTARD, Libraire de Madame  
LA DAUPHINE, quai des Augustins,  
près du pont S. Michel, à S. Ambroise.



M. DCC. LXXIV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



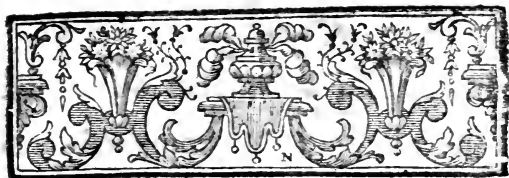
esp

BX

1750

.e48

1774



## *AVERTISSEMENT.*

**S**I la Religion a été attaquée ; dans ces derniers temps , avec un acharnement déplorable , elle a été défendue avec un zele consolant. On a trouvé , à la vérité , quelques apologistes qui étoient au-dessous de leur cause , parce que leur cause étoit au-dessus de leur génie. Mais il faut leur pardonner , ainsi qu'à des soldats , qu'un courage trop ardent , mais louable , entraîne dans le camp ennemi. Le nombre

## vj AVERTISSEMENT.

des foibles défenseurs du christianisme est petit , en comparaison de celui des hommes éloquents , qui en font valoir toute la majesté & toute la vérité. En général , le succès a répondu à leurs intentions ; & nos apologistes modernes ne le cedent aux anciens , ni pour la solidité des raisons , ni pour les graces du style.

Il feroit à souhaiter , peut-être , que dans cette foule d'écrits publics en faveur de la Religion , on eût eu plus d'égards à la frivolité des gens du monde. On y fait des arguments , & les arguments les lassent ; on y cite de longs passages ,



## AVERTISSEMENT. vij

& les plus courts les ennuient ; on les ramene fans cesse à la théologie , & la théologie est leur épouvantail. Il semble qu'on n'ait pas fait assez d'attention que les adversaires du christianisme sont des hommes que l'appareil des armes fait fuir , & qu'on ne peut terrasser qu'en paroissant se jouer avec eux. Ainsi , pour être utile aux gens du monde , que l'incrédulité a séduits , il faut prendre leur langage , plaisanter avec eux , & ne réfuter leurs raisons qu'après avoir montré le faux de leurs railleries. C'est cette idée qu'on a eue en vue , en entreprenant ces Dialogues , dont la

## viiij AVERTISSEMENT.

plupart ne sont pas aussi romanesques que l'on pourroit se l'imaginer. L'exécution est sans doute au-dessous du projet. Il n'est pas donné à tout le monde de remplir à la fois le bel-esprit qui plaïsante , & le théologien qui raisonne. Un *Pascal* auroit pu composer un tel ouvrage , & l'auteur des *Lettres Provinciales* n'auroit pas trouvé moins de sujet de rire avec les philosophes modernes , qu'avec les casuistes poudreux , qu'il a ridiculisés & pulvérisés. En attendant que la nature avare fasse naître un second *Pascal* , nous donnons ces Entretiens , qui sont

## AVERTISSEMENT. ix

autant inférieurs au modele qu'on auroit pu se tracer , que *Pascal* étoit supérieur aux *Escobar* & aux *Hurtado*. Ce ne sont ici que des essais , qui fourniront peut-être à quelqu'un de nos bons écrivains l'idée de donner des chef-d'œuvres.

Nous ne nous sommes pas bornés , en composant cet ouvrage , à la lecture de plusieurs livres excellents , dans lesquels nous avons puisé nos preuves & nos expressions mêmes , lorsqu'elles nous ont paru précises & élégantes. Nous avons entendu discourir plusieurs incrédules ; & nos

## x AVERTISSEMENT.

Entretiens ne sont souvent que le résultat des conversations que nous avons eues avec eux.

On ne nous saura pas mauvais gré , sans doute , d'avoir élevé hautement notre voix contre la fausse & funeste philosophie , qui désole aujourd'hui la France. Cet esprit de corruption & d'impiété , contre lequel nous tâchons de prémunir nos Lecteurs , n'est point une chimere. Il existe , suivant la judicieuse observation d'un des auteurs du *Journal des Savants* (1) ,

---

(1) Dans l'extrait d'un livre nouveau , intitulé : *Théâtre de leur frere V\*\**.

## AVERTISSEMENT. xj

*dans une foule de productions anonymes , dont la société est inondée , & dont la malheureuse influence n'est que trop certaine. De ces ouvrages clandestins , mais dont les auteurs ne sont que trop connus , résulte une masse empoisonnée , qu'il importe de dissiper , un principe général & fécond de licence , qu'il faut extirper. Pour réussir , il faut le montrer tel qu'il est , le peindre avec les couleurs qui lui sont propres , tracer son vrai caractère , dévoiler ses écarts , ses sophismes , ses infidélités , ses contradictions , ses manœuvres.*

Au reste , cet ouvrage ne renferme pas tout ce que nous avons

## xij AVERTISSEMENT.

fait dans ce genre. La publication de divers écrits récents en faveur de la Religion , nous a obligés de supprimer quelques Entretiens , qui ne renfermoient que les raisons déjà exposées par d'autres ; & nous avons mieux aimé qu'il y eût moins d'ordre dans nos dialogues , que de suivre une méthode qui auroit doublé le volume , sans doubler les vérités.



## L'HOMME



L' H O M M E  
DU MONDE  
É C L A I R É.



PREMIER ENTRETEN  
SUR LES PHILOSOPHES.  
LE COMTE ET LE CHEVALIER.

L E C O M T E.

AH ! qu'il me tardoit , mon cher Chevalier , de déposer mes peines dans le sein de l'amitié ! J'ai cru trouver des hommes dans mes semblables ; mais , hélas ! une fatale expérience m'apprend qu'il en est bien peu qui soient dignes de ce nom.

A

*LE CH.* Comment , Monsieur , vous n'avez pas trouvé des hommes parmi les philosophes du jour ? Ils se disent tous amis de la sagesse & de la vérité.

*LE C.* Je n'en ai connu aucun qui réunît ce double caractère. S'ils donnent des exemples de vertu , ils se font bien cachés de moi. Quant aux vérités qu'ils enseignent , nous savons de quel genre elles sont : loin de servir d'appui à la morale , elles l'ébranlent & la renversent de fond en comble.

*LE CH.* L'erreur est le partage de tous les mortels. Les plus éclairés même sont sujets à se tromper.

*LE C.* Oui , sans doute ; & c'est précisément lorsqu'on est convaincu de cette vérité , qu'on n'est pas pardonnable de vouloir tromper les autres. Je passe à un empirique de faire l'épreuve de ses drogues sur lui-même ; mais il devient répréhensible & coupable en cherchant par-tout des victimes de sa charlatanerie. Si les philosophes s'étoient bornés à errer seuls , on les plaindroit ; mais ils ont voulu entraîner toute la terre dans leurs erreurs.



On ne peut les regarder que comme des insensés, s'ils croient ce qu'ils prêchent; ou comme des hommes abominables, s'ils veulent accréditer des systèmes funestes, dont ils ne sont pas persuadés eux-mêmes.

*LE CH.* Quel est donc, selon vous, le véritable philosophe?

*LE C.* Le chrétien fidèle à ses devoirs, le citoyen attaché à sa patrie; celui, en un mot, qui enseigne des vérités utiles à l'état & à la religion; qui prêche une morale pure, &, sur-tout, commence par la pratiquer.

*LE CH.* Il faut donc, avec vous, dompter ses passions, pour être philosophe? Mais, n'est-ce pas assez que nos sages reglent l'ordre du monde, sans vouloir les charger du pénible soin de régler leurs desirs?

*LE C.* Non, on ne peut apprendre aux hommes à être vertueux, si on ne l'est soi-même. On peut laisser graviter toutes les sphères célestes les unes sur les autres, mais il ne faut jamais négliger son cœur. Le monde physique nous intéresse très-

peu ; le monde moral doit nous toucher vivement. On ne peut le perfectionner qu'en nous perfectionnant nous-mêmes.

*LE CH.* Mais la philosophie a produit des gens de bien. *Socrate & Platon*, chez les Grecs, ont inspiré l'amour des actions honnêtes & généreuses. Les Romains ont leur *Cicéron*, qui, seul, vaut peut-être tous les philosophes de la Grece. Après lui, viennent des hommes encore plus respectables, mais qu'on désespere presque d'imiter ; c'est *Épictète* dans l'esclavage ; ce sont les *Antonin & les Julien* sur le trône. Quel est le citoyen, parmi nous, qui se priveroit, comme *Julien*, *Antonin & Marc-Aurele*, de toutes les délicatesses de notre vie molle & efféminée ? Qui dormiroit comme eux sur la dure ?

*LE C.* Je veux que tous ces hommes aient été aussi vertueux que vous le dites. Je ne vous répéterai point tout ce qu'on a dit & ce qu'on pourroit dire sur la vanité hypocrite de *Socrate*, sur sa passion de régner sur les esprits, sur les débauches secrètes de *Platon*, sur l'orgueil

indomptable de *Cicéron*, sur l'apostasie & les caprices bisarres de *Julien*. Je veux que les *Antonin*, les *Épictète* aient été sans défauts. Plus nous leur donnerons de vertus, plus nous éloignerons d'eux les philosophes du jour. Lequel d'entr'eux a des principes invariables, une conduite suivie, des sentiments fermes ? Qui voudroit s'imposer la frugalité, je ne dis pas des solitaires de la Thébàïde, mais même celle de *Diogene* & des princes que vous citez ? Il y a parmi eux beaucoup d'*Épicure*, mais très-peu de *Socrate*. Ils n'ont guere que les travers de ce philosophe.

*LE CH.* Je vois bien qu'il faut que je vous abandonne les sophistes d'aujourd'hui ; mais n'avons-nous pas eu, dans le siècle passé, des vrais philosophes ? *Bayle* ne fut-il pas à la fois la gloire de la raison & l'honneur de la nature humaine, sobre, chaste, tempérant, insensible à la critique, supérieur aux injures & à la persécution ?

*LE C.* Je suis charmé que vous me citiez cet exemple. Je suis bien éloigné de penser comme vous sur *Bayle*. Il fut,

dites - vous , fobre , tempérant , chaste , mais convenez que s'il possédoit toutes ces vertus , il eut bien de la mal - adresse . Au ton qu'il prend dans son *Dictionnaire critique* , qui les lui auroit jamais soupçonnées ? L'*Aretin* a-t-il enfanté rien de plus monstrueux que son *Histoire du Congrès* . Cent autres articles , où il ramasse avec une complaisance voluptueuse les ordures les plus sales & les obscénités les plus grossières , déposent - ils en faveur de ses mœurs ? Sa plume auroit-elle été si corrompue , si son cœur ne l'avoit été ? On peut bien , avec une conduite libre , écrire un livre pieux , mais il est impossible qu'avec de la vertu on écrive un livre infame .

*LE CH.* Mais *Bayle* ne rechercha jamais les femmes .

*LE C.* Le bel effort ! il n'étoit pas propre à leur commerce : il avoit l'air & le ton d'un homme de cabinet , qui ne connoît ni les bienséances de la société , ni le respect qu'on doit aux femmes . Ce savant , triste , pesant , sans grace , sans usage du monde , parloit aussi librement

devant elles, qu'un anatomiste dans son école. Avec une pareille délicatesse, pouvoit-il plaire à un sexe qui, lors même qu'il est corrompu, ne veut pas le paroître, & qui exige qu'on couvre d'une gaze non seulement le plaisir, mais les idées même qui peuvent le réveiller : d'ailleurs, il n'est pas certain que *Bayle* ait vécu sans intrigue amoureuse. Quelques écrivains ont prétendu qu'il avoit aimé passionnément la femme du ministre *Jurieu*, & qu'il ne passa en Hollande que pour la voir plus commodément. Il auroit voulu se fixer en France, mais l'amour l'emporta, dit-on, sur la patrie. Que cela soit vrai ou faux, les livres de *Bayle* seront toujours un préjugé violent contre sa chasteté. Nous n'avons jamais vu de traité de la bonne chère composé par un solitaire de la Trappe, qui ne se nourrit que de racines & de légumes, ni des contes obscènes publiés par un homme qui s'est conservé pur & sans tache.

*LE CH.* Mais vous conviendrez du moins que s'il ne ménagea pas la vertu de ses lecteurs, il traita ses ennemis avec

8      *L'Homme du Monde éclairé.*

beaucoup de modération. *Jurieu*, l'exécration *Jurieu*, son calomniateur & son persécuteur, lui suscite, par jalousie d'auteur, les plus infames tracasseries. Cet homme, aussi fougueux que déraisonnable, sonne la charge contre lui, & le fait priver d'une chaire de philosophie, sa seule ressource contre l'indigence. Le philosophe, tranquille dans son cabinet, se laisse condamner sans se plaindre, & perd sa place sans la regretter.

*LE C. Jurieu* étoit un enthousiaste, dont l'imagination prenoit feu à la moindre étincelle, je le fais. Le fanatisme autant que l'envie put le porter à opprimer *Bayle*, je l'avoue encore; mais que ce philosophe ait été insensible aux traits de son ennemi, qu'il ne se soit pas attiré une partie de ses malheurs, c'est ce que je n'avouerai jamais. *Bayle* étoit fort satyrique, & il ne résistoit pas toujours à son penchant. Il avoit loué *Jurieu* autrefois; non seulement il rétracta ses éloges, mais il se permit des censures très-vives. Son dictionnaire est non seulement la satire de l'univers, il est encore celle d'une foule

de particuliers. Plusieurs articles sont remplis du fiel des querelles personnelles : sa guerre avec *Jurieu* revient souvent sur la scène. Plus il écrivoit avec esprit, plus il aigrissoit un ennemi dangereux. S'il avoit su se taire dès le commencement, s'il avoit ménagé sagement les esprits, les plaintes, les cris, les manœuvres de *Jurieu* n'auroient pas plus produit d'effet sur les gens sensés, que les présages, les miracles, les prophéties de ce commentateur de l'Apocalypse. Je ne connois aucun philosophe qui ait été persécuté précisément parce qu'il étoit philosophe : tous ont dû leurs infortunes à leur imprudence. Dans tous les siècles on a laissé penser les hommes comme ils ont voulu ; ce n'est que l'affiche insolente de leurs pensées qui a révolté. Comment nos sophistes peuvent-ils se plaindre d'être persécutés ? Le seroient-ils, si, uniquement occupés de leur propre bonheur, ils respectoient la tranquillité des autres ; s'ils souffroient la contradiction, & qu'ils ne contredissent jamais ; s'ils n'opposoient que l'égide du silence & de la patience aux traits de l'envie & de

la méchanceté ? Mais , loin d'attendre qu'on les offense , ils sont les premiers à offenser. Ils insultent les foibles , & ils déclament contre les puissants : ils veulent jouer les petits souverains dans leurs galletas , qu'ils honorent du nom de cabinet ; ils écrivent ce qu'un monarque n'oseroit écrire ; ils croient soulever le monde avec des brochures ; ils bravent impunément le public & les magistrats , & ils en sont bravés à leur tour. On les traite comme des insectes qui masquent les plus beaux appartements de leurs toiles dégoutantes ; on les enveloppe dans leurs propres écrits ; on brûle l'ouvrage , & on punit l'auteur.

*LE CH.* Ce que vous dites n'est que trop vrai ; les arts sont descendus du ciel ; & ceux qui les cultivent sont bien éloignés d'être des hommes célestes. Mais l'abus qu'on peut faire d'une science ne prouve pas que cette science soit mauvaise.

*LE C.* Vous avez raison , lorsque la chose dont on abuse n'a rien de mauvais en elle-même ; mais une philosophie qui établiroit la matérialité de l'ame & l'es-



perance de sa destruction , ne nous apprenant ni à vivre ni à mourir , produiroit certainement les effets les plus dangereux , & seroit aussi à craindre par elle-même que par ses abus. C'est un magasin à poudre confié à un jeune écervele , qui aime les grandes explosions & les feux d'artifice. Voyez si cette philosophie , dont nous nous plaignons , a rendu quelqu'un meilleur. Ses sectateurs n'ont pas même été sages par vanité ; ils n'ont su connoître ni les intérêts de leur amour-propre , ni ceux de l'amour-propre des autres. Vous citerai-je le chef de la philosophie moderne ? Sa vie a été un grand orage. Toujours occupé à se préparer des chaînes par de mauvais livres , il a couru de pays en pays , victime des inégalités , des contrariétés de son caractère , & des variations , des témérités de son esprit. Sa conduite a été un spectacle honteux pour l'humanité autant que pour la philosophie.

*LE CH.* Ah ! M. le Comte , de quel homme me parlez-vous ? Je ne l'ai jamais compté parmi les philosophes. Il est à l'é-

gard de *Socrate* ce que *Charles XII* étoit à l'égard de *Turene*, ou, pour m'exprimer encore mieux, ce que *Dom Quichote* est par rapport à un véritable héros. Ses amis, ou du moins ses partisans en conviennent. Il a voulu allier la poésie avec la philosophie, & il a corrompu l'une par l'autre; mais nous avons des philosophes bien plus dignes de ce nom.

*LE C.* Je conviens avec vous que quelques-uns de vos sages n'ont pas donné dans les excès de leur chef. Il en est qui cultivent en paix leur raison, sans flatter ni braver l'autorité, & sans outrager la religion. Il en est qui paroissent bons maris, bons peres, bons maîtres, & qui ont des vertus dont le christianisme se feroit honneur; mais peut-on compter sur de pareilles vertus, lorsque la religion n'en est pas la base? Un édifice porté sur des fondemens fragiles peut-il subsister long-temps? La raison peut-elle nous dominer dans tous les instans de notre vie; régler nos sentimens comme nos idées, & mettre un parfait équilibre entr'elles? Un tel miracle est ré-

servé à des secours supérieurs à ceux de la sagesse humaine. Si on ne les a pas, le premier coup de vent soufflé par l'incrérêt, la jalousie, l'ambition, la rivalité, renverse l'édifice de la raison, & ne laisse que le regret de n'en avoir pas établi un plus solide. Nous l'avons vu cent fois. Les philosophes les plus unis, en apparence, se sont brouillés pour un rien; & se livrant à des emportements scandaleux, ils ont décrié respectivement leur esprit, leur ame & leurs mœurs. Ils se sont déchirés avec un acharnement cruel, & poursuivis avec fureur. Le vrai philosophe est indulgent pour toutes les fautes, & inaltérable au milieu des offenses les plus sanglantes, des critiques les plus amères, des bruits les plus humiliants. Mais ce vrai philosophe est encore à trouver dans notre siècle.

*LE CH.* Oh! Monsieur, si vous exigez tant de choses; il sera sans doute difficile de vous contenter; mais ne faut-il pas passer quelque chose à l'amour-propre blessé?

*LE C.* Hélas! c'est précisément cet amour-propre qu'il faudroit détruire;

c'est lui qui a perdu tous nos philosophes modernes; c'est la source de tous leurs travers & de tous leurs ridicules. Chacun d'eux prétend avoir un démon familier comme *Socrate*. Avides de gloire, ils affectent de la mépriser pour y parvenir plus sûrement. Delà leurs cabales & leurs intrigues, les louanges réciproques qu'ils se renvoient, le ton décisif qu'ils prennent, le mépris outré des bien-séances, l'indépendance affectée de tous les devoirs de la société. Ils ont tout sacrifié pour acquérir de la gloire; ils en ont eue, mais est-ce celle qu'un honnête homme doit ambitionner?

*LE CH.* Vous me pressez, M. le Comte, & mes armes s'émoussent : je sens que si vous combattiez avec nos philosophes, ils ne resteroient pas muets; mais ils ont en moi un foible apologiste.

*LE C.* Dites plutôt qu'ils ont une très-mauvaise cause. Vous l'avez fait valoir de votre mieux; mais on se bat vainement contre l'évidence, & on veut en vain affaiblir la lumière du soleil, lorsqu'elle éclaire la nature.



II. ENTRETIE N

*Sur l'Établissement de la Religion Chrétienne.*

L E C O M T E.

**P**ERMETTEZ, mon cher Chevalier, que je vous ramene enfin à des matieres plus intéressantes que celles qu'on traite dans les conversations ordinaires. Je conviens qu'elles sont un peu sérieuses pour notre âge, où l'on ne soupire qu'après le plaisir. Mais qu'il est consolant de dire : ce n'est point aux glaces des années que je dois la sagesse !

*LE CH.* Le sérieux ne diffère guere de l'ennui ; mais vous savez mêler l'agréable à l'utile, & je vous écoute toujours avec plaisir.

*LE C.* Avez-vous jamais réfléchi solidement sur l'établissement du christianisme ?

*LE CH.* Non. Mais j'ai lu quelques brochures sur cette matiere.

LE C. Oh ! laissons là vos brochures. Croyez-vous à ces sophistes téméraires, qui veulent approfondir dans des livres grands, comme l'*Histoire de Richard sans peur*, des sujets qui demandent des *in-folio* ?

LE CH. Ces gens-là croiroient perdre leur temps à écrire des volumes entiers.

LE C. On le perdrait bien plus à les lire. Je sais que vous avez eu dernièrement une de ces misérables brochures, où l'on s'attachoit à prouver que l'histoire de la religion étoit renfermée dans ces trois mots : *l'enthousiasme, la fraude & l'argent*. Il n'y a peut-être jamais eu de mensonge plus impudent : car, supposons, pour un moment, que vous êtes né dans les terres australes, où la connoissance du christianisme n'a jamais pénétré. Vous entendez parler de cette religion par un étranger qui aborde chez vous ; vous lui demandez l'histoire de son fondateur, & il vous dit : cette histoire est la plus singulière qu'on ait jamais faite ; car c'est un homme qui naquit,

il y a plus de dix-sept cents ans, dans l'obscurité; qui a produit la plus étonnante révolution dont on ait entendu parler, & par des moyens qui auroient dû faire naître des événements tout contraires, si un pouvoir divin n'avoit dirigé ce grand changement. Ce fondateur, d'une espèce unique, demeura attaché, pendant trente ans, dans la boutique de son pere putatif. Il en sort, dans le dessein de changer la face de l'univers; & qui choisit-il pour opérer cette métamorphose? des princes, des hommes nobles; puissants, riches, éloquents? Non; de pauvres pêcheurs, des gens simples, sans naissance, sans crédit, sans richesses, le rebut du monde. Il les laisse dans un état abject, & ne leur donne d'autre pouvoir sur la terre que celui de guérir les malades, de résusciter les morts, de chasser les démons, &c. &c. &c.

Les moyens qu'il leur donne pour appeler les hommes à lui sont encore plus singuliers. Il ne leur dit pas: *Prêchez la volupté, exhortez aux plaisirs, flattez les passions, invitez tous les hommes à se*

*livrer à leurs penchans* : il leur donne , au contraire , la morale la plus austere & la plus effrayante à répandre : il veut qu'ils ordonnent d'aimer les ennemis , de leur pardonner , de leur faire du bien : il leur déclare que quiconque regarde une femme avec des yeux de concupiscence , a déjà commis l'adultere dans son cœur ; que ceux qui ne feront pas pénitence périront : il leur ordonne de citer les hommes au jour du Jugement , pour rendre compte non seulement de leurs actions , mais encore de toutes les paroles oiseuses qu'ils auroient dites. Il n'y a pas là certainement de quoi flatter la sensualité , de quoi favoriser le libertinage.

Quelles preuves leur donne JESUS de son pouvoir divin ? Il fait des miracles à la vérité ; il donne la vue aux aveugles , l'ouïe aux sourds , la parole aux muets. Il paroît , dans sa bassesse extérieure , le Dieu de la nature ; mais ce Dieu , victime de la haine des prêtres juifs , est bafoué , déchiré de coups , traîné ignominieusement dans les rues de Jérusalem , enfin , crucifié entre deux voleurs ; & il expire



sur la croix par le plus infame des supplices , abandonné des Apôtres qu'il avoit choisis , & livré à ses persécuteurs par l'un deux.

Il meurt ; & ces pauvres pêcheurs , qui s'étoient cachés pendant qu'on lui ôtoit la vie , se montrent quelques jours après sa mort. Ils disent à qui veut les entendre , que leur maître est ressuscité ; qu'ils l'ont vu. Ils reprochent publiquement sa mort à ceux qui s'étoient souillés de ce déicide. On les hue , on se moque d'eux. Ils continuent. On les chasse , on les charge de chaînes , on les met dans les prisons ; ils se réjouissent de souffrir quelque chose pour leur législateur. On lapide un de leurs disciples ; & , en mourant , il prie pour ses bourreaux.

Enfin , ces bonnes gens ayant partagé le monde entr'eux , y répandent leur effrayante doctrine. On les maltraite encore plus ailleurs qu'on n'avoit fait en Judée. Ils périssent tous dans les supplices , excepté un homme simple , nommé *Jean* , qui en fut quitte pour l'exil ; & la religion chrétienne naît de leurs cendres.

Les Romains & les Grecs , ces peuples si éclairés , si spirituels , si peu crédules , se laissent séduire par ces pêcheurs juifs & par leurs disciples , qui avoient été jusqu'alors non seulement l'objet de leur mépris , mais celui de la haine la plus vive.

Après avoir répandu des torrents de sang pour y noyer la croix de *Jesus* , tout l'univers se prosterne aux pieds de cette croix , & devient chrétien. En écoutant une pareille histoire , il faudra nécessairement que les sauvages des terres australes y trouvent quelque chose de surnaturel & d'incompréhensible.

• *LE CH.* J'avoue que j'en suis frappé comme lui ; mais vous me cachez les artifices secrets par lesquels on a élevé l'édifice. Vous me montrez des dupes , & vous gardez le silence sur les tours qu'ont employés les frippons.

*LE C.* Quels sont ces artifices ? Je ne les connois pas.

*LE CH.* Les suppositions d'une quantité de livres , pour autoriser leur créance. Les premiers chrétiens ont produit de

faux évangiles : ils ont forgé des vers grecs , qui pechent par la quantité ; ils ont imputé aux anciennes Sibylles des vers acrostiches , remplis de solécismes ; ils ont supposé des évangiles ; ils ont cité des passages de nos quatre évangiles , qui ne sont point dans ces évangiles ; ils ont imaginé des lettres de S. Paul à Sénèque , & de Sénèque à S. Paul ; ils ont supposé même des lettres de Jésus-Christ ; ils ont interpolé des passages dans l'historien Joseph , pour faire accroire que ce Joseph non seulement fit mention de Jésus , mais même le regarda comme le Messie.

*LE C.* De pareils artifices seroient condamnables , si les Apôtres s'en étoient servis : mais rien ne nous autorise à le croire ; tout , au contraire , dépose en faveur de leur bonne foi , de leur simplicité. Ils cherchent si peu à se faire valoir , qu'ils ne cachent pas même les fautes dont quelques - uns d'entr'eux s'étoient rendus coupables. Les évangiles ne jettent point un voile sur le reniement de Saint Pierre & sur l'incrédulité de S. Thomas,

Les impostures qu'on leur attribue n'ont aucun fondement. Le témoignage exprès de l'antiquité sert à les disculper. Eusebe nous assure que les faux évangiles, donnés sous les noms de *Pierre*, de *Thomas*, de *Mathias* & des autres apôtres de Jésus-Christ, sont des productions des hérétiques, dont jamais les anciens n'ont fait mention, & que jamais les catholiques n'ont admises. *Hégésippe*, qui vivoit immédiatement après les disciples des apôtres, attribue de même ces fausses productions aux hérétiques de son temps.

Quand nous ne saurions pas par qui ces faux livres ont été supposés, ni en quel temps précisément ils l'ont été, les fourberies bien avérées, dont nous savons que la plupart des hérétiques se sont rendus coupables en ce genre, ne devoient-elles pas justifier les premiers chrétiens ? Et si quelque faux zélé avoit fabriqué des ouvrages de ténèbres, les propagateurs du christianisme, qui n'ont jamais employé ces écrits frauduleux à appuyer une religion fondée sur des meilleures preuves, devoient-ils répondre

de la sottise de ces imbéciles ? Vous avez un héritage par un bon testament , un fourbe y supplée un faux titre pour vous l'enlever , doit-on vous accuser , vous qui êtes le légitime héritier , d'avoir connivé à la fripponnerie de celui qui veut vous dépouiller ? Ainsi , les hérétiques , dont la manie a toujours été de ne reconnoître d'autre autorité que celle de l'écriture , ont toujours eu besoin de fausses écritures pour appuyer leur croyance. Mais l'Église , qui avoit le véritable testament du pere de famille , n'a jamais été réduite à supposer de faux titres pour répandre ou pour autoriser sa doctrine ; & les crimes de faux dont on accuse les fondateurs de l'Église , n'ont été qu'un lâche subterfuge des perturbateurs de cette même Église.

*LE CH.* Le christianisme n'a donc pas été établi par la fraude des apôtres qui le prêchoient ; mais ne peut-il pas l'avoir été par l'imbécillité de ceux qui les écou-  
toient ? L'idolâtrie , cette religion infame , n'avoit-elle pas des sectateurs par toute la terre habitable ? Les peuples abrutis

ne se prosternoient-ils pas aux pieds des plus vils objets? n'adoptoient-ils pas les suppositions les plus ridicules? Les premiers chrétiens n'ont-ils pas pu être abusés comme les païens l'avoient été?

LE C. Voilà, mon cher Chevalier, une comparaison qui ne fait pas honneur à votre logique. De ce qu'une religion, qui ne prêche qu'aux sens, s'est répandue par-tout, vous concluez qu'une religion qui interdit tous les plaisirs des sens, qui réprime toutes les passions, qui ne promet que des biens invisibles, a pu s'établir avec la même facilité. Si vous voulez sentir la fausseté de votre parallèle, comparez la religion chrétienne à la mythologie païenne. Là, un Jupiter adultère approuve l'adultère; ici, le vrai Dieu condamne non seulement l'impureté, mais même la plus légère pensée d'impureté. L'un a pour femme *Junon*, sa sœur; l'autre a pour mère une vierge. Tous ces dieux & ces déesses sont des débauchés & des corrupteurs. Tous les héros que le christianisme propose à honorer se distinguent par la pureté de  
leurs

leurs mœurs : *Susanne* résiste à d'infames vieillards ; *Joseph* se refuse aux poursuites d'une femme impudique ; *Jean-Baptiste* souffre le martyre pour la pureté. Quelle indécence de mettre une religion si sublime & si sévère à côté d'une religion qui pervertissoit le cœur & l'esprit, telle que le paganisme ! Il ne falloit presque rien pratiquer, rien croire : point de mystères, point de préceptes difficiles ; des dieux semblables à l'homme, conformes à ses inclinations, multipliés selon ses besoins ; un culte somptueux, des temples, des sacrifices pompeux, des fêtes, des jeux, des festins, des spectacles. La proposition d'établir un tel culte peut-elle étonner des hommes corrompus ? Pour l'observer, il ne falloit que s'abandonner à tous les penchans de l'humanité ; au lieu qu'il falloit, pour ainsi dire, cesser d'être homme, pour être chrétien.

Quant à l'imbécillité que vous reprochez, d'après de prétendus gens d'esprit, aux premiers chrétiens, elle est bien imaginaire. Il est vrai que les apôtres étoient des gens simples ; mais les dons

que l'Esprit-Saint versa sur eux en firent des génies sublimes. Et s'ils n'avoient été éclairés par un flambeau céleste, auroient-ils pu faire plier sous le joug de la foi tant d'hommes distingués par leurs places ou par leurs talents, soit parmi les juifs, soit parmi les gentils? Chez les premiers, un grand nombre de prêtres & plusieurs des principaux israélites reconnurent la vérité du christianisme sous l'épiscopat de S. Jacques le mineur. Le centurion *Corneille*, de Césarée, baptisé par Saint *Pierre*, avec ses amis, n'étoit point un homme méprisable. Le proconsul de Cypre, *Sergius Saulus*, qui fut un des premiers prosélytes de S. *Paul*; les principaux juifs de Bérée & d'autres personnages illustres convertis par ce même apôtre; *Apollo*, si versé dans l'Écriture; *Denis*, un des juges de l'Aréopage; *Crispus*, chef de la synagogue de Corinthe, étoient-ils des gens sans lumières & sans naissance? A Éphèse, non seulement les ignorants, mais ceux même qui faisoient profession de science, se rangerent sous les drapeaux de la foi, & brûlèrent de mauvais livres



pour la valeur de cinquante mille deniers ,  
somme extraordinaire qui prouve que ce  
n'étoient point des gens de la lie du  
peuple. Les ennemis de *S. Paul* conve-  
noient qu'il avoit fait des progrès surpre-  
nants dans toute l'Asie, où il avoit des  
amis du premier rang. A Rome, il eut  
des prosélytes jusques dans les palais des  
Césars. *Flavius Clemens*, cousin-germain  
de *Domitien*; *Domitilla*, sa femme, sœur  
du même empereur; le consul *Accilius*  
*Glabrion*, & d'autres personnes d'une  
qualité distinguée, embrassèrent le chris-  
tianisme. Voilà pour le premier âge de  
l'Eglise. Si nous descendons ensuite au  
second siècle & au suivant, vous trouve-  
rez les *Ignace*, les *Policarpe*, les *Justin*,  
les *Tatien* & les *Athénagore*; les *Aris-  
tide*, les *Irénée*, les *Origene*, les *Cyprien*,  
génies admirables, les uns philosophes,  
les autres théologiens, & tous illustres  
par leur vertu autant que par leurs ta-  
lents. Et ce qu'il faut remarquer avec soin,  
c'est que ces grands hommes n'étoient  
pas chrétiens par intérêt; ce n'étoit  
point de ces lâches auteurs qui pensent

d'une façon , & qui écrivent de l'autre. Il y avoit tout à craindre alors dans le christianisme , & rien à espérer. Aussi la plupart scellerent-ils de leur sang la morale qu'ils pratiquoient & les dogmes qu'ils enseignoient. Les philosophes , qui sont vos oracles , en feroient-ils autant ? ces pusillanimes prédicateurs d'une doctrine infame , toujours prêts à la rétracter ou à la désavouer , si un magistrat leur donne le plus petit désagrément & les menace de la moindre peine. Leur misérable secte a-t-elle produit quelque martyr qui ait donné sa vie pour accréditer ses opinions , ou pour en prouver la vérité ? Non , ce privilege est réservé à la véritable religion.

*LE CH.* C'est ce que les incrédules ne peuvent vous accorder. L'erreur comme la vérité a eu ses martyrs. Toutes les histoires en font foi ; & c'est bien mal connoître le genre humain , que de croire qu'il n'y ait pas eu des hommes assez fous ou assez passionnés pour souffrir la mort plutôt que de renoncer à l'erreur ou à l'impiété.

*LE C.* La passion pour une secte , l'entêtement pour une opinion , un faux point d'honneur peuvent porter certains hommes opiniâtres à compter pour rien la vie , je l'avoue ; mais le nombre de ces hommes est bien rare. Quelques recherches qu'aient faites les ennemis de la religion , pour ternir ou pour diminuer la gloire des martyrs de J. C. ils n'ont pu ramasser que quelques exemples de folie ou de fanatisme , qui ne peuvent entrer en parallèle avec la force des athlètes du christianisme. Pour quelques énergumènes qui auront prodigué leur vie en faveur de l'athéisme , du socinianisme & de quelques autres sectes , la religion chrétienne peut compter des millions de héros chrétiens de tout âge , de tout sexe , de toute condition , qui ont répandu jusqu'à la dernière goutte de leur sang , pour constater la vérité de l'Évangile. En vain l'oracle des philosophes français s'est efforcé , d'après les rêveries d'un érudit anglois , de diminuer le nombre de ces généreux soldats de J. C. Il n'a pas plus réussi à diminuer le nombre de nos martyrs que

celui de nos miracles. Les vrais savants consulteront les monuments antiques que conserve l'Église, & où nous trouvons près de onze millions de martyrs qui ont rendu témoignage à la foi, plutôt qu'un historien romanesque, qui grossit tout ce qui est contre nous, & exténue tout ce qui est à notre avantage. Quoi qu'en dise ce critique téméraire, toutes les sectes ensemble, quelque soin qu'elles aient eu de grossir leurs prétendus martyrologes, ne peuvent se glorifier de la millième partie de cette multitude de martyrs dont on lit les actes authentiques dans les fastes de l'Église.

Ce n'est que dans le sein de cette Église qu'on a vu les grands & les petits, les sages & les simples, les nobles & les roturiers, les maîtres & les esclaves, les vieillards & les enfants, les hommes & les femmes courir avec joie à la mort, voir avec tranquillité l'appareil des plus horribles tortures, les affronter avec courage. Ce n'est que cette Église qui s'est multipliée par la mort de ses membres. Plus les tyrans s'acharnoient à la dé-

truire par l'exil, par le fer, par le feu, & plus les adorateurs des dieux de pierre & de métal s'empressoient de remplacer ceux que le glaive lui enlevait. A-t-on vu ailleurs des légions entières de généreux guerriers se laisser tranquillement égorger, plutôt que de renoncer à leur religion? A-t-on vu ailleurs les bourreaux tout couverts du sang des innocentes victimes qu'ils égorgeoient, de loups féroces devenir agneaux timides, & mêler leur sang à celui qu'ils venoient de verser? Un courage si grand, si constant & si universel ne seroit-il qu'humain? Il seroit ridicule de le penser, & absurde de le dire, surtout quand on voit des enfants tendres, des vierges délicates expirer avec joie sur les chevalets & sur les bûchers. Non, il n'y a que l'Être des êtres qui ait pu élever ainsi la pusillanimité d'un sexe foible au-dessus de sa foiblesse. Il n'y a que cette force intérieure, connue sous le nom de grace, qui, agissant secrètement sur les cœurs, ait pu revêtir les martyrs de cette constance à l'épreuve des plus cruels supplices. Les *Laurent*

sur les grils ardents , les *Eustache* dans les taureaux d'airain tout rouges de feu , les *Jean* dans des chaudières d'huile bouillante , sont des prédicateurs du christianisme trop éloquents , pour qu'on puisse douter de la vertu cachée qui les animoit , & de la vérité irrésistible qui les faisoit parler. Les incrédules ont beau me dire : *les miracles sont impossibles , il n'y en a jamais eu* ; il suffit que je jette les yeux sur les actes des martyrs , pour croire aux miracles. On ne se fait pas égorger pour ce qu'on ne croit pas fermement ; on ne croit fermement que ce qu'on a vu : donc les Apôtres avoient été témoins des prodiges opérés par Jésus ; donc les disciples avoient vu les miracles des apôtres ; donc les martyrs avoient été présents aux merveilles produites par les disciples & leurs successeurs. Cet argument est simple , & n'en est que meilleur.

*LE CH.* Il est certain que le spectacle d'une foule de martyrs , qui sur les roues & les échafauds versent leur sang pour attester des faits miraculeux , est bien frappant ; mais certains faits paroissent

merveilleux ne le sont point. Ce n'est pas que je nie la possibilité des miracles ; ce seroit dire que Dieu est assujetti aux loix générales qu'il a établies , & qu'il est comme les idoles des païens , qui avoient des mains pour ne pas agir. Mais des imposteurs ont très-souvent attribué à des effets divins ce qui étoit le fruit d'une adresse humaine , quoique cette adresse parût d'ailleurs supérieure à ce que le vulgaire connoît sur les forces de la nature.

*LE C.* Je ne vous nie point qu'un homme adroit n'ait pu tromper quelques imbécilles ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Les prodiges opérés par J. C. & les apôtres n'étoient point de nature à être confondus avec les prestiges d'un charlatan. *Lazare* sorti du tombeau après une mort de quatre jours , l'aveugle né qui recouvre la vue , le boiteux qui marche droit en présence de tout Jérusalem , qui l'avoit vu boiteux jusqu'alors , sont des miracles si grands , si évidents , que pour les nier il auroit fallu démentir les yeux d'un million d'hommes. Ces

effets surprenants n'étoient pas produits sur des treteaux , en présence de quelques personnes simples & trop crédules , c'étoit dans une grande ville , au milieu d'un peuple intéressé à les nier. La réalité de ces effets prodigieux pressoit tellement les anciens ennemis du christianisme , que les juifs , les païens *Porphire* , *Celse* , *Julien* n'ont osé nier la vérité de ces merveilles , ou du moins de la plupart. Leur aveu est formel ; & quand ils ne l'auroient pas fait , pouvoient-ils résister au miracle toujours subsistant de l'univers devenu chrétien , de J. C. adoré comme un Dieu ? Ce prodige , qui s'opéroit journellement sous leurs yeux , constatoit tous les autres. Si la toute-puissance de l'Être Suprême ne s'étoit signalée , dès la naissance du christianisme , par des merveilles évidentes & incontestables , le monde eût-il cru des mystères qui , au premier coup-d'œil , paroissent si incroyables ? Se feroit-il soumis à des pratiques si rudes , si pénibles ? Auroit-il mis son cœur & son esprit à la gêne , parce que quelques pêcheurs du lac de Genezareth , gens simples , sans



appui, sans culture, leur feroient venus imposer des chaînes? Un tel changement est-il dans la nature de l'homme? Le conçoit-on, si l'on n'a recours au surnaturel? & peut-on nier ce surnaturel, lorsque son évidence frappe à toutes les portes de notre entendement?

*LE CH.* J'avoue que si les incrédules ne sont pas persuadés, ils doivent être confondus. Il y a dans tout ce que vous m'avez dit de quoi méditer beaucoup.

*LE C.* Je vous livre donc à vous-même; développez le germe des réflexions que je vous ai fournies, & votre esprit, en les entendant, vous en dira plus que je n'ai pu vous dire.





## III. ENTRETEN.

## SUR LA RELIGION PROTESTANTE.

*AVANT-PROPOS.*

LE Chevalier de \*\*\* avoit un parent qui réunissoit à une probité exacte des mœurs pures ; mais sa foi étoit chancelante. Ses ancêtres étoient calvinistes : il l'avoit été lui-même ; & , quoiqu'il eût abjuré ses erreurs , il y tenoit malheureusement encore. Le Comte de \*\*\* le connoissoit ; & , en estimant son caractère , il gémissoit sur son incertitude. Il le regardoit comme un de ces roseaux flottants , qui plient au vent qui les agite. Un jour la conversation roula sur les différentes religions , & c'est ainsi que le Marquis de P\*\* (c'étoit le nom de ce protestant converti ) s'en expliqua avec la liberté d'un ancien hérétique.



LE MARQUIS ET LE COMTE.

LE MARQUIS.

IL est bien malheureux que les hommes soient toujours incertains sur ce qu'ils doivent croire , & ne pas croire ; sur ce qui est point fondamental , ou ce qui ne l'est pas. Chaque religion flotte dans une mer d'incertitudes ; tous les hommes cherchent à s'accrocher à une planche : mais , pareils à des enfants qui ne savent pas nager , ils restent sur l'eau , & ne paroissent jamais au bord.

LE C. Il est étonnant , Monsieur le Marquis , qu'un homme , réuni à une Église infaillible , soit encore indéterminé dans ses opinions. Il est permis d'avoir une religion incertaine au milieu de la foule des sectes qui divisent le protestantisme ; mais l'Église étant une & dans ses membres & dans ses principes , elle n'a point à se décider entre *Luther* , *Zuingle* , *Æcolampade* , *Calvin* , *Bucer* , *Melanchton* , *Parker* , *Fox* , & d'autres prétendus réformateurs. Un protestant est un homme égaré dans un vaste labyrinthe.

Un catholique est un homme placé dans un jardin spacieux , dont il connoît toutes les routes & toutes les avenues. Pliant sa tête sous le joug de la foi , il croit en enfant soumis , & il ne craint jamais de s'égarer , parce qu'il est instruit par l'auteur de la vérité , & par les dépositaires de cette vérité sainte.

*LE M.* Le protestant n'a-t-il pas aussi ce dépôt sacré , si l'on doit chercher la religion dans l'Évangile ? Ce livre est entre les mains du *calviniste* comme du *catholique* ; il n'a qu'à l'ouvrir pour y voir sa foi , & pour s'éclairer dans sa doctrine.

*LE C.* Mais je vous ai entendu dire plusieurs fois que des nuages couvroient ce livre sacré ; qui les dissipera ? qui éclaircira mes doutes dans la multitude d'explications différentes données au même passage ?

*LE M.* La raison.

*LE C.* Ah ! le beau mot , *la raison* ! & qu'il est judicieux de soumettre la lumière vive & pure de la foi aux égarements d'une lueur sombre & trompeuse ! Ne sentez-vous pas que c'est ou-

vrir la porte à toutes sortes d'erreurs & d'impiétés ? Dès qu'un passage choquera cette raison indocile, ne fera-t-on pas en droit de l'interpréter d'une manière qui la satisfasse ? A quoi bon, vous dira l'incrédule, l'incarnation du Verbe ? Quelle nécessité que J. C. mourût ? Est-ce que Dieu ne pouvoit pas pardonner le péché, sans tout cela ? Que répondra votre raison à ces difficultés ? L'admettre pour le seul juge de l'Écriture, n'est-ce pas saper la religion par les fondements. Ce faux principe est le pere de cette foule de sectes qui sont sorties du sein du calvinisme, pour désoler l'Église, comme on vit sortir autrefois des héros sangui- naires des flancs d'un cheval de bois, dressé pour anéantir une ville célèbre. Les héros modernes n'ont pas réussi contre Rome comme les Grecs contre Troie, mais ils ont réussi à se déchirer mutuellement & à se diviser en mille branches, dont les unes dessèchent les autres. C'est la fable de la révolte des membres contre l'estomac.

*LE M.* La comparaison est un peu

injurieuse. Ceux qui ont lu la vie de *Luther* & de *Calvin* savent qu'ils étoient animés d'un vrai zele.

*LE C.* Ils savent aussi que ce zele étoit un enthousiasme échauffé par l'orgueil, le ressentiment & l'indépendance. La vanité commença l'édifice, l'humeur le continua, l'intérêt l'acheva. *Luther* étoit un emporté; son caractère, & le plaisir de se faire remarquer l'engagerent à fron-der les opinions reçues. Il y a apparence qu'à son début il ne croyoit pas aller si loin. Le succès l'échauffa, & lui fit conce-voir le projet si flatteur de se faire chef de parti. Cette ambition, la plus violente de toutes les passions, & la crainte de la cour de Rome, le porterent beaucoup au-delà de ce qu'il avoit voulu. L'idée de quitter un état qui, vraisemblable-ment, le gênoit, devint un second motif qui donna une force secrète à tous les autres. *Calvin*, guidé par son amour-propre indomptable, se repaissoit du plaisir de se voir à la tête d'une secte nombreuse & docile. Il le fut encore par son humeur sombre & dure, caractère

qui perce dans son dogme affreux de la prédestination , & dans la barbarie qu'il exerça contre tous ceux qui osèrent choquer ses sentimens. C'étoit un tyran atrabilaire. Le médecin *Michel Servet* lui écrit quelques lettres sur le mystere de la Trinité , il s'en sert pour le faire brûler vif, ne pensant plus à ce qu'il avoit écrit lui-même contre les persécuteurs des hérétiques. D'autres temps , d'autres sentimens. Pour suivi en France , il écrit contre les intolérans ; maître à Geneve , il soutint qu'il falloit condamner aux flammes ceux qui ne pensoient pas comme lui. Mais comment un homme qui avoit secoué le joug salutaire d'une autorité infaillible , comment savoit-il que ce qu'il appelloit l'Écriture-sainte est en effet révélé , & que la révélation qu'elle contient n'a pas été altérée ? Comment pouvoit-il distinguer les livres canoniques des apocryphes ? N'est-ce pas à l'Église à fixer notre croyance sur tous ces points ? N'est-ce pas à elle à déterminer quels articles il est nécessaire de croire pour être sauvé ? Et , si ce n'est pas l'Église que J. C. a

chargée de ce soin, pourra-t-on croire qu'il a choisi, pour nous éclairer, les anabaptistes, qui se divisèrent en treize ou quatorze sectes ? les sacramentaires, qui produisirent neuf différentes branches ? les confessionnistes, partagés en vingt-quatre sectes ? les extravagants, qui avoient des sentiments opposés à la confession d'Ausbourg, & qui formerent six sectes aussi peu d'accord entr'elles que les autres ? les calvinistes, qui se divisèrent en gomaristes & en arminiens, en supra-lapsaires & en infra-lapsaires, en puritains & en anglicans ? Le seul tableau des variations de ces sectes est la plus victorieuse réponse qu'on puisse faire à ceux qui veulent que la raison de tout homme sage ou insensé soit le juge du sens de l'Écriture.

*LE M.* Je n'avois pas apperçu, M. le Comte, toutes les conséquences de mon principe. Mais comment une secte, dont les sentiments en ont produit tant d'autres ridicules, a-t-elle pu s'établir & se conserver ? C'est une énigme dont je n'ai pas le mot.



*LE C.* Il est très-facile de vous le donner. Il ne faut pas croire , parce que *Luther & Calvin* ont réussi , qu'ils fussent des génies supérieurs ; il faut en conclure qu'ils étoient des hommes accommodants. Il en est des sectes comme des ambassadeurs : ( ainsi que l'a dit un grand roi ) souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux , pourvu que les conditions qu'ils offrent soient avantageuses. L'aveu de ses fautes à un pécheur comme nous étoit une chaîne insupportable ; les novateurs la rompoient en abolissant la confession. L'abstinence du vendredi & du samedi , les jeûnes du carême & des autres temps de l'année effrayoient la mollesse des gens du monde. Pour les soustraire à ce joug , on permit l'usage des viandes. En se prêtant à la sensualité , on n'oublia pas de flatter aussi l'orgueil. On proposa un culte nu & dépouillé de ces cérémonies sacrées , que les grands traitoient alors de petites fatigantes. Ce fut un appât pour les esprits vains qui croyoient , par ce moyen , s'élever au-dessus des sens , & se distinguer du vulgaire. Si donc on veut ré-

duire les causes des progrès de la réforme à des principes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre, celui de l'amour, & en France, celui du libertinage, de la nouveauté, ou peut-être d'une chanson. Mais que cette nouveauté coûta cher ! Le calvinisme, ainsi que les autres sectes, ne se foutint qu'à main armée. Il engagea ses prosélytes à se révolter contre les puissances légitimes auxquelles Dieu nous a assujetti. Il porta le fer & le feu jusques dans le sanctuaire : il fit répandre des fleuves de sang de part & d'autre, non pour la défense de J. C. mais pour satisfaire l'orgueilleuse présomption d'un mauvais théologien & la fausse politique de quelques princes inquiets.

*LE M.* Puisque vous parlez des guerres de sang, vous auriez dû parler aussi des guerres de plume que *Luther & Calvin* foutinrent. Il me semble qu'ils dûrent plus à celle-ci qu'aux autres.

*LE C.* Toutes les deux leur furent utiles. *Luther & Calvin*, sans être de grands hommes, avoient une imagination

forte, devant laquelle l'imagination foible du peuple plioit. Violents & accrédités, ils attaquèrent sans ménagement la puissance pontificale, que des intérêts particuliers & des circonstances malheureuses avoient rendue odieuse. Leurs sales invectives plurent à des hommes grossiers. Les injures atroces sont l'esprit le plus fin des temps barbares ; & les sectaires ne les épargnerent pas. Les épithètes de *pourceau*, d'*âne*, de *chien*, de *cheval*, de *taureau*, d'*ivrogne*, d'*enragé*, sont, de notre temps, les injures réservées à un matelot ivre : c'étoient les fleurs de rhétorique de *Luther* & de *Calvin* ; & tous leurs partisans y trouvoient le sel de la bonne plaisanterie.

*LE M.* C'est ce qui n'est guere vraisemblable.

*LE C.* C'est pourtant ce qui est vrai. Cette artillerie légère n'auroit pas fait beaucoup d'effet, si elle n'avoit été soutenue par une foule de moines, de prêtres apostats. *Luther* & *Calvin* sentirent très-bien que, pour séduire le peuple, il falloit gagner ceux qui pouvoient avoir

quelque pouvoir sur lui. Le célibat devenoit insupportable dans un siècle de dépravation. Ils représenterent donc les vœux religieux comme contraires à la nature & à l'Évangile : ils ouvrirent les portes des cloîtres , & il en sortit une foule de trompettes , qui les prônerent tandis qu'ils combattoient. Les calvinistes & les luthériens ont beau dire ; les plaisirs & la volupté furent leurs premiers apôtres.

*LE M.* Mais *Luther & Calvin* étoient d'un caractère austère.

*LE C.* Plaisante austérité ! qui , dans l'un & dans l'autre , finit comme dans une comédie , par le mariage ! Je crois bien que , quand l'impétueuse ardeur de leur tempérament fut satisfaite , ils affichèrent alors la sévérité des mœurs ; ils défendirent la danse & la musique , & ils ne se priverent pas de grand'chose. Qu'auroient fait des théologiens pédantesques & avancés en âge dans un bal ? & quel effet auroient produit des voix aussi aigres que les leurs dans un concert ?

*LE M.* Vous développez très-bien les

causes des progrès des protestants ; mais n'y en auroit-il pas d'autres dans les antiques usages qu'ils renouvellèrent ? Ne se rapprocherent-ils pas davantage de la source , que la religion romaine ?

*LE C.* Non , cette prétendue antiquité est une chimere , dont les protestants se flattent vainement. Qu'ils remontent au-delà du seizieme siecle , ils trouveront que leurs aïeux étoient enfans de l'Église catholique. Leur religion a été inconnue jusqu'alors à l'univers. Il n'est pas possible de désigner un seul endroit du monde , avant ce temps-là , où leur religion fût établie , & où l'on vît ni exercice public , ni profession de foi semblable à la leur. C'est une fille ingrate & dénaturée qui , après avoir déchiré le sein de sa mere , s'est séparée d'elle , & a excusé sa révolte , en prétendant qu'elle avoit altéré les titres de la famille.

*LE M.* N'y auroit-il pas un peu d'humeur dans votre zele contre les protestants ?

*LE C.* Non , c'est le seul zele de l'humanité qui m'anime. Je ne suis pas seu-

lement indigné contre l'erreur, je le suis contre la barbarie qui l'a répandue. Il est affreux de penser que, parce qu'il s'est trouvé des sectaires entêtés & opiniâtres, aussi opposés entr'eux qu'ils l'étoient aux dogmes de l'Église, l'Europe ait été couverte de cadavres. Je répands des larmes de sang, lorsque je me rappelle que l'Allemagne & la France ont été un théâtre de carnage & de désolation, & qu'une foule de citoyens ont été assassinés, les uns sous le glaive, les autres dans les flammes, parce que *Luther* vouloit épouser une religieuse; & *Calvin*, la veuve d'un anabaptiste.





I V. E N T R E T I E N,

*De l'Écriture - Sainte considérée comme  
seule regle de Foi.*

L E M A R Q U I S.

**S**I les protestants ont eu tort de se séparer de l'Église, il faut avouer qu'ils ont eu très-grande raison de s'en tenir aux oracles divins de l'écriture-sainte.

*LE C.* Oui, je l'avouerois, si cette manie de tirer tout de l'écriture seule, sans consulter ni l'Église ni la tradition, n'avoit eu des suites terribles. Il faut regarder la bible comme une loi que Dieu a donnée aux hommes. Ou cette loi est obscure, ou elle est claire. Si elle est obscure, comme les protestants n'en peuvent disconvenir, il faut qu'elle ait des interprètes; & où les prendra-t-on? chez l'artisan, chez le payſan, chez les femmes? Mais comment perceroient-ils les nuages respectables qui forment l'obscurité des livres divins? Les ministres

de la religion les plus éclairés sont à peine capables de tirer le voile qui couvre les livres saints. Il falloit donc une autorité infaillible ; il falloit que l'Église , à qui J. C. avoit confié le dépôt sacré , nous dît ce qu'il renfermoit.

*LE M.* Ce guide que vous donnez aux fideles , pour entendre les livres saints , est-il toujours à portée d'être consulté ? Il me semble que les calvinistes prirent une voie plus courte , en disant que le même Dieu qui nous avoit donné les écritures nous donnoit à tous une inspiration particuliere pour les entendre. Qu'ai-je besoin de recourir à des secours étrangers , si une lumiere intérieure , qui m'éclaire sans cesse , dissipe les ténèbres qui m'arrêteroient sur ma route ? D'ailleurs , les vérités de la religion sont présentées , dans l'écriture , d'une maniere si nette & si précise , qu'elles se font appercevoir à l'aveugle même.

*LE C.* Quand il seroit vrai qu'un livre écrit dans une langue étrangere , que son ancienneté & son génie particulier rendent obscure , seroit aussi clair que vous le



dites ; quand il renfermeroit des préceptes aussi évidents que le jour, il faudroit que tous les hommes avouassent qu'ils sont tels, & qu'ils n'ont qu'un seul & même sens sur lequel on ne peut se tromper. Or, l'autorité une fois détruite, personne n'a plus ni le droit, ni le moyen de contraindre les hommes à cet aveu. Les sophismes & les détours tireront toujours d'affaire celui à qui on n'opposera que la force du raisonnement. Mais il n'est pas vrai que les écritures se présentent avec tant de clarté aux foibles yeux de l'entendement, qu'il puisse se passer du flambeau de la révélation & du sceau de l'autorité. L'expérience nous apprend combien il est difficile à la raison humaine d'asseoir un jugement solide sur les choses qui sont de son ressort immédiat, &, pour ainsi dire, sous sa main. Or, si elle ne peut pas toujours s'élever d'elle-même à la connoissance de certaines vérités mathématiques, comment pénétreroit-elle, sans secours surnaturel, dans les augustes profondeurs de la religion ? La seule lecture peut-elle ap-

prendre la science cachée de Dieu ? Un habitant grossier des montagnes du Dauphiné , un forgeron des Cevenes , un chaudronnier du Vélav font-ils capables de parvenir à ces connoissances , à moins qu'une lumiere , venue d'en-haut , ne l'éclaire ? Il faut donc recourir à l'inspiration. Mais persuader à tous les humains qu'ils sont inspirés , n'est-ce pas les induire au fanatisme ? n'est-ce pas élever une pépiniere de *voyants*, de *faux-prophètes* & de *Nostradamus* ? Faites lire les écritures à un homme qui se croit inspiré , & vous verrez le feu du schisme , de l'hérésie & de la sédition se répandre en proportion de la chaleur de l'imagination du prétendu prophète , & de l'imbécille crédulité de ceux qui l'écouteront. Pourroit-on douter des fruits de ce malheureux principe , qui donne à tout fidele le privilege d'expliquer l'écriture , & d'en appliquer les passages aux dogmes qu'une tête peu saine se fera forgés , quand on voit cette suite de fanatiques que le calvinisme a produits , & qui , sur la foi de l'apocalypse mal entendue , ont annoncé tant de malheurs à l'Église , tan-

dis que leurs prédictions n'annonçoient, aux gens sensés, que le dérangement de leur esprit ?

*LE M.* Je ne connois pas les visionnaires dont vous voulez parler.

*LE C.* Il est facile de les connoître. Leur histoire est celle de la démence. Je ne vous parlerai point de tous ces enthousiastes. Je n'ai pas envie de vous ennuyer : il y auroit de quoi faire des *in-folio* ; mais traçons en peu de mots l'arbre généalogique de cette foule d'insensés (1).

Le premier de ces extravagants fut un Jacques Brocard, né dans les lagunes de Venise. Ce fanatique voyoit la destruction de ce qu'il appelloit le papisme, jusques sur la couverture des livres saints. Il est vrai que deux synodes condamnerent ses rêveries ; mais les protestants n'en doivent pas tirer vanité. On ne dit anathême aux prédictions, qu'après que le temps de l'accomplissement fut passé ; & *Brocard* ne fut maudit que pour avoir

---

(1) Nous la tirons de la *Réponse à la Lettre d'un Patriote*, publiée en 1758, par un homme très-instruit.

flatté ses frères d'une espérance vaine. Ce fut, de leur part, le comble de l'ingratitude. Athenes traita mieux un de ses citoyens. Il alloit subir le dernier supplice, pour avoir donné une fausse nouvelle; mais lorsqu'il eut représenté que, par une agréable illusion, son mensonge avoit fait jouir, deux jours, ses concitoyens des premiers fruits de la victoire, l'aréopage le déclara innocent.

*Brocard* fut le pere de *Braunbon* & d'une foule d'autres écervelés. Celui-ci prétendoit qu'aucun des réformateurs n'avoit entendu l'apocalypse. *Daniel*, ni l'ange qui l'inspiroit, ni J. C. lui-même, n'avoient pas compris, suivant lui, les calculs des soixante-dix semaines. Cet honneur lui étoit réservé. Il se glorifia de les avoir trouvés, & fixa la ruine du papisme à l'an 1640. C'est sans doute sur la foi de cette belle promesse, que *Duplessis-Mornai*, dont on vante tant la probité, sollicitoit le roi d'Angleterre d'équiper une flotte pour aller attaquer le pape dans Rome. Dans l'épître qu'il écrit à Jacques I, il ne respire que fureur &

fanatisme. Elle ne pouvoit être que le fruit d'une méchanceté bien réfléchie, dont les suites auroient ensanglanté l'Europe. En renversant le pontife de sa chaire, on ébranloit tous les trônes du monde chrétien, on armoit tous les rois les uns contre les autres. Lisez cette épître, c'est le plus extravagant & le plus furieux tocfin qu'on ait jamais sonné. C'est pourtant l'ouvrage d'un de ces hommes, que la nation s'est accoutumée à estimer; tant il est vrai que nous sommes de justes appréciateurs du mérite. Au reste, cette cruelle & folle invitation a trouvé des approbateurs parmi les calvinistes. Un de leurs ministres (*Rivet*) dit judicieusement « que » *S. Jean* ayant prophétisé que les mêmes » qui avoient donné puissance à la bête, » seroient ceux qui la mangeroient, il » ne faut pas trouver étrange si les protestants les excitent à faire accomplir cet » oracle, & s'ils leur crient, après la voix » du ciel, rendez-lui au double, ainsi » qu'elle nous a fait, & payez-lui au » double, suivant ses œuvres ».

*De Braunbon, Drabicius, Kotterus &*

la paysanne *Paniatovia* naquirent dans la même année.

*Drabicius*, qui ne pouvoit disposer d'un arpent de terre, promit cependant la couronne de Bohême aux Ragoski. Le prince de Transilvanie en entreprit la conquête, sur la parole du voyant. Il conserva cette espérance jusqu'à la mort, & mourut sans conclure la paix entamée avec la maison d'Autriche. Son frere, héritier de ses chimeres & de ses prétentions, fit une irruption dans la Pologne. Le succès d'une entreprise n'est guere assuré, quand il n'est établi que sur la foi des faux-prophètes. Ragoski fit beaucoup de mal aux Polonois, & ne se fit aucun bien. Voilà le fruit ordinaire de ces sortes de rêveries. Si elles ne sont pas la ruine d'un état, elles en font la désolation. Qu'on juge, d'après cela, le bien qu'a produit l'enthousiasme des visionnaires calvinistes.

*Christophe Kotterus*, qui en vouloit aussi à la maison d'Autriche, annonça de grands avantages à l'électeur Palatin, pour l'encourager dans son expédition de Bo-

hême : il en promit autant à l'électeur de Brandebourg , qui auroit voulu , sans doute , qu'on lui en eût garanti la réussite. Ce prince , au lieu d'envoyer le prophète aux petites-maisons , le renvoya à ses théologiens. C'étoit bien les gens qu'il falloit consulter pour entreprendre une révolution. Aussi Christophe ne manqua pas de paroître à leurs yeux un grand prophète.

*Christine Paniatovia* , bohémienne , née de la lie du peuple , visionnaire de profession , fut le troisième acteur de ce triumvirat fanatique. Parmi beaucoup de rêveries de cette sybille rustique , recueillies avec soin par les ennemis de la maison d'Autriche , publiées avec affectation , & imprimées aux dépens de *Laurent Geer* , on voit celle de la prise de Vienne par les Turcs. Cette prédiction , dont l'accomplissement eût entraîné la ruine de la religion chrétienne , trouva , chez les protestants , plus de croyance que n'en trouveroit , chez les juifs , la venue prochaine du Messie. On se persuade bien aisément ce qu'on desire , & on se porte sans

peine à sacrifier les plus grands intérêts à sa passion.

*Comenius*, digne coadjuteur de ces trois visionnaires, adopta leurs rêveries, les publia, &, pour les compléter, y ajouta les *Œennes*. Personne ne soupçonneroit qu'il ait vu, dans *Louis XIV*, le destructeur de l'*Ante-Christ*. Il faut convenir qu'il faisoit un moment bien favorable à ses prédictions. Ce fut celui où un maréchal de France alloit marcher contre le pape. La mort épargna à ce prophète le chagrin de voir qu'il s'étoit trompé. Il avoit annoncé la destruction de Babylone pour l'année 1672 ; mais, en homme prudent, il mourut en 1671.

Après ces six fanatiques, vint le ministre *Jurieu*, né avec de l'esprit, élevé avec soin, fils de ministre, neveu de *Dumoulin* & de *Rivet*. Il se seroit fait une réputation solide dans son parti, s'il n'avoit reçu de la nature le funeste présent d'une imagination échauffée au degré du feu. Obligé de sortir du royaume, il emporta dans son cœur les principes de l'incendie, qu'il auroit voulu allumer parmi



nous. Réfugié en Hollande , il travailla fur l'apocalypfe. Les prophéties font un vaste champ à défricher. Ceux qui ne voient pas des yeux de la foi ces myftérieufes obfcuretés, ceux qui refusent d'adopter les explications de l'Eglife, reffemblent affez à nos aftronomes , qui apperçoivent tout ce qu'ils veulent dans la lune. *Jurieu* vit donc dans l'apocalypfe la ruine de la religion catholique. Il l'a prédite comme les autres , & il devina de même. Les fanatiques du Dauphiné , du Vivarais & des Cevenes furent les petits prophètes de ce grand fou. Il les inspira pour affûrer l'accompliffement de fes prophéties , & pour donner un air de vérité à la lettre , lorsque la révolution d'Angleterre lui fit croire que fes extravagances alloient fe réaliser. Mais il fe trompa en ce point , comme dans tous les autres , & il fut humilié , fans en devenir plus humble.

*LE M.* Vous me citez là , Monsieur , les fanatiques du parti ; mais les autres protestants ont-ils adopté leur folie ?

*LE C.* Oui, plusieurs calviniftes fe laiffèrent entraîner par ce torrent. Les nou-

veautés sont aussi agréables à la multitude, que suspectes aux sages ; mais il y avoit peu d'hommes de ce genre parmi les calvinistes , encore ce petit nombre donna dans un autre genre de folie , dans le socinianisme. Les droits de l'autorité spirituelle une fois anéantis , l'opinion arbitraire ouvrit la porte à la liberté de penser , & la liberté de penser , aux erreurs les plus monstrueuses. Aujourd'hui , plusieurs églises protestantes n'ont , pour toute doctrine , qu'un déisme déguisé. L'enfer , un des points principaux de la croyance catholique , & même de celle des autres religions , n'en est pas un pour plusieurs ministres de Geneve & de Neuchâtel. Ils expliquent , le moins mal qu'ils peuvent , les passages de l'écriture qui sont contraires à leur opinion : ils prétendent qu'il ne faut jamais prendre à la lettre , dans les livres saints , tout ce qui paroît blesser la raison. N'admettent-ils donc point des peines dans l'autre vie ? Ils en admettent , mais pour un temps. Ainsi , le purgatoire , qui a été une des principales causes de la séparation des

protestants d'avec l'Eglise romaine , est aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entr'eux admettent après la mort. Nouveau trait à ajouter à l'histoire des variations des protestants & des contradictions des hommes.

*LE M.* Êtes-vous bien assuré que la façon de penser que vous donnez à quelques églises protestantes est véritablement la leur ? Ne répétez-vous point ici les accusations injustes qu'un philosophe célèbre a consignées dans un gros livre (1) ?

*LE C.* Quand je parlerois d'après ce philosophe , mon assertion n'en seroit pas moins vraie ; mais je parle d'après l'opinion de la plupart des protestants , qui sont attachés encore au vieux calvinisme. Les églises de Geneve , de Neufchâtel , & quelques autres , sont , selon eux , entièrement sociniennes , ou du moins , très-favorables au socinianisme. Lorsqu'un des

---

(1) On dit , dans le temps , que ce philosophe n'avoit développé les sentimens des ministres de Geneve , que pour autoriser les siens. Cette conjecture étoit maligne ; & quel que fût son motif , il paroît certain qu'il a dit la vérité sur ce point. Voyez la Réfutation du ministre *Pislet*, troisième partie.

chefs de l'encyclopédie leur eut imputé cette erreur, les ministres genevois furent alarmés & effrayés; ils s'assemblerent, ils discuterent, ils s'agitèrent pour savoir comment ils effaceroient la honte & l'opprobre dont on les couvroit, en croyant leur faire honneur. Enfin, après beaucoup de consultations, de délibérations, de conférences, ils donnerent une déclaration de leur foi, qui ne dit ni oui ni non, & qui leur fit encore plus de tort que les accusations intentées. Un théologien, indigné des équivoques qui regnent dans cette piece, qu'on a comparée aux deux plaidoyers de *Rabelais*, leur demanda, dans un écrit public :

1<sup>o</sup>. S'ils croyoient les peines de l'enfer éternelles, en ce sens qu'elles n'auront jamais de fin ?

2<sup>o</sup>. Quels sont les mysteres qu'ils admettent ?

3<sup>o</sup>. S'ils croyoient que J. C. est Dieu, égal en tout à son pere, & ne faisant avec lui qu'un seul & même Dieu ?

Que répondirent les ministres de Genève à des questions si claires & si pré-

cises ? Rien du tout. En s'expliquant clairement sur ces dogmes , ils auroient été obligés de se rétracter sur certaines choses , & ils craignoient de se contredire & de se rendre ridicules. Sur quoi donc répondront-ils , s'ils refusent de s'expliquer sur les articles les plus fondamentaux du christianisme ? La conclusion qu'on peut tirer de leur silence , c'est qu'ils doutent de ces dogmes , ou qu'ils ne les croient pas : car , quand on est bien décidé sur ce qu'on croit , comme l'a dit un homme d'esprit , une profession de foi est bientôt faite.

*LE M.* Mais il me semble que celle des professeurs de Geneve étoit beaucoup plus claire que vous ne dites : ils s'expliquoient , autant que je puis m'en rappeler , d'une manière irrépréhensible sur la Divinité de J. C.

*LE C.* Vous la lûtes donc bien rapidement cette déclaration si irrépréhensible ! Il faut que vous sachiez que l'Eglise romaine a un langage consacré sur la divinité du Verbe. Tous ceux qui ne l'emploient pas , doivent être regardés

comme ariens; & les pasteurs genevois ne s'en sont pas servis dans leur déclaration. Les mots essentiels de *consubstantial* & de *consubstantialité* ne s'y trouvent point. L'affectation de ne les pas mettre, sur-tout après avoir eu parole de M. d'*Alembert* qu'il se rétracteroit, si les ministres convenoient qu'ils professassent la substantialité du Verbe, justifie ses accusations. Aussi écrivoit-il à l'un d'eux : *votre déclaration n'a rien qu'Arius n'eût signé.*

*LE M.* Mais enfin, quand je vous accorderois que la religion des ministres genevois n'est qu'un pur socinianisme, la façon de penser d'une église particulière prouve-t-elle que toutes les églises des protestants soient sociniennes?

*LE C.* Non, je suis d'accord avec vous là-dessus; mais j'ose dire que si tous les protestants ne sont pas sociniens, ils le seront un jour. Leurs principes les amèneront là tôt ou tard. Ils ont abandonné le centre de l'unité, & ils s'en éloigneront tous les jours davantage, ou leur logique, comme on l'a dit, les laissera à moitié chemin. Quand on est hors de

l'Église, on ne peut fonder sa foi & sa religion sur l'écriture, qu'en supposant deux choses : la première, que l'écriture qu'on a en main est la vraie parole de Dieu, dictée par le Saint-Esprit aux écrivains sacrés, & exemptes de corruption & de falsification ; la seconde supposition est qu'on doit être certain, d'une certitude de foi, que le sens qu'on donne aux passages de l'écriture est le vrai sens dans lequel Dieu a parlé. Or, les protestants ne peuvent se flatter, ni d'avoir la vraie parole de Dieu, ni d'en connoître le véritable sens. Leur religion ne peut donc être qu'une chimere & une illusion, fille de l'intérêt, du fanatisme & du libertinage.

Premièrement, les protestants ne sont pas assurés d'avoir les livres divins, tels que Dieu les a dictés : 1<sup>o</sup>. parce qu'ils n'ont pas les premiers originaux des écrivains sacrés, sur lesquels ils puissent confronter les copies & les traductions qui en ont été faites dans les différents siècles. 2<sup>o</sup>. Ils regardent l'Église catholique, de laquelle ils ont reçu l'écriture, comme une idole & une *Babylone* corrompue dans

son culte , dans sa foi & dans ses sacrements, &c. Dans cette idée , ils ont sujet de douter si cette Babylone n'a pas altéré le texte sacré , afin d'autoriser les dogmes qu'elle enseigne. 3°. Les originaux hébreux & grecs ont été considérablement altérés & même falsifiés en plusieurs endroits , ainsi que la version des 70 , comme *S. Jérôme* le fait voir par plusieurs exemples. 4°. Les traducteurs de la bible de Genève ne sont point assurés de la fidélité de leur traduction , comme ils le disent eux-mêmes dans leur préface.

Mais , quand les protestants seroient certains de la fidélité de leur traduction , & d'avoir la vraie parole de Dieu , il leur est impossible de s'assurer certainement & sans aucun doute du véritable sens de l'écriture. Dans cette multitude d'opinions différentes , & même opposées sur ce que Dieu a dit ou n'a pas dit , comment choisir la véritable ? comment peut-on être assuré du vrai sens de l'écriture ? Ce n'est que par le jugement de l'Église , ou par la tradition perpétuelle & universelle de tous les siècles , ou par une révélation



particuliere, ou enfin par l'écriture même. Aucun des trois premiers moyens n'est capable d'assurer, d'une maniere certaine & infaillible, du vrai sens des livres saints. D'abord, ils disent que l'Eglise peut se tromper, & qu'on doit examiner si son jugement est conforme à l'écriture, ou non. Quant à la tradition, ils n'en veulent pas entendre parler. Pour ce qui est de la révélation particuliere, Dieu ne la leur a pas promise: aussi n'oseroient-ils s'en flatter. Et qui ne voit, comme je l'ai déjà démontré, que cette voie ouvre la porte à toutes sortes d'illusions & au fanatisme? Ils ne peuvent donc s'assurer du vrai sens de l'écriture, que par l'écriture même, & c'est ce qui est du tout impossible: 1<sup>o</sup>. parce que c'est sur le sens de l'écriture même que roule la difficulté, & que l'écriture ne s'explique pas ailleurs sur ce sens. Il s'agit, par exemple, de savoir quel est le vrai sens des paroles de J. C.: *Ceci est mon corps*? Si nous consultons le jugement de l'Eglise, la tradition perpétuelle & universelle de tous les siècles, le sentiment des SS. PP. la foi de

l'église grecque, des nestoriens, des eutychiens & de toutes les autres sociétés hérétiques d'Orient, séparées les unes des autres, & sur-tout de l'Église romaine, tout dépose en faveur de la présence réelle de J. C. dans l'eucharistie. Les protestants, au contraire, veulent que le vrai sens des paroles : *ceci est mon corps*, est *ceci est la figure de mon corps*, quoique l'écriture ne le dise pas. Qui décidera ce point de controverse ? On ne peut pas avoir recours aux juifs, aux infidèles & aux païens pour cela. Les catholiques assurent que l'écriture est pour eux. Les protestants disent qu'il faut l'entendre dans un sens figuré, car elle ne s'explique pas elle-même sur cela. Il est donc impossible qu'ils puissent avoir une certitude infaillible, telle qu'est celle de la foi, du sens qu'ils donnent aux paroles de J. C. ? Par conséquent, leur foi & leur religion n'étant point appuyées sur un fondement divin & infaillible, ne sauroient être ni une foi divine, ni une vraie religion, qui ait Dieu pour auteur, mais, tout au plus, une foi humaine & une religion de caprice.

Il y a plus. N'admettre d'autre règle de foi que la seule écriture , adopter un principe si faux & si pernicieux , c'est mettre l'Eglise dans l'impossibilité de pouvoir jamais convaincre un hérétique qui est dans l'erreur : car , comme les protestants se fondent sur l'écriture & sur la raison , pour dire que J. C. n'est pas réellement dans l'Eucharistie , les soci-niens ( j'en dis de même de tous les autres hérétiques à l'égard de leurs erreurs ) assurent qu'ils se fondent aussi sur l'écriture , pour dire que J. C. n'est pas véritablement Dieu. Citez-leur des passages pour prouver la divinité de J. C. , ils les expliqueront par d'autres qu'ils trouveront encore plus clairs & plus précis , pour montrer que J. C. n'est point Dieu , comme *le pere est plus grand que moi : il n'y a que le pere qui sache le jour du jugement* , &c. Vous leur direz qu'ils abusent de l'écriture , & que les explications qu'ils donnent aux passages qu'on leur oppose sont forcées ; ils ne manqueront pas de répondre que leurs explications sont très-naturelles & très-con-

formes à l'écriture, qui est la seule règle de leur foi; ils ajouteront que le sentiment opposé au leur, est contraire aux livres saints, qui s'expliquent clairement en leur faveur. Comment ferez-vous alors, Monsieur le Marquis, pour convaincre d'erreur ces gens-là?

*LE M.* Je serai fort embarrassé.

*LE C.* Ce sont pourtant les protestants qui se sont mis eux-mêmes dans cet embarras. Les théologiens catholiques ont très-bien réfuté *Jean-Jacques Rousseau*; mais les ministres protestants ne lui ont rien dit qu'il n'ait pu rétorquer contr'eux. Il les a ramenés aux principes qu'ils ont fournis aux sociniens; principes qui seront toujours & l'écueil de leur logique, & la honte de leur parti.

*LE M.* Je le sens malgré moi: on ne peut se refuser à l'évidence; & je commence à croire que l'augustin *Luther* & le chanoine *Calvin* auroient très-bien fait l'un, de rester dans son cloître, & l'autre dans son chapitre.



SUITE DU IV. ENTRETIEN,

*S U R   L A   C O N F E S S I O N .*

*L E   M A R Q U I S .*

**J**E sens , M. le Comte , la force de tout ce que vous me dites. Les protestants la sentiroient comme moi ; mais la confession est un épouvantail qui les fera toujours fuir. Si l'on pouvoit renverser les tribunaux de la pénitence , je vous répondrois de leur rentrée dans l'Eglise.

*LE C.* Mais les protestants sont-ils chrétiens , ou ne le sont-ils pas ? S'ils le sont , ils doivent se soumettre aux pratiques du christianisme.

*LE M.* Ils sont chrétiens ; mais , en bons calculateurs , ils vont à l'épargne : ils ne voudroient pas qu'il leur en coûtât beaucoup pour l'être.

*LE C.* Mais rien de plus commode à la vérité. S'ils ne vouloient pas se soumettre à tous les exercices pénibles de

notre religion , ils devoient faire une soustraction entiere de tous les dogmes , ou ne toucher à aucun.

*LE M.* Cela est vrai ; mais une telle hardiesse auroit trop scandalisé. Ils vouloient conserver les avantages du christianisme , sans en avoir les peines. Que fit-on ? On falsifia des passages , on leur donna la torture , on les interpréta de cent façons différentes , pour leur faire dire ce qu'on vouloit. *Martin Luther & Jean Calvin* savoient bien que *J. C.* avoit donné à ses apôtres & à leurs successeurs le pouvoir *de lier & de délier , de remettre & de retenir les péchés* ; mais ils ne vouloient pas qu'ils pussent le faire dans un tribunal secret , & après cet aveu détaillé des fautes & des crimes , qui coûte tant à l'orgueil.

*LE C.* Ils vouloient donc que les ministres de la pénitence jugeassent en aveugles ? Ne sentoient-ils pas que , sans une déclaration naïve & sincere de la part du pécheur , on seroit continuellement exposé à remettre les péchés qu'il faudroit retenir , & à retenir ceux qu'ils devroient remettre ?

remettre ? Que penseroit-on d'un juge qui prononceroit la sentence d'absolution ou de condamnation contre un criminel , sans avoir examiné la nature du crime , sans avoir entendu les témoins qui déposent contre lui , sans avoir écouté les raisons qui peuvent le justifier ou le condamner ? Ce magistrat imprudent s'exposeroit à une foule d'injustices. Les ministres de la religion seroient tombés dans les mêmes inconvénients , si l'auteur du christianisme n'y avoit remédié , en faisant entrer l'Église dans la connoissance des péchés qu'elle doit remettre ou retenir ; & comment l'Église pourra-t-elle connoître ces péchés , si les fideles n'avoient été astreints de les déclarer aux juges de leur conscience ?

*LE M.* Il me semble que la comparaison que vous tirez de la forme des jugemens humains , pour accréditer le jugement divin de la confession , n'est pas juste. Le roi peut établir des juges tant qu'il voudra ; mais pourra-t-il m'empêcher de choisir des arbitres , ou de terminer moi-même mon procès , en faisant à mon

adverfaire des propositions avantageufes, ou des réparations convenables ?

*LE C.* Cela eft vrai pour les procès que les particuliers ont entr'eux ; il n'en eft pas de même de ceux qu'ils ont avec le roi. A l'égard de ceux-là, il faut qu'ils aient recours au juge à qui le roi a donné le pouvoir d'en connoître & d'en décider. Or, les péchés que nous commettons font comme autant de caufes & de procès que nous avons avec Dieu. Il eft donc néceffaire, pour les terminer, que nous nous foumettions à ceux qu'il a revêtus de fon autorité, & que nous nous en rapportions à leur jugement. Il faut, par conféquent, que nous leur en donnions une parfaite connoiffance par une confeffion humble & fincere, avant qu'ils procedent au jugement.

*LE M.* Les protestants ne nient point qu'il ne foit très-utile d'ouvrir fon cœur à fon pasteur, lorsqu'on a fait quelque péché qui preffe la confcience.

*LE C.* Pourquoi donc cet ufage, qui feroit avantageux à un protestant, deviendra-t-il pernicieux chez les catho-



liques? Il me semble que les auteurs du calvinisme ont traité l'Église comme un ennemi cruel. Quand on a conçu une haine violente pour quelqu'un, sa vertu paroît à nos yeux une scélératesse déguisée : tout ce qu'il fait nous choque ; tout ce qu'il dit, tout ce qu'il propose nous offense.

*LE M.* Vous poussez les choses trop loin. Les protestants, du moins ceux qui se piquent d'être sages, respectent l'usage de la confession ; ils n'en déplorent que l'abus : ils disent qu'elle endort la conscience d'une infinité de pécheurs. On pèche impunément, parce qu'on s'imagine que, pourvu qu'on se confesse, on sera pardonné.

*LE C.* Si la confession produisoit de si mauvais effets, ce seroit, je l'avoue, une cérémonie aussi ridicule que funeste. Loin de remettre les péchés anciens, elle en feroit commettre de nouveaux ; mais il est clair qu'on a outré les choses, en lui attribuant des effets si abominables. Non, jamais la confession, si elle est faite avec les dispositions que l'Église exige,

n'endormira la conscience du pécheur : elle l'oblige, au contraire, à s'éveiller du sommeil léthargique où le péché l'a plongé ; elle le porte à gémir de ses défordres, & à implorer la miséricorde de Dieu. L'alternative d'un malheur sans fin ou d'un bonheur sans bornes, représentée à un pénitent par un confesseur éclairé & pathétique, qui a le pouvoir d'ouvrir ou de fermer le ciel, le fait rentrer en lui-même, & souhaiter avec ardeur le moment où il obtiendra sa délivrance. Les impies les plus opposés à l'évangile conviennent que la confession est une chose excellente, une pratique sage, un frein au crime. Comment donc pourroit-elle laisser vivre un pécheur dans le crime ? C'est une chose ridicule à penser, & téméraire à dire. Combien de cœurs ulcérés de haine ont pardonné sincèrement en sortant du sacré tribunal ! Combien de voleurs ont restitué ce qu'ils avoient dérobé ! La paix dans les familles, la bonne foi dans le commerce, le respect dans les petits, l'humanité dans les grands, ne sont-ils pas le fruit de cet arbre sacré ? Si quel-

ques scélérats n'en profitent point, ou en abusent pour être plus méchants encore, ce n'est pas la faute de la confession; c'est une liqueur excellente versée dans un vase empoisonné, qui corrompt ce qu'il y a de plus pur.

*LE M.* Les protestants blâment la confession, non seulement à cause du pénitent, mais encore plus par rapport au confesseur. Il y a, disent-ils, beaucoup de confesseurs indiscrets, sur-tout parmi les moines, qui apprennent quelquefois plus de sottises aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, que les romans les plus obscènes. Un plus grand mal, c'est d'avoir quelquefois, dans les troubles de l'état, forcé les pénitents à être rebelles & sanguinaires en conscience. Les prêtres guelfes refusoient l'absolution aux gibelins, & les prêtres gibelins se gardoient bien d'absoudre les guelfes. Les assassins des *Sforces*, des *Médicis*, des princes d'*Orange*, des rois de France, se préparèrent aux parricides par le sacrement de la confession.

*LE C.* Les traits que vous rapportez

peuvent avoir quelque fondement ; mais la plupart sont exagérés. Un ministre , sur mille , aura interrogé indiscretement une jeune personne , on en conclut que tous les confesseurs sont des hommes curieux , indiscrets & libertins. Un fanatique , aveuglé par une fausse religion , se sera préparé au meurtre le plus horrible par les sacrements les plus respectables ; donc que tous les assassins , les conjurateurs se sont confessés & ont communiqué pour calmer leurs remords. Les protestants & les nouveaux philosophes ressemblent un peu à ces gens atrabilaires & misanthropes , qui croient que le genre humain est un frippon , parce qu'ils ont eu le malheur d'être dupes une ou deux fois. Les maladies changent & décolorent les objets ; il en est de même de la prévention. Mais je veux , avec les protestants , qu'il se commette quelquefois des abus dans le sanctuaire de la pénitence : que s'ensuit-il de-là ? L'Église autorise-t-elle cet abus ? Dès qu'elle s'en apperçoit , ne prend-elle pas toutes les mesures possibles pour les empêcher ? N'abuse-t-on

pas tous les jours des meilleures choses ? Quoi de plus saint que la prédication de l'évangile ? Cependant , ce ministère s'exerce-t-il sans abus ? N'y en a-t-il pas qui prêchent par un esprit de vanité , de cupidité ? Les prédicateurs des différents partis n'ont-ils pas été quelquefois la trompette de la discorde ? Les ministres de Geneve voudroient-ils qu'on les fît descendre de la chaire , parce que les prédicants des Cevenes n'y monterent que pour faire répandre le sang & allumer des bûchers ? Faudra-t-il couper les mains à tous les hommes , parce que quelques filous s'en servent pour dérober ?

*LE M.* La confession ayant fait de si grands biens , il est étonnant qu'elle ait été établie si tard ? Elle ne fut admise , dit-on , dans notre occident , que vers le septieme siecle. Les abbés commencerent par exiger que leurs moines vinssent , deux fois par an , leur avouer toutes leurs fautes.

*LE C.* L'histoire que vous faites de la confession n'est pas de vous. Je fais à qui vous devez cette rare découverte ;

elle est d'un poëte qui a transporté dans le genre historique les fictions de la poésie. Ce savant homme a pris la coulpe que l'on fait dans quelques monasteres, pour la confession auriculaire, qui est toute différente; mais il faut pardonner ces petites méprises à un homme qui consulte plus son imagination que sa mémoire. Il est permis de faire des romans, mais il faudroit du moins qu'ils fussent vraisemblables. Le même homme assure que la confession fut abolie au quatrieme siecle, à l'occasion du scandale de la confession publique d'une femme, arrivé à Constantinople; mais il confond la confession à haute voix, qui ne fut jamais de précepte, avec la confession auriculaire, qui fut toujours regardée comme la gardienne des mœurs. Les incrédules concluent, de ce que *Sosmene* dit qu'on établit un pénitencier dans les Églises d'orient, du temps de la persécution de l'empereur *Dece*, qu'il n'y avoit alors que ce ministre pour le sacrement de pénitence, & que, par conséquent, peu de gens y étoient soumis.

Cependant , il n'est point parlé de ce pénitencier dans les canons , ni dans les écrits des anciens peres. Il paroît , au contraire , que les évêques étoient ceux qui imposoient les pénitences , & qui donnoient l'absolution tant en orient qu'en occident. Les pénitenciers qui sont à présent établis dans les Églises d'occident , n'ont commencé que vers le douzieme siecle. Ils n'étoient que pour les cas réservés à l'évêque. Il y eut toujours d'autres prêtres pour les péchés ordinaires. La confession fut de tous les temps. Et comment auroit-on pu adopter une pratique si assujettissante , si J. C. ne l'avoit lui-même ordonnée. Le pape y est asservi comme le dernier vicaire ; le monarque comme le payfan. Se feroit-on lié d'une chaîne si pesante , si elle n'avoit été commandée comme une expiation nécessaire pour la satisfaction du criminel , & pour la réforme du crime ? Le divin auteur de la religion sentit que la voix de la conscience étoit trop foible pour mettre le vice en fuite. La nécessité d'un aveu humiliant lui parut une arme plus peis-

fante. Il falloit qu'un pécheur découvrit le labyrinthe impur de son cœur à un pécheur comme lui, qu'il le fît entrer dans cet abyme de corruption. La crainte de déclarer des souillures infames le retint souvent au bord du précipice.

*LE M.* J'avoue que la confession a produit quelquefois cet effet ; mais enfin , il y a une foule de peuples, chez qui elle n'a pas été introduite, qui ont été vertueux. Sparte & Athenes ont vu naître dans leur sein des hommes très-sages. Rome fut long-temps le triomphe de la vertu. On voit régner aujourd'hui la modestie & l'intégrité chez les Quakers ; la justice & l'humanité chez les Chinois.

*LE C.* On ne sauroit contester que ces peuples ont cultivé la vertu ; mais a-t-elle été aussi constante , aussi persévérante, aussi pure que chez les chrétiens ? Y a-t-il eu de ces hommes éminents en vertu & en sainteté , par le ministère desquels Dieu a opéré des prodiges de puissance & de sagesse ? de ces grandes âmes que l'Être Suprême a mis si au-dessus de



notre foible nature ? Chaque religion produit quelques hommes vertueux , mais la seule véritable est celle qui en produit en plus grand nombre , & dans tous les temps & dans tous les lieux. La philosophie a eu même quelques héros qui ont paru justes , modérés & tempérants ; mais elle avoue elle-même son impuissance pour une vertu continue & inébranlable. La plupart s'est bornée à embellir des vices trop réels , par les apparences d'une vertu très-fausse. Croyez-vous que si les *Socrate* , les *Platon* , les *Diogene* , les *Julien* avoient été obligés d'ouvrir leur cœur , chaque mois , à un prêtre , de lui découvrir les ressorts secrets de l'orgueil qui les animoit , ils eussent été vertueux avec tant de faste & d'arrogance ? Non , la confession auroit perfectionné leurs qualités naturelles , & elle leur auroit montré que la vertu n'est pure & solide que lorsqu'elle se montre sous une parure modeste.





## V. ENTRETIE N,

## SUR LES GUERRES DE RELIGION.

*AVANT-PROPOS.*

**L**ES dissensions de la Pologne, occasionnées par les prétentions des schismatiques grecs, établis dans ce pays, tournoient toutes les conversations des philosophes sur les guerres de religion. Le Chevalier, plein de toutes les déclamations oratoires, poétiques & historiques du chef des sophistes modernes, n'étoit pas le dernier à en parler. Un jour qu'on venoit de lire quelques nouvelles relatives à cet objet, il s'écrie avec enthousiasme !

*LE CHEVALIER ET LE COMTE.*

## LE CHEVALIER.

Voici peut-être la cinq-millieme guerre de religion, depuis la publication de

l'évangile. On dit que cette semence étoit excellente ; mais elle a produit de bien mauvais fruits.

*LE C.* Vous avez très-bien fait d'ajouter un *peut-être* , car votre exagération est des plus fortes ; elle seroit tout au plus supportable dans l'histoire de *Gargantua* , ou dans quelque livre à paradoxes. Il n'y a eu , en effet , de véritables guerres de religion que depuis les albigeois , les hussites & les calvinistes , c'est-à-dire depuis environ quatre ou cinq siècles. Or , dans cet espace , s'il y a eu des orages , il y a eu aussi des temps calmes. Vous êtes , mon cher Chevalier , comme ces hommes qui , dans un tableau du jugement dernier , ne s'arrêtent qu'à la figure des diables.

*LE CH.* Les temps de calme dont vous parlez ont été bien rares.

*LE C.* Ils ont été plus communs que vous ne pensez ; & , quoi qu'en disent les misérables détracteurs de l'humanité & de la religion , le bien l'a souvent emporté sur le mal dans ce monde , qu'on nous peint comme sans cesse écrasé par

Le crime puissant & par le fanatisme meurtrier. Depuis la prise de la Rochelle , il n'y a eu , en France , aucune guerre de religion , si l'on excepte la révolte passagère des sauvages des Cevenes , qui occasionna une guerre trop cruelle , sans doute ; ( car toutes les guerres le font ) mais très-courte & très-douce , en comparaison de celles que les princes ambitieux se sont faites quelquefois pour un arpent de terre , ou pour un village à demi-ruiné.

*LE CH.* Mais enfin , quelque courte qu'ait été cette guerre , c'étoit une guerre de religion.

*LE C.* Dites plutôt une guerre de passion. Les hommes inquiets & orgueilleux paroissent , depuis la chute de leur premier pere , destinés à se battre , comme les oiseaux de proie sont faits pour dévorer. Victimes éternelles d'une agitation secrète qui les tourmente dans la paix , & qui ne les quitte point dans la guerre , ils courent aux armes comme à un jouet qui les distrait de l'image de leurs vices & des malheurs que ces vices entraînent. Les anciens n'eurent jamais , selon vos

---

philosophes, des guerres de religion. En furent-ils plus tranquilles? Hélas! ouvrez leurs annales, ce sont celles de la fureur & de la barbarie. La seule histoire romaine présente le tableau le plus effrayant & le plus horrible. Dans le temps même que *Mitridate* ordonnoit que tous les Romains, répandus dans l'Asie mineure, fussent massacrés, *Marius & Sylla* exercèrent, sur leurs compatriotes, la même fureur qu'ils éprouvoient en Asie. *Marius* commença les proscriptions, & *Sylla* les surpassa. Ce monstre fit égorger, dans le Cirque de Rome, six ou sept mille prisonniers de guerre, auxquels il avoit promis la vie. Tous les jours on affichoit les noms de ceux qu'il avoit dévoués à la mort. Rome & toutes les provinces d'Italie furent remplies de meurtres & de carnage. On récompensoit l'esclave qui apportoit la tête de son maître, le fils qui présentoit celle de son pere. Que dirai-je des proscriptions de ce lâche tyran, que l'adulation des poètes eut la bassesse de surnommer *Auguste*? Trois scélérats, dignes du dernier supplice,

*Octave, Antoine & Lépide* veulent mettre leurs citoyens à l'esclavage ; & , dans cette belle idée , ils jurent la perte de ceux qui peuvent s'opposer à leurs projets ambitieux. On dispute long-temps sur ceux qui doivent être pros crits. Ils s'abandonnent enfin l'un à l'autre leurs amis & leurs parents. La tête de *Cicéron* , à qui *Octave* devoit beaucoup , & qu'il avoit accablé de caresses , fut donnée en échange de celle de l'oncle d'*Antoine* & du frere de *Lépide*. Ce traité de sang fut cimenté par une promesse de mariage entre *Octave* & *Clodia* , belle-fille d'*Antoine*. Il y eut trois cents sénateurs de pros crits , deux mille chevaliers , plus de cent négociants , tous peres de famille. Mais les vengeances particulieres & la fureur de la dépradation firent périr plus de citoyens que les triumvirs n'en avoient condamnés. Tous ces meurtres horribles furent colorés de l'apparence de la justice. On assassina en vertu d'un édit. Et qui osoit donner cet édit ? trois monstres orgueilleux & avides , qui n'avoient alors d'autres prérogatives que celle de la force,

Les citoyens romains, depuis le triomphe de *Paul-Emile* jusqu'à la mort de *César*, n'avoient été soumis à aucun tribut. Ils furent vexés, pillés, massacrés, lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils seroient esclaves, ou d'*Octave* ou d'*Antoine*. Si la religion s'étoit rendue coupable de toutes ces abominations (1); si, dans les prétendues guerres religieuses, on s'étoit livré au torrent de crimes & de forfaits dont Rome fut inondée, nos faux philosophes reproduiroient ces horreurs dans toutes leurs brochures; mais l'éclat de la grandeur romaine les éblouit; &, en exagérant les forfaits commis dans leur patrie, ils exténuent ceux qui ont souillé les autres nations.

*LE CH.* Je n'ai garde de les imiter en cela. Je fais qu'il y a eu des proscriptions sanglantes à Rome, & je les ab-

---

(1) Nous en avons tracé le tableau d'après un des plus cruels ennemis de la religion, l'auteur des notes sur la tragédie du *Triumvirat*. Nous avons emprunté ses propres paroles, afin que ceux qui pensent comme lui ne nous accusent pas d'exagération.

horre ; mais celles qui ont couvert la France de sang & de pleurs , n'ont-elles pas été aussi meurtrieres ? La journée de la *S. Barthélemi* ne l'emporte-t-elle pas sur les massacres de *Sylla* & des triumvirs ?

*LE C.* Quand je vous accorderois cela , qu'en concluriez-vous contre la religion ? Un écrivain très-instruit (1) a prouvé qu'elle n'eut aucune part aux attentats de ce jour exécrationnel. Ce fut une véritable proscription de la part d'un souverain irrité , & non l'effet d'un faux zèle & d'une religion mal entendue. On en trouve la preuve dans les procédés des calvinistes & dans les aveux de *Charles IX.* L'entreprise d'enlever deux rois , plusieurs villes soustraites à leur obéissance , des sièges soutenus , des troupes étrangères introduites dans le royaume , quatre batailles rangées livrées à son souverain , étoient des motifs assez puissants pour irri-

---

(1) L'Auteur de la *Réponse à la Lettre d'un Patriote* , imprimée en 1758.



ter le monarque , & rendre les sujets odieux. Aussi écrivoit-il à *Schomberg* : *Je n'ai pu les supporter plus long-temps.* Pourquoi faire tomber l'odieux de cette journée sur la religion , qui , dans plusieurs villes , désarma le bras des assassins ?

A Lisieux , l'évêque s'opposa à la fureur de quelques catholiques excités au meurtre par l'exemple , par l'avarice ou le ressentiment. A Romans , en Dauphiné , il ne périt que sept personnes , de soixante qu'on avoit arrêtées ; les autres durent leur délivrance à des catholiques de leurs amis , qui s'exposèrent pour eux. A Bordeaux , des prêtres & des catholiques sauvèrent plusieurs calvinistes. A Nîmes , les catholiques , oubliant que leurs concitoyens huguenots les avoient massacrés deux fois de sang-froid , se réunirent à eux pour les faire échapper au carnage. Si ces actes d'humanité ne lavoient pas assez la religion des reproches qu'on lui fait encore tous les jours , peut-être que le sang de plusieurs catholiques , mêlé avec celui de leurs malheureux frères , & versé par la haine ou par l'avarice , en effaceroient

jusqu'au moindre soupçon. La licence, inséparable du tumulte, fit périr beaucoup de catholiques. *C'étoit être huguenot*, dit Mézerai, *que d'avoir de l'argent, ou des charges enviées, ou des créanciers affamés.* Si l'on nous avoit conservé les noms des rôtres, qui furent immolés à la vengeance ou à la cupidité, on seroit surpris du nombre de cette espèce de martyrs. Le gouverneur de Bordeaux rançonnoit les catholiques comme les protestants, & faisoit perdre la vie à ceux qui n'avoient pas le moyen de la racheter. Hélas ! qu'avoit-on besoin d'un motif religieux dans cette malheureuse affaire ? L'intérêt personnel, la jalousie, la haine, la vengeance, peut-être même la sûreté du prince, ou du moins l'opinion qu'un coup d'éclat produiroit cette sûreté, s'unifesoient pour conseiller la perte des rebelles. C'est donc faire injure au bon sens & à la religion, d'attribuer à une sorte d'enthousiasme une résolution prise par des gens qui connoissoient à peine le nom de zele.

*LE CH.* Mais il falloit bien que les

catholiques eussent part à cette journée, puisqu'à la nouvelle de cette terrible expédition, on rendit de solennelles actions de grâces à Rome. *Grégoire XIII* alla processionnellement de l'Eglise de S. Marc à celle de S. *Louis* ; il indiqua un jubilé ; il fit frapper une médaille.

*LE C.* Toutes ces démonstrations de reconnoissance, plutôt que de satisfaction, eurent pour véritable & unique principe, non le massacre des huguenots, mais la découverte de la conspiration qu'ils avoient tramée, ou du moins dont le roi eut grand soin de les accuser dans toutes les cours de l'Europe. Mais quand même quelques catholiques inhumains auroient donné quelques démonstrations publiques de joie, qu'en faut-il conclure ? Qu'il y a des hommes qui méconnoissent le véritable esprit de leur religion ; cette charité sainte qui abhorre le meurtre & le sang ; cette charité qui sauva plusieurs calvinistes de la colere du prince & de la fureur du peuple.

*LE CH.* Malheureusement, ces hommes sont trop communs, & les chrétiens ont

trop souvent regardé leurs freres errants comme des monstres qu'il falloit exterminer. Le premier qui condamna un homme au supplice , uniquement pour un point de controverse , c'étoit un tyran ; & ceux qui l'ont imité ne peuvent être regardés que comme des barbares.

*LE C.* Je doute qu'on ait jamais condamné un homme au dernier supplice , précisément parce qu'il erroit sur quelques points , sur-tout , s'il cachoit soigneusement son erreur. Mais le grand défaut de tous les hérétiques est de joindre l'esprit de rebellion à celui du mensonge & de dispute. Un sectaire sera tranquille tant qu'on le laissera prêcher tranquillement ses rêveries ; mais , s'il est persécuté ou puni , il devient alors un opiniâtre factieux. Il cabale sourdement , il déclame avec audace , il réunit sous ses drapeaux ses disciples opprimés , ou menacés de l'être ; & , ayant plus d'industrie pour fortifier son parti , que l'autorité n'en a pour l'exterminer , il devient redoutable à l'état. Il faut qu'il détruise ses ennemis , ou que ses ennemis le détruisent. Un prince , se

voyant dans cette extrémité, arme pour n'être pas désarmé ; mais cette guerre *de religion* devoit être appelée *guerre de politique*. Ainsi, le calvinisme menaçant, en France, de renverser le trône, il fallut s'opposer, les armes à la main, au progrès de cette nouveauté dangereuse. De-là ces ordres sévères, ces édits rigoureux, ces exécutions multipliées, qui, dans l'un & l'autre parti, déshonorèrent la nature & firent frémir l'humanité. Mais, encore une fois, ce ne fut pas la religion qui conseilla ces fatales exécutions. Ce ne fut pas en vertu des mandemens des évêques ou des bulles des papes qu'on les exécuta, ce fut en vertu des ordonnances du prince, ou de ceux qui le représentoient. On sait que *Sadolet*, évêque de Carpentras, prélat humain & philosophe, répandit des larmes sur le massacre de Cabrières, & qu'il intercéda pour les malheureux qui échapperent au fer des soldats & des bourreaux. Les luthériens d'Allemagne, les calvinistes de France firent des choses aussi horribles contre les catholiques, & aucun d'eux

n'osa parler pour les infortunés que leurs soldats écrasoient. Tous les hommes se ressembloient dans les effets des passions ; mais ceux qui réparent les maux dans lesquels ces passions entraînent , doivent être regardés comme des hommes au-dessus de l'humanité ; & c'est ce qu'ont fait plusieurs prélats & princes catholiques.

*LE CH.* Vous auriez très-grande raison, Monsieur le Comte, si les ministres de l'état & de la religion avoient toujours agi comme vous les faites agir ; mais on a vu quelquefois qu'avant que le désespoir ait fourni des armes aux sectaires, on avoit déjà fait brûler le chef de la secte.

*LE C.* C'est ce que n'ont pas éprouvé *Luther & Calvin* , & c'est peut-être ce qu'on auroit dû faire. Le bûcher auroit été trop cruel, sans doute , mais la prison auroit été un bonheur pour eux & pour leur postérité. Jamais l'hérésie n'eût pris racine dans le royaume ; elle ne l'auroit pas ensanglanté ; elle n'auroit pas rendu le moine soldat, le prêtre factieux,  
le

le magistrat désobéissant, le sujet rebelle ;  
& nos meilleurs rois n'auroient jamais  
péri sous le glaive du fanatisme, si l'hé-  
résie n'eût ranimé ce monstre en l'irri-  
tant.





## SUITE DU V. ENTRETEN ,

## SUR LA TOLÉRANCE.

*LE MARQUIS ET LE COMTE.*

## LE MARQUIS.

**C**E qui m'a toujours plu chez les protestants , c'est l'esprit de tolérance qui regne parmi eux. Ils savent que les hommes sont pêtis de foibleffes & d'erreurs , & qu'ils doivent se pardonner mutuellement leurs sottises.

*LE C.* Je vous félicite , Monsieur le Marquis , d'avoir vu cette vertu chez eux ; je ne l'y ai guere apperçue , du moins quand ils ont été les maîtres. Il est naturel qu'un homme persécuté crie à tout le monde qu'il faut être indulgent ; mais il est abominable que ce même homme , s'il prend le dessus sur ses ennemis , devienne un persécuteur barbare. Vous savez mieux que moi les calamités affreuses qui furent les suites des nouvelles erreurs,



La rage la plus infernale anima ces hommes si patients. Neuf guerres civiles, sans compter les massacres des Cévennes, remplirent la France de sang & de larmes. Je pourrois faire un tableau horrible ; mais ce n'est pas à vous qu'il faut tout dire.

*LE M.* Tirons le rideau sur ce temps de scélératesse & de fanatisme. Le gouvernement raffermi , soutenu d'armées nombreuses , toujours existantes , ne permet pas le retour de ces temps malheureux. Graces au Ciel , nous ne verrons plus de nouvelles batailles de *Jarnac* , de *Moncontour* , de *Dreux* , de *Saint-Denis*.

*LE C.* Je pense , comme vous , que les temps , les mœurs adoucies , la société perfectionnée ont changé l'esprit de la plupart des huguenots. Les enfants détestent la barbarie de leurs peres. La raison a pénétré chez ceux qui conduisent l'esprit de ces peuples ; mais la populace est presque toujours la même dans tous les temps. Les grands , éclairés , vivoient avec nous comme avec leurs freres ; mais

les petits, aveuglés par un enthousiasme d'autant plus violent qu'il est secret, sont des tigres dont un rien excite la rage. Les massacres des Cévennes n'en sont-ils pas une preuve ?

*LE M.* L'époque que vous citez est déjà bien vieille : la philosophie a désarmé, depuis lors, les mains que la superstition avoit ensanglantées.

*LE C.* La philosophie n'a jamais été faite pour le vulgaire ; & la lumière, qui éclaire le reste de l'univers, ne parvient presque jamais dans les cavernes des rochers du Vivarais. Le peuple ne pense point ; on le fait penser ; & il est toujours dirigé par l'impulsion présente. Qu'on permette à un prédicant fanatique & enthousiaste de sonner le tocsin dans certaines parties du Languedoc, du Dauphiné, de la Guienne, du Poitou, & vous verrez renaître les fureurs anciennes.

*LE M.* C'est ce que je ne saurois penser.

*LE C.* Je ne vous dis point que l'ancienne ivresse domine encore aujourd'hui les huguenots ; mais je dis qu'elle s'em-

pareroit encore d'une foule de têtes , si on ne veilloit avec soin sur ceux qui peuvent exciter des révoltes , & si on n'usoit d'une certaine indulgence à l'égard de ceux qui pourroient se révolter. Il me semble que les calvinistes sont aujourd'hui assez bien traités en France , & qu'ils ont mauvaise grace de se plaindre. Le gouvernement sage & modéré, sous lequel nous vivons , est bien éloigné de les persécuter ; il exhorte les évêques & les intendants à l'indulgence ; il favorise leur commerce ; il leur donne toute la liberté qu'une race proscrite jadis , & qu'on veut cependant conserver , peut espérer raisonnablement.

*LE M.* Cela est vrai ; mais il est dur que des citoyens n'aient pas de part aux charges municipales & aux dignités de leur patrie.

*LE C.* Ce qui vous paroît si dur est un usage de tous les pays. Ceux qui ne sont point de la religion du prince ne doivent pas partager les places & les honneurs de ceux qui professent la religion de leur roi. En Angleterre , les catholiques re-

gardés comme attachés au parti du prétendant, ne peuvent parvenir aux emplois ; ils paient même double taxe. Les calvinistes, en France, sont plus favorisés, & il n'y a aucun impôt particulier pour eux. Les châtimens dont ils se plaignent ne sont que négatifs. On les prive ; on ne les punit point. Ils voudroient des honneurs & des places ; mais les juifs sont-ils employés chez les turcs ? Un chrétien devient-il pacha, s'il ne prend le turban ? Les princes ont toujours pensé que ceux qui avoient la même foi qu'eux, étoient d'une fidélité plus inviolable, & qu'ils devoient être employés de préférence.

*LE M.* Mais il y a aujourd'hui des citoyens très-fidèles parmi les protestants.

*LE C.* A Dieu ne plaise que je pense autrement. La probité peut être de toutes les sectes & de tous les pays ; mais cette vertu est toujours très-rare, sur-tout parmi ceux que d'anciens ressentimens animent d'une vengeance difficile à éteindre. On ne voit plus, je le fais bien, en France, des guerres civiles ; mais on voit encore des combats de langue & de plume.

Quelques protestants, aigris par les malheurs de leurs peres , excités par des libelles étrangers , ou par des gazettes satyriques , ne conservent pas l'esprit de circonspection nécessaire à des gens qui se plaignent d'être persécutés. J'en ai connu de très-imprudents répandre des chansons contre les évêques & les principaux magistrats , décrier le gouvernement & le ministère , exténuer nos avantages , exagérer nos pertes , & s'en féliciter. Dans la dernière guerre , certains huguenots étoient les premiers à annoncer nos défaites & nos infortunes. Le gazetier de Berlin étoit moins enthousiaste qu'eux. Il ne parloit des victoires d'un certain prince , grand homme à la vérité , mais notre ennemi , qu'avec des transports d'admiration. Vous conviendrez que , quand on est toléré dans un état , il faudroit être plus prudent. Un catholique , en Angleterre , seroit-il bien venu à parler sans cesse des Stuarts ?

*LE M.* Une pareille imprudence est condamnable ; mais pardonnons-la à un peuple qui , gêné dans sa religion , n'a

pas même la liberté de s'assembler pour en célébrer les mystères. Certains catholiques disent encore aujourd'hui aux protestants : *crois, ou je t'abhore ; crois, ou je te ferai tout le mal que je pourrai : monstre, tu n'as pas ma religion ; tu n'as donc point de religion : il faut que tu sois en horreur à tes voisins, à ta ville, à ta province.*

LE C. Je ne fais pas de quels catholiques vous parlez. Je n'ai jamais entendu tenir ce langage à aucun qui soit digne de ce nom. La charité est la première vertu de notre religion, & on nous enseigne à l'exercer envers l'hérétique comme envers l'orthodoxe. Ainsi, on ne dit pas au calviniste : « crois nos vérités, mais » n'affiche pas insolemment tes erreurs. » On te laisse tranquille chez toi ; on te » permet d'y prier Dieu dans le jargon » barbare de *Marot*. Prie, & ne sois point » rebelle aux ordonnances qui te dé- » fendent de t'attrouper. Auras-tu beau- » coup plus de mérite, quand tu te feras » assemblé avec neuf ou dix mille autres » fanatiques, au milieu de la nuit, en

» pleine campagne , pour chanter du vieux  
» français que tu entends à peine , & pour  
» écouter un prédicant qui te rançonne  
» au nom de Dieu ? Dans quel pays du  
» monde une multitude peut s'attrouper ,  
» sans que le souverain n'en prenne om-  
» brage ? Pourquoi élever autel contre  
» autel ? Que dirois-tu d'un domestique  
» que tu aurois pris chez les catholiques ,  
» si , non content de remplir ses devoirs  
» dans sa chambre , il vouloit encore cé-  
» lébrer ses mystères dans la tienne , &  
» tapisser ton appartement des images des  
» Saints que tu détestes , & des reliques  
» que tu profanes ; tu le trouverois sans  
» doute fort insolent » ? Les protestants  
d'aujourd'hui , mon cher Marquis , sont  
ce domestique. On a fermé les yeux pen-  
dant quelque temps sur les assemblées ,  
& , tout de suite , ils ont fait bâtir , en  
Saintonge , en Poitou , & ailleurs , des  
granges qu'ils appellent temples. Si on  
les avoit laissé faire , ces granges auroient  
bientôt surpassé en hauteur & en orne-  
ments l'Eglise paroissiale. Je ne suis point  
certainement ennemi des protestants , je

les regarde comme mes freres ; mais c'est précisément parce que je les considère sous ce point de vue , que je censure leur conduite imprudente. Tous les hommes sages de leur parti penseront comme moi , & j'en ai connu plusieurs qui le disoient hautement. C'est une assez grande liberté , ce me semble , que de pouvoir se dispenser , sans avoir rien à craindre , des jeûnes , des abstinences , des cérémonies de la religion dominante. Que cette liberté soit une compensation des privations dont ils se plaignent , & qu'ils apprennent enfin à être patients , modérés & justes.

*LE M.* La leçon est bonne ; mais ne sont-ils pas en droit de la faire aux autres ? N'a-t-on pas , dans ces dernières années , versé le sang de quelques-uns de leurs ministres ? Ne les a-t-on pas fait périr sur l'échafaud ? N'a-t-on pas plusieurs exemples de ces exécutions funestes ?

*LE C.* Non , les prédicants qui n'étoient que prédicants ont rarement été conduits au gibet. Il n'y a eu , de l'aveu même des calvinistes , que huit de ces malheu-



reux exécutés depuis 1745. Ce seroit encore trop, s'ils n'avoient été coupables de quelques autres crimes que celui de la prédication. Mais la plupart, agités par la crainte des supplices, animés par le fanatisme, irrités d'être errants & proscrits, se répandoient en invectives atroces contre le gouvernement. Ils prêchoient autant la sédition que l'évangile; on les dénonçoit, & le cri public, qui les avoit peints comme des séditieux, pouffoit naturellement l'esprit des juges à la sévérité. Il est à croire qu'on sera plus indulgent à l'avenir, & qu'on punira ces insensés, que l'intérêt & la superstition font courir de province en province, d'une manière moins dure.

*LE M.* Ce que vous venez de dire prouve que l'esprit d'indulgence n'est pas généralement répandu dans les magistrats. Ils sont en cela bien inférieurs aux anciens Romains. Depuis Romulus jusqu'au temps où les chrétiens disputèrent avec les prêtres de l'empire, vous ne voyez pas un seul homme persécuté pour ses sentiments. *Cicéron* douta de tout; *Lu-*

crece nia tout, & on ne leur en fit pas le plus léger reproche. La licence même alla si loin, que *Plin*, le naturaliste, commença son livre par nier un Dieu, & par dire que s'il en est un, c'est le soleil.

*LE C.* Je ne vois pas ce qu'un pareil exemple, si souvent cité par l'auteur intolérant du *traité de la tolérance*, peut prouver. Il y avoit des impies à Rome comme à Paris; donc que l'indifférence des religions étoit établie chez les Romains. La conséquence n'est pas juste. Concluera-t-on que les Parisiens adoptent toutes les erreurs, parce que les nouveaux philosophes ont publié, depuis quelque temps, les uns après les autres, les livres le plus monstrueux? Non, on ne fera point une supposition aussi ridicule. On dira seulement que, dans les meilleurs gouvernements, on ne peut ni tout punir, ni tout condamner. D'ailleurs, de ce qu'une religion fausse, telle que le paganisme, s'allioit avec d'autres religions aussi fausses qu'elle, s'ensuit-il que la religion véritable doive recevoir l'erreur dans son sein? Ce mélange est non seulement funeste à

la religion dominante, il l'est encore à l'état. Deux cultes, dans le même pays, préparent le peuple à la violation des loix civiles. Ils fomentent & ils nourrissent cet esprit de parti qui rompt les nœuds de la société, qui porte la discorde dans les familles, qui divise le sang d'avec le sang. L'observance des loix est inviolable dans un état où l'on observe les préceptes d'une même religion; elle est l'effet de l'union des cœurs dans le même esprit de vertu. Ce sont les dards réunis qu'on ne sauroit briser, mais qu'on casse l'un après l'autre, quand on les sépare. Prêchons donc la réunion, & non pas la désunion. Soyons indulgents à l'égard de nos freres errants; traitons-les, quand ils reviennent à nous, comme le pere de famille traita l'enfant prodigue; mais qu'ils n'exigent pas davantage; qu'ils pensent qu'ils sont sortis de la maison paternelle pour la déchirer, & qu'ils ne peuvent jouir de leurs droits, & rentrer dans l'héritage du pere commun de l'état, que par le repentir & par une conduite opposée à celle de leurs ancêtres.



## VI. ENTRETEN,

### SUR LES MOINES,

#### AVANT - P R O P O S.

**I**L y a , dans la petite ville que le Comte de \*\*\* habitoit, un jardin public que la nature & l'art embellissent. C'est là que les désœuvrés se rendent, pour lire les mensonges périodiques que la Hollande vomit en France , sous le titre de *gazettes*. Au-dessus de ce jardin riant , on voit un couvent de capucins mal bâti, entouré de noirs cyprès, & où tout respire la pénitence. Un jour que le retardement du courier laissoit les langues immobiles & les esprits dans un doux repos, un des religieux de ce monastere parut sur une des terrasses qui dominant la promenade publique. Dès que nos oisifs l'aperçurent, la conversation tomba sur les moines ; chacun donna son projet de réforme , & tous , à l'exception du Comte , les déchi-

*L'Homme du Monde éclairé.*    111  
rerent impitoyablement. Le Chevalier, qui avoit déjà réformé la cour, la ville, le ministère, la magistrature, prit la parole au nom de toute la troupe, & dit d'un ton doux & honnête :

*LE CHEVALIER ET LE COMTE.*

*LE CHEVALIER.*

ON parle de réformer les moines ; & moi, je vais au plus court ; il faut les anéantir. C'est une race qu'on ne peut corriger qu'en la détruisant. Ce dernier projet ne me paroît ni plus difficile, ni plus dangereux que l'autre. On a sécularisé les jésuites pour en faire des citoyens ; il faut dissoudre les autres, pour en faire des hommes. En leur assurant quelque modique pension, ni eux, ni leur postérité ( puisqu'ils n'en ont pas ) n'auront à se plaindre ; & il en reviendra de grands avantages à l'état. La destruction des moines, en Angleterre, par *Henri VIII*, a été la source des richesses de ce pays. *C'est, comme quelqu'un l'a dit, une injustice d'un jour qui a produit un bien pendant des siècles.*

LE C. Voilà , mon cher Chevalier , un projet plein d'humanité & de grandeur d'ame. Que vous le trouveriez beau , si vous étiez moine ! Il me paroît que vous ressemblez un peu à ces grenadiers , qui , un jour de bataille , crient toujours : *tue , tue*. Vous louez *Henri VIII*, c'est-à-dire un tyran , & le plus atroce des tyrans , souillé du sang de ses épouses & de celui de ses sujets. Ces éloges sont-ils bien dignes d'un philosophe ? Croyez-vous qu'il soit permis d'être injuste un instant , quand même ce moment d'injustice produiroit les avantages publics les plus durables ? Qu'importe que les moines de la Grande-Bretagne n'aient point laissé de descendants qui puissent se plaindre de l'acte vraiment tyrannique exercé contre leurs peres , par *Henri VIII* ? Le défaut de postérité des citoyens qu'on opprime peut-il justifier la violence de l'oppresser ? Si , malheureusement pour la société & pour chaque particulier qui la compose , cette étrange proposition étoit une fois érigée en principe , qu'il est permis de faire le mal , dans l'espérance

*d'un bien futur*, que deviendroient la sûreté publique & les droits des citoyens? que deviendrait la foi des traités? Il seroit dès-lors permis de les violer à la moindre lueur d'un avantage à venir. J'ai des enfants, & je suis pauvre; tel autre citoyen est très-riche célibataire & vicieux. S'il périt, j'ai des moyens assurés de m'emparer de son patrimoine; & il est évident que sa fortune produira, pendant des siècles, un bien considérable à ma postérité. D'ailleurs, cet homme ne laissera point de descendants qui puissent se plaindre; je ne dois donc plus balancer; & dans la vue honnête de procurer, pendant des siècles, un très-grand avantage à mes descendants, je puis me défaire de cet homme, qui n'est qu'un passager isolé sur ce globe, & lui ravir ses biens, qui enrichiront ma famille. Ce raisonnement est horrible, sans doute, mais il n'est que la conséquence de la maxime que vous citez; maxime qui ne peut être sortie que d'un partisan de *Machiavel*. Je ne saurois concevoir d'où vient votre acharnement, & celui de quelques faux

politiques, contre les moines. Ces solitaires, que vous décriez tant, nous sont-ils venus de la Tartarie ou des Terres Australes ? Les achete-t-on comme les negres sur la côte de Guinée ? Non ; ce sont nos freres, nos oncles, nos cousins, nos amis. Quelques-uns d'eux nous éclairent dans nos ténèbres, & nous consolent dans nos peines ; d'autres, réunissant l'art de nous guérir à celui de nous sauver, traitent à la fois notre ame & notre corps. Ayons donc quelque reconnaissance pour eux, & ne violons pas les égards que nous aurions pour les sauvages des pays les plus éloignés & les plus barbares.

*LE CH.* Mais si les religieux vouloient être traités comme nos freres, que ne se font-ils conduits, pendant un certain temps, comme composant la même famille que nous ? De quels crimes n'ont-ils pas été les instigateurs, du temps de la ligue. Tous les religieux entrèrent dans cette détestable faction : les moines français attiserent le feu de leur patrie ; les moines étrangers le soufflerent de Rome,



de Madrid , de Bruxelles , au milieu de Paris.

*LE C.* Vous vous rappelez de loin , mon cher Chevalier ; ces flammes que vous faites allumer par les religieux , sont éteintes depuis long-temps. Voulez-vous leur faire un crime des folies de quelques-uns de leurs ancêtres ? Dans ce cas-là , mettez-vous à la diète blanche , parce qu'un de vos aïeux , qui étoit goutteux , a été condamné à ce régime. On voit malheureusement , chez tous les peuples , des temps de fermentations & de vertige. Les meilleurs esprits se laissent infecter alors du poison qui regne dans un état , comme les tempéraments les plus robustes ne peuvent se défendre de la contagion qui ravage une province. Le fanatisme étoit l'esprit de la ligue ; est-il étonnant que quelques religieux aient été saisis de cette fureur épidémique , dans un temps d'audace & de trouble , où tous les droits étoient confondus , & tous les principes oubliés ? Une partie du clergé ne se déclara-t-elle pas contre *Henri III* & *Henri IV* ? Des magistrats , des corps

respectables n'autoriserent-ils pas , par leur exemple , des démarches scdjtieuses ? Quelques moines furent fanatiques comme les autres ; mais plusieurs s'opposèrent au torrent. Ce n'est pas seulement depuis qu'il y a des monasteres , qu'on voit des troubles dans les états. Y avoit-il des capucins , des jacobins , dans le temps des guerres civiles de Rome ? Les *Néron* & les *Caligula* furent-ils poussés à leurs exécra- bles parricides par leurs confesseurs ou leurs casuistes ? Dans tous les âges & chez tous les hommes , il y a eu des cabales funestes , des forfaits monstrueux , amenés par des circonstances fâcheuses , dont la postérité est forcée de rougir. Si donc quelques religieux , dans des conjonctures déplorables , se sont livrés au fanatisme qui dominoit leur siecle , il faut l'attribuer à l'esprit du temps. Leurs descendants sont tranquilles ; ils prêchent l'amour de la patrie & du chef de la patrie. Jugeons-les donc , non sur des excès passés & exagérés ; mais sur les vrais sentimens qu'ils ont aujourd'hui.

*LE CH.* Mais , Monsieur le Comte , si

les moines ne sont plus dangereux, convenez du moins qu'ils sont inutiles.

LE C. Oui, pour ceux qui ne connoissent pas la religion, & qui ne veulent pas la pratiquer. Si l'état n'a pas besoin de défense, il faut supprimer au plutôt ceux qui le gardent. Si la religion peut se passer de ministres, si elle est une chimere superflue dans un état, il faut anéantir toute la milice séculière & régulière de l'Église. Mais la religion étant la plus ferme colonne du gouvernement, il faut conserver l'appui pour soutenir l'édifice. Il ne faut pas réformer des troupes nécessaires à la conservation de la patrie; & fussent-elles inutiles, (ce qui n'est point) il faut se rappeler sans cesse les obligations que nous leur avons. Ce sont les moines qui ont défriché la plus grande partie des terres, & qui ont porté l'agriculture à ce haut point de perfection où elle est aujourd'hui. Lisez les titres de fondation de chaque monastere; ils commencent tous par ces mots : *Damus forestam nostram monasterio*, &c. Le fondateur ne dit pas : je donne des plaines

grasses & fertiles, où il n'y a qu'à semer pour recueillir; des côteaux charmants, où il n'y a qu'à travailler la vigne, pour avoir du raisin. C'étoit les donataires eux-mêmes qui, à force de bras, de soins & de fatigues, changeoient cette immense forêt en magnifiques prairies, en belles plaines & en côteaux délicieux. Encore aujourd'hui, il n'y a point de côteaux mieux cultivés que ceux des moines. Le laïque, peu économe ou éloigné de son champ, tire sans cesse du sein de la terre, sans être jamais en état de lui rendre, tandis que la présence du moine, ses dépenses & ses travaux réparent sans cesse l'épuisement de cette mere bienfaisante. Les lettres sont une autre obligation que nous avons aux moines. Le peu de connoissances qui restoit chez les barbares fut perpétué dans les cloîtres. Les sciences, ces filles du ciel, n'auroient-elles pas abandonné la terre pour toujours, sans le secours des moines, qui les retirèrent, & qui voulurent bien leur donner un asyle? Il est vrai qu'elles y furent dans une espece de léthargie; mais

pouvoient-elles avoir une santé vigoureuse dans des siècles où l'on étoit mort ? Les abbés de Cluny furent les premiers qui osèrent les réveiller , & qui en eurent les premières faveurs. Ce commerce leur valut la réputation d'être les plus savants hommes de leur temps. Ils étoient recherchés des grands , admirés des petits ; eux seuls étoient les voyants en Israël : tout le monde les consultoit comme des oracles. Les sciences restèrent cloîtrées jusqu'au règne de *François I* & de *Léon X* , qui les dévoilèrent , & les attirèrent à leur cour , à force d'honneurs & de largesses. Mais les religieux , loin de se négliger , profitèrent de la nouvelle lumière que ces princes bienfaisants répandoient alors sur la terre. On vit , depuis lors , parmi les enfants de *S. Benoît* , des antiquaires , des glossateurs , des interprètes , &c. ; parmi les enfants de *Saint François* & les autres ordres mendiants , des casuistes , des prédicateurs , des scholastiques , &c. ; parmi les génovéfains , les doctrinaires , les barnabites , des grammairiens , des humanistes , des logi-

ciens , des phyficiens , des mathématiciens , &c.

*LE CH.* Je ne puis nier avec vous que les cloîtres n'aient produit des savants ; mais ces savants n'auroient-ils pas écrit de même dans le monde ? Plusieurs talents agréables n'ont-ils pas été étouffés dans les monasteres , par une religion mal entendue. Que de regrets n'auroit-on pas , si *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *La Fontaine*, & tant d'autres , avoient , dans l'âge où l'on ne peut se connoître , pris le parti d'endosser le froc ?

*LE C.* Ces grands génies auroient produit des chef-d'œuvres comme dans le monde , & ils n'auroient pas fait des ouvrages qui leur causerent le repentir le plus vif. *Corneille*, *Racine*, *La Fontaine* expierent , par la plus amere douleur , la publication de certains écrits qui ne leur feroit pas échappée dans le cloître. Ils n'y auroient peut-être pas cueilli des lauriers aussi brillants ; mais ils n'auroient pas été obligés de les arroser de leurs larmes dans un âge avancé. La vie religieuse a-t-elle empêché *Santeuil* de se  
livrer

livrer à son talent original & inimitable pour la poésie latine ; *Bourdaloue* d'enfanter ses discours éloquents, le triomphe de la raison & de la religion ; *Maffillon* d'instruire les rois & les peuples dans des discours pleins du pathétique le plus touchant & de l'élégance la plus riche & la plus harmonieuse ?

*LE CH.* Vous me citez là un homme qui vivoit dans un corps qui ne choque le public ni par ses observances, ni par sa façon de s'habiller. Pourquoi les autres religieux ne les ont-ils pas imités en tout ? Pourquoi ne se sont-ils pas conformés aux usages ordinaires ? La vertu a-t-elle besoin d'un extérieur dégoûtant ? lui importe-t-il beaucoup que les capucins ne portent pas de culottes, & portent une grande barbe ? que les récollets, au lieu d'avoir des souliers, traînent des sandales bruyantes ? qu'il y ait des carmes bien chaussés, & d'autres carmes qui vont pieds nus ? des bénédictins à perruques, & des bénédictins à tête rasée ?

*LE C.* Rien n'est moins important, je l'avoue ; mais qu'importe aussi que les

dragons soient habillés de verd , la cavalerie de bleu , l'infanterie de blanc ; Chaque régiment a son uniforme ; pourquoi chaque ordre ne l'auroit-il pas ? D'ailleurs , ces habits , qui vous paroissent si étranges , & ces usages plus extraordinaires encore , sont presque entièrement ceux de nos ancêtres. Il paroît que *Saint Benoît* n'avoit donné à ses enfants que les habits communs des pauvres de son pays. Ils n'étoient guere distingués que par l'uniformité entière , qui étoit nécessaire , afin que les mêmes habits pussent servir indifféremment à tous les moines du même couvent. Or , on ne doit pas s'étonner si , depuis près de 1200 ans , il s'est introduit quelque diversité pour la couleur & la forme des habits entre les moines qui suivent la règle de *S. Benoît* , selon les pays & les diverses réformes. Les autres religieux , qui se sont établis depuis 600 ans , ont conservé les habits usités dans le pays de leur origine. L'usage du linge , dont notre mollesse ne peut se passer , n'est devenu commun que longtemps après *S. Benoît* & *S. François*. On



n'en porte point encore en Pologne ; & par toute la Turquie , on couche sans draps & à demi-vêtu , comme l'observent les capucins & quelques autres religieux. Quant aux différences qu'on trouve entre les enfants du même pere , par exemple , entre les clunistes & les mauristes , cette différence a une cause toute simple ; c'est que les premiers ont suivi , dans leur habillement , les variations qu'a éprouvées le clergé séculier , & que les autres ont voulu prendre , au contraire , l'habit , ou ce qu'ils croyoient être l'habit de *S. Benoît*. Cette diversité ne doit pas étonner un homme qui pense ; & il n'y a que la manie de tout désapprouver qui surprenne & qui choque les bons esprits.





## SUITE DU VI. ENTRETIEN,

## SUR LES VŒUX ET LE CÉLIBAT.

**L**A troupe oisive, spectatrice du combat du Comte & du Chevalier, voyant que celui-ci plioit, envoya à son secours un Avocat sans cause, & qui, lorsqu'il plaidoit, ne soutenoit jamais que la plus mauvaise. Voici comme il débuta.

*L'AVOCAT ET LE COMTE.*

## L'AVOCAT.

CE qui m'indigne le plus contre les moines, c'est que les malheureux qui entrent dans le cloître, s'y lient par des vœux éternels & indissolubles. Faire un vœu pour toute sa vie, c'est se faire esclave. Comment peut-on souffrir le pire de tous les esclavages, dans un pays où l'esclavage est prosrit ? Promettre à Dieu, par serment, qu'on fera, depuis l'âge de

quinze ans jusqu'à sa mort, jacobin, cordelier ou capucin, c'est affirmer qu'on pensera toujours en capucin, en jacobin ou en cordelier. Il est plaisant de promettre pour toute sa vie, ce que nul homme n'est sûr de tenir du soir au matin.

*LE C.* Ce qui vous paroît si plaisant, Monsieur l'Avocat, ne l'est point du tout, quand on a de la religion. Qu'est-ce qu'un vœu ? C'est un serment solennel fait à Dieu ; c'est une consécration plus particulière à son service, qui a été connue de tous les peuples, & autorisée dans tous les âges. Quand le desir de la perfection engagea les fideles des premiers temps à abandonner la corruption du monde, & à peupler des déserts sauvages, ils se soumirent à des réglemens communs. Sans ces réglemens, leur société, livrée à l'inconstance & au caprice, n'auroit pu subsister. En fuyant les hommes, tour-à-tour corrupteurs & corrompus, ils cherchoient à assurer leur salut. Pour se lier davantage à un genre de vie qu'ils croyoient favorable à la vertu, ils faisoient, en entrant dans leur retraite, des serments

appelés vœux (1). Les premiers solitaires qui s'y assujettirent avoient devant les yeux la fin du christianisme, tandis que nos raisonneurs n'ont dans l'esprit que des idées fausses ou chimériques. Quel est le but de l'évangile ? C'est de détacher les hommes de l'amour des richesses, des honneurs & des plaisirs ; c'est de produire le dégagement des passions & de ce qui les excite ; enfin, l'oubli entier de soi-même. Les premiers religieux combattoient l'avarice par le vœu de pauvreté, & par leur fidélité à distribuer aux pauvres ce qui leur restoit du prix de leur travail. Ils réprimoient la sensualité par le jeûne, par la mortification & par des austérités dont le récit effraie notre sensualité. Enfin, l'orgueil étoit terrassé par l'obéissance & l'assujettissement aux volontés d'un supérieur. Ces vœux, ces ser-

---

(1) Plusieurs savants pensent que les vœux étoient inconnus aux anciens solitaires ; mais leur sentiment n'est pas généralement adopté. Il est apparent, au contraire, que ces engagements sacrés étoient en usage, sinon dans tous les Monastères, du moins dans plusieurs.

ments , qu'il vous paroît impossible de tenir du soir au matin , étoient si bien observés , que les premiers solitaires marchent , dans les annales de l'Église , immédiatement après les martyrs. En effet , ils s'exerçoient à un nouveau genre de martyre , d'autant plus digne d'admiration , qu'il étoit plus long & plus volontaire. Au lieu d'un supplice de quelques jours ou de quelques mois , ils portoient fidèlement leur croix pendant cinquante ou soixante ans. Si ces vœux exigent des efforts supérieurs à l'humanité , ceux qui les firent les premiers ne sembloient-ils pas être d'une nature différente de celle des autres hommes ? Ils se retirèrent du monde , pour s'aller enlévelir tout vivants dans des antres & des solitudes affreuses. Là , ils trouvoient leurs délices à prier l'Être suprême , à contempler ses grandeurs , à méditer ses bienfaits , à admirer la beauté de sa loi , à purifier leurs cœurs , à élever leurs esprits. Ils se cachèrent aux hommes. L'éclat de leurs vertus & de leurs miracles les faisoit connoître malgré eux. Ces victimes de la pénitence se con-

fumant jusqu'à l'âge le plus avancé , sans avoir d'autre témoin que les yeux de Dieu , & d'autre soutien que les promesses qu'il leur avoit faites. Voilà ce que vous osez appeller esclavage ; c'étoit pour eux la plus noble des servitudes. Ils la préféroient à la couronne des rois : ils favoient que tout chrétien est esclave , & que les fers que l'évangile lui impose sont infiniment au-dessus des nœuds de soie que voudroit nous donner le monde , qui est à la fois le tyran de nos corps & celui de nos ames.

*L'A.* Vraiment , Monsieur le Comte , je crois bien que vous justifierez les vœux , si vous en allez chercher l'observation dans les sables brûlants de la Thébaidé ; mais ce temps est passé ; & aujourd'hui , il est ridicule de faire un vœu , parce qu'il est impossible de l'observer.

*LE C.* Mais d'où viendrait cette impossibilité ? Le bras de Dieu est-il raccourci ? La Trappe , Septfons , la grande Chartreuse , & quelques autres monasteres. le cedent-ils en austérités & en vertus aux déserts de l'Egypte ? Les solitaires de ces

retraites de la vertu & de la pénitence ne jurent-ils pas de passer leur vie dans la mortification, la pénitence, l'obéissance & la pauvreté ? Le public leur refuse-t-il la gloire de remplir leurs promesses ? Vous savez bien que non. Vous me citerez peut-être quelques religieux plus relâchés, qui paroissent les violer. Mais les foiblesses de quelques membres doivent-elles vous faire condamner le corps entier ? Et parce que *Poltrót*, l'assassin du duc de *Guise*, étoit gentilhomme, direz-vous que la noblesse n'est faite que pour produire des monstres ? Non, vous direz que toute société nombreuse ne peut être exempte de quelque vice passager ; & s'il y a eu un *Judas* dans la compagnie des Apôtres, il n'est pas étonnant qu'il y ait quelque infidèle dans un ordre de religieux, dont la plupart se piquent d'exactitude. Je suis plus vieux que vous, Monsieur l'Avocat, & j'ai plus connu le monde. Le résultat de mes réflexions sur les religieux est que, dans les ordres les plus relâchés, il y a des hommes très-fervents, & dans les ordres

les plus austères, des hommes très-relâchés. Il est d'un homme sage de pardonner un petit mal en faveur d'un grand bien, & de ne voir jamais du mauvais côté ce qui peut présenter un point de vue avantageux & intéressant.

*L'A.* Vous prenez le change, Monsieur, sur mes sentiments ; ce n'est point par prévention contre les vœux, que je voudrois les abolir ; c'est par pitié pour ceux qui les font ; c'est pour rendre à la patrie ces victimes de la superstition, qui ont sacrifié témérairement leur liberté dans un âge tendre, & qui la regrettent dans un âge mûr. Je voudrois tirer ces cadavres de leurs tombeaux.

*LE C.* A la bonne heure ; mais, pour faire cette résurrection, il faut que ceux que vous voulez rendre à la vie ne lui préfèrent pas ce que vous appelez la mort. Vous regardez les religieux comme des malheureux esclaves qui se débattent contre leurs chaînes, mais c'est une idée trompeuse, enfantée par la prévention. Il y a sans doute quelques mécontents dans le cloître ; & dans quel état n'y en a-t-il



pas ? Mais , pour un moine qui se plaint , vous en trouverez cent qui se félicitent de l'être. Entrez dans un monastere où la vertu est en honneur , vous y trouverez des ames célestes. Leur figure annonce le bonheur ; la paix de leur ame éclate sur leur visage. J'ai vu plus d'un séculier envier leur sort ; plusieurs ont été attendris de cette tranquillité majestueuse qui regne dans certains couvents. L'homme y paroît plus grand qu'il ne l'est dans le reste de l'univers. On croit être dans l'asyle de la sagesse & de la félicité. En voyant les solitaires de la Trappe éviter avec soin tout ce qui pourroit les amuser & les distraire , pourroit-on regretter les vains amusements du monde. Je me rappelle que la première fois que je fus visiter cette sainte solitude , les plus beaux paysages & les demeures les plus agréables ne me parurent , à mon retour , que des châteaux de cartes , qui n'étoient pas faits pour des voyageurs qui ne sont qu'en passant dans cette vallée de larmes.

*L'A.* Je veux bien vous accorder , Monsieur , que les vœux servent au bon-

heur éternel & même au temporel ; mais croyez-vous qu'ils soient bien utiles pour la gloire d'un ordre. Il me semble que ces chaînes, qu'un homme s'est imposées, arrêtent les progrès des talents, & empêchent le développement du génie. Rien ne détruit plus l'émulation que la certitude que l'on fera toujours ce que l'on est ; or, les vœux font perdre toute espérance de sortir jamais de la sphere où ils nous concentrent.

*LE C.* Il y a quelque apparence de vrai dans ce que vous venez de dire ; mais l'expérience prouve qu'il y a encore plus de faux. Quelles sont en effet les congrégations qui brillent le plus ? Ce sont celles chez qui les vœux ont retenu les bons sujets. Ces serments sacrés sont un frein nécessaire à l'inconstance, compagne ordinaire du génie. Si certains corps s'étoient imposés ce joug salutaire, ils fleuriroient, au lieu qu'ayant laissé la porte ouverte à tous les talents qui voudroient en sortir, il ne leur est resté que des hommes médiocres. Leur ordre est devenu le jouet des caprices des hommes.

Parcourez la longue liste des papes, des cardinaux & des évêques, vous en trouverez un grand nombre qui étoient moines, & qui, par conséquent, avoient fait des vœux. S'ils avoient été simples ecclésiastiques, ils feroient restés dans leur obscurité. Les moines russes brillent dans leur pays, parce qu'ils sont forcés au travail par des vœux; le clergé y languit, au contraire, parce que rien ne l'assujettit à des occupations réglées.

*L'A.* Vous prouvez très-bien, Monsieur, que les vœux sont utiles à l'état monastique, mais le sont-ils autant à la patrie? Le célibat ne lui enlève-t-il pas un nombre de sujets? Quel est, en effet, le bon pere de famille qui ne gémisse de voir son fils ou sa fille perdus pour la société? Cela s'appelle se sauver; mais un soldat qui se sauve, quand il faut combattre, est puni. Nous sommes tous les soldats de l'état; nous sommes à la solde de la société, nous devenons des déserteurs quand nous la quittons. Que dis-je, les moines sont des parricides qui étouffent une postérité toute entière.

LE C. Les regrets que vous témoignez sur les hommes que le cloître fait perdre à l'état seroient justes, si les seuls religieux étoient célibataires. Mais ces êtres inutiles ou corrompus pullulent dans le monde, où l'on pardonne le célibat philosophique, qui est une source de libertinage, & où l'on voudroit proscrire le célibat religieux, qui est le pere d'une foule de vertus. Dans plusieurs provinces, il n'y a que les aînés des familles qui se marient; les cadets restent dans le siècle sans établissement. Tous les états, depuis celui de financier jusqu'à celui de baladin, regorgent de sujets surnuméraires. S'il n'y avoit point de couvent, le nombre de ces sujets seroit double; & qu'en feroit-on, dans cette supposition? La troupe nombreuse des demi-politiques crie sans cesse : *population, population*; mais cette population, prêchée si ridiculement par de vieux célibataires, doit être proportionnée à la nourriture qu'un pays peut donner. Si certaines parties de la France, les landes de Bordeaux, par exemple, celles du Berry, de la Bretagne étoient

aussi peuplées que la Chine, il faudroit que les hommes se mangeassent entr'eux, ou qu'ils imitassent la barbare précaution des femmes chinoises. Elles multiplient avec tant de fécondité, que les unes se font avorter, les autres étant hors d'état de nourrir leurs enfants, venus à terme, malgré leurs précautions meurtrières, les exposent sur les grands chemins, dans les rues, dans les places publiques, & les jettent même à l'eau, sans que la justice les poursuive. Ce désordre est sans doute affreux; mais c'est une suite de l'excessive population. D'ailleurs, l'essentiel, pour les hommes, est qu'ils soient heureux dans ce monde & dans l'autre. Peu leur importe qu'ils soient nombreux; & plus vous les multipliez, plus vous les éloignerez de ce double bonheur. La corruption marche toujours avec la multitude. Il est vrai que cette raison paroît peu vous intéresser; vous ne voulez pas qu'on se sauve, & vous avez fait même d'indécents jeux de mots sur le nom de salut: mais les exemples des *Antoine*, des *Hilarion*, des *Pacôme*,

& les maximes de l'évangile nous paroissent préférables aux plaisanteries de ceux dont vous êtes l'écho.

*L'A.* Je suis l'écho de toute la France.

*LE C.* Toute la France peut se tromper : d'ailleurs , il est difficile de connoître , du coin de son village , tout ce qu'on pense en France , & d'entendre tout ce qu'on y dit.

*L'A.* Cela est vrai ; mais on peut voir par les yeux des autres.

*LE C.* Les yeux d'autrui sont toujours trompeurs. Ceux de vos faiseurs de brochures ne regardent jamais qu'à travers des verres enfumés.

*L'A.* Si vous ne voulez pas consulter les livres , écoutez la raison. Elle exige qu'il n'y ait , pour le service des autels & pour les autres secours , que le nombre de ministres nécessaires. L'Angleterre , l'Écosse & l'Irlande n'en ont pas vingt mille. La Hollande , qui contient deux millions d'habitants , n'a pas mille ecclésiastiques ; encore ces hommes consacrés à l'Église , étant presque tous mariés , fournissent des sujets à la patrie.

LE C. Je veux croire que votre calcul est juste ; ce qu'il est difficile de vérifier dans le petit lambeau de terre où nous sommes confinés. Mais vous ne faites pas une attention qui est pourtant bien essentielle , c'est que vous nous parlez des pays où la religion protestante est établie, & que les moines n'existent que dans les contrées soumises à l'Église catholique. Or, cette Église ayant eu la mal-adresse de conserver cinq sacrements de plus que les sages anglicans & les vertueux réformés , il faut un plus grand nombre de coopérateurs & de ministres. La confession seule occupe un grand nombre de prêtres. Travaillez, Monsieur l'Avocat, à abrégér le catéchisme, comme vous avez dû abrégér *Cujas* & *Barthole*, & alors, je vous permettrai de vous plaindre du trop grand nombre de prêtres & de moines. Comment ! vous pardonnez aux calvinistes leurs prédicants ; aux idolâtres, leurs bonzes & leurs talapoins ; aux turcs, leurs dervis & leurs fakirs ; & vous ne voulez pas passer à la religion que vous professez quelques ministres surnumé-

raires , qui aident les autres dans le besoin !

*L'A.* Ce n'est pas précisément du nombre des ministres que je me plains , c'est des abus qu'entraîne le célibat qu'ils professent. C'est un joug pesant pour eux , & la plupart le secoue avec scandale.

*LE C.* Ce scandale est un grand mal , j'en conviens avec vous ; mais n'est-il pas quelquefois imaginaire ? Plus je vis , plus je vois que les hommes se font encore plus méchants qu'ils ne sont. J'ai connu beaucoup de prêtres & de religieux , & je puis parler d'eux avec connoissance de cause. On voit trop facilement le mal dans les ministres des autels , & on se cache le bien avec trop de soin. Il est plaisant que les philosophes , apôtres du luxe & des vices qu'il entraîne , se plaignent si amèrement de quelques défauts légers , de quelques foibles désordres , lorsqu'ils croient les appercevoir dans ceux qu'ils imaginent être leurs ennemis.

*L'A.* Les philosophes ne font pas autant d'attention que vous le pensez aux prêtres & aux moines ; ils les regardent



la plupart , non comme des insectes qui obscurcissent l'air , mais comme des reptiles qui rampent sur la terre , & qui la troublent.

LE C. Je fais que vos sages feignent de mépriser les ministres de la religion ; mais s'acharneroient-ils sur eux , si ce mépris étoit réel ? On ne fait aucune attention à ce qu'on dédaigne. Les raisons de leur prétendu mépris sont la rusticité , la grossièreté , l'emportement qu'ils attribuent aux moines. Mais est-ce bien aux gens de lettres , aux philosophes du jour à leur faire de pareils reproches ? Quel religieux voudroit avoir fait les *quand* , les *si* , les *pourquoi* , le *pauvre diable* , les satyres contre *Jean-Jacques* , la *sale défense de mon oncle* , les *honnêtetés* ou *malhonnêtetés littéraires* , &c. &c. &c. ? Si c'est là le ton de politesse de ces Messieurs , je félicite les religieux de leur grossièreté. Croyez-moi , Monsieur l'Avocat , à tout prendre , nous gagnerons plus avec les uns qu'avec les autres. L'état religieux est le soutien de la patrie , par la morale qu'il

enseigne ; la philosophie est un poison lent qui coule dans les veines du corps politique , & qui , tôt ou tard , lui donne la mort.





VII. ENTRETIE N,

SUR LA PRÉDICATION.

*A V A N T - P R O P O S.*

PARMI la foule immense de brochures rouges, vertes, jaunes, bleues, dont nous sommes inondés, il en parut une très-frivole en 1766, sous un titre très-sérieux. Elle étoit intitulée : *de la Prédication*. On l'attribuoit à un auteur célèbre; &, quoiqu'elle fût sans objet, tous les petits-mâîtres se la disputèrent. Le Chevalier, enthousiasmé de ce colifichet, demanda avec empressement au Comte :

*LE CHEVALIER ET LE COMTE.*

L E C H E V A L I E R.

Avez-vous lu la brochure nouvelle ?

*LE C.* Il y a long-temps que je ne lis plus de brochures.

*LE CH.* Celle-ci est charmante !

*LE C.* Elle l'est du moins à vos yeux, car vous en paroissez enchanté ; mais peut-être je n'y trouverois pas les mêmes attraits. Que dit-elle donc cette brochure si séduisante ?

*LE CH.* Elle renverse toutes les chaires de l'évangile, pour élever, sur leurs débris, les tribunaux de la politique. Rien n'est plus inutile, suivant lui, que la prédication. Les patriarches, qu'il transforme en orateurs, & qui en ont quelquefois rempli l'office, ont, dit-il, en vain élevé leur voix. Celle des prophètes n'a pas produit plus d'effet. Le Messie lui-même, à sa mort, a laissé les juifs & les gentils tels qu'il les avoit trouvés. Les apôtres n'ont fait que peu de prosélytes. *S. Paul* n'obtint rien des athéniens. Le christianisme ne se répandit avec succès que sous *Constantin* ; mais les crimes restoient dans les cœurs, tandis que la croix étoit sur tous les fronts. Jamais plus d'oppressions, de déprédations, de brigandages que sous le joug des francs convertis. Cette religion si sainte prêchoit donc fort inutilement. C'est même par la

prédication que des fureurs trop connues ont été inspirées.

LE C. Voilà, Monsieur le Chevalier, une jolie mignature. Si vous entassez dans votre tête plusieurs portraits dans ce genre, cela fera une belle galerie de peintures. Mais n'avez-vous pas senti combien le tableau qu'on vous a tracé est infidèle ? Je vous nie d'abord que les patriarches aient prêché sans fruit dans leur famille ; que les prophètes aient tonné sans succès dans Israël. Et qui est-ce qui ramena les israélites , si souvent idolâtres , si ce n'est les discours éloquents de ces hommes célestes. Le Messie , qu'ils avoient annoncé , ne purifia-t-il pas une foule de pécheurs par le feu de sa parole ? S'il ne changea pas tous les cœurs , il en dit lui-même la raison aux juifs incrédules. Pourquoi , leur dit-il , ne vous rendez-vous pas à mes discours ? C'est que vous n'êtes pas du nombre de mes brebis : *Non creditis , quia non estis ex ovibus meis.* Il faut être de Dieu , pour entendre les paroles de Dieu ; & vos cœurs n'étant point ouverts à la voix de mon pere ,

mes paroles ne sauroient trouver prise sur eux : *Sermo meus non capit in vobis.* Après la mort de ce divin maître, ses disciples firent des fruits abondants. C'est ce que nie l'auteur de votre brochure ; mais lisez les *actes des apôtres*, vous verrez les juifs se convertir par milliers. Dès les premières prédications de *S. Pierre*, les gentils embrassèrent avec empressement la foi. A chaque page vous admirerez les progrès rapides de la divine parole ; le concours des peuples à la foi tient du prodige, & vous ne voyez que peu de prosélytes jusqu'à *Constantin* ! Ce prince n'est monté sur le trône de l'empire qu'au commencement du quatrième siècle ; & vous ignorez ce que *Tertullien* écrivoit à la fin du second. « Les Maures, » dit-il, les Marcomans, les Parthes, les » nations les plus nombreuses le sont moins » que les chrétiens qui sont répandus » dans toutes les parties du monde. Nous » ne sommes que d'hier, & nous remplissons tout, vos villes, vos châteaux, » vos isles, vos bourgades, vos champs, » vos places, vos tribus, le palais, le » sénat ;

» sénat; nous ne vous laissons que vos  
» temples ». Quoi ! *Tertulien*, dès le second siècle, voit par-tout des chrétiens, & vous venez nous dire, au dix-huitième, que vous n'en voyez que très-peu jusqu'à *Constantin* !

*LE CH.* Oh ! dès que vous me citez des peres de l'Église, je n'y puis plus tenir.

*LE C.* Les peres de l'Église valent bien les marionnettes poudrées & musquées des cafés de Paris. Si vous les aviez lus, si vous aviez sur-tout consulté les historiens ecclésiastiques, les *Eusebe*, les *Socrate*, les *Sozomene*, vous auriez vu l'univers changer de face par la semence de la parole divine. Vous auriez vu des peuples barbares connoître la vertu, la frugalité, la modestie, la tempérance, la chasteté, le pardon des injures, le désintéressement dans les riches, la patience dans les pauvres. Mais les francs, dites-vous, la croix sur le front, le poignard à la main, se livrerent aux plus grands crimes; mais sachez, Monsieur, que les grands forfaits éclatent, & que les vertus pai-

sibles restent perdues pour la postérité. Le prince modeste & l'époux fidele seront toujours moins connus que le héros sanguinaire & le brigand audacieux. Quels pitoyables raisonnements ne font pas vos brochuriers ? Il y a eu des chrétiens sans mœurs ; donc , que le christianisme n'en donne pas. C'est comme s'ils disoient : une foule de gens d'esprit ont fait des sottises ; donc , que l'esprit ne sert qu'à faire faire des sottises.

*LE CH.* Mais si les sermons ont produit tant de bien , pourquoi sont-ils donc aujourd'hui une semence inutile ?

*LE C.* Pourquoi ? c'est que la plupart des prédicateurs & des auditeurs manque à leur devoir. Nos jeunes orateurs veulent être des académiciens , au lieu d'être des apôtres. Ils ne prêchent pas pour convertir ; ils ne parlent que pour se prêcher eux-mêmes. Leur gloire les intéresse bien plus que le salut de leurs auditeurs. Ceux-ci , de leur côté , vont au sermon comme à la comédie ; ils veulent qu'on leur masque l'évangile ; ils préfèrent les antitheses du bel-esprit aux autorités de la



religion. Les orateurs les servent suivant leur goût ; & ni les uns ni les autres ne vont à leur but. Quelquefois de dignes ministres de l'évangile prêchent chrétiennement , & l'auditoire est profane ; que dis-je, il est impie. Est-il étonnant alors que la prédication soit un vain bruit pour ceux qui l'entendent ? Allez au sermon avec l'intention de ne rien croire de ce que dira l'orateur chrétien , avec le ferme propos de tourner en ridicule ses citations, ses raisonnements, ses réflexions ; je crois bien que vous n'en retirerez pas plus de fruit , & moins encore que si vous n'y aviez pas assisté. Mais rendez-vous à la chaire de vérité avec les dispositions convenables ; écoutez le prédicateur comme un envoyé de Dieu , qui vous annonce de sa part des vérités tour-à-tour consolantes & terribles ; ne fermez pas votre cœur à sa voix , & vous serez touché , ou votre ame est de bronze. Ces impressions , direz-vous , sont passagères : mais quand même les sermons ne produiroient pas des effets actuels sur le cœur des hommes , ils peuvent en pro-

duire dans la suite. Une vérité reçue froidement aujourd'hui , échauffera peut-être l'imagination demain , si un malheur , un revers , une maladie font rentrer l'homme en lui-même , & dans la contemplation de sa misère. Bien peu de laïques lisent des livres de piété ; mais plusieurs assistent au sermon , soit pour montrer un habit élégant , ou des talons rouges , ou un cerveau léger coëffé à la grecque ; soit pour voir l'objet de leurs passions ; soit enfin pour critiquer le prédicateur. Si les discours chrétiens ne les convertissent pas , ils leur apprennent du moins ce qu'ils auront à faire , quand il faudra se convertir. C'est un régime qu'on leur donne pour l'avenir. Il y a un art de guérir les maladies corporelles de l'homme ; il y en a un aussi pour les infirmités spirituelles , qui , secondé par la grace , doit avoir des effets plus infaillibles. Loin de médire de cet art , mettez à profit , mon cher Chevalier , les secours qu'il vous offre ; respectez les prédicateurs : ils sont les organes de la divinité ; faites usage de leurs

remedes , & ne ressemblez pas au gentilhomme limousin d'une certaine comédie , qui vouloit tirer l'épée contre son médecin.





## VIII. ENTRETIE N,

## S U R L E T H É A T R E.

*LE CHEVALIER ET LE COMTE.*

## L E C H E V A L I E R.

**J**E vous avoue, mon cher Comte, que la vie des petites villes est une vraie mort ; point de cafés, point de spectacles ; je me passe de l'un, mais je ne saurois me consoler d'avoir perdu l'autre.

*LE C.* Cette perte peut-elle donc vous être si sensible ?

*LE CH.* Oui, très-sensible. Le théâtre est ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus noble & de plus utile pour former les mœurs, & pour les polir.

*LE C.* Dites donc pour les corrompre. Je suppose qu'il y ait des pieces honnêtes ; il suffit qu'il y en ait souvent de mauvaises, pour le condamner.

*LE CH.* Vous ignorez sans doute, en parlant ainsi, les défauts que le théâtre

a réformés. Je pourrois vous citer plusieurs exemples, je me borne à quelques-uns. Un homme connu se raccommoda avec sa femme, en voyant le *préjugé à la mode*. J'ai vu l'homme du monde le plus fier prendre des airs modestes après la comédie du *glorieux*. Si les financiers ne sont plus grossiers ; si les gens de cour ne sont plus de vains petits-mâîtres ; si les médecins ont abjuré la robe, le bonnet, les consultations en latin ; si quelques pédants sont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation ? au théâtre, au seul théâtre.

*LE C.* Voilà sans doute de grands changements ; mais vous ne faites pas attention qu'il n'est question là que de quelques ridicules qui intéressent peu la société, & non de la correction des vices, dont le théâtre est plutôt l'aliment que le remède. Les comédies de *Molière* pourront bien corriger le mari jaloux ; mais loin de réformer la femme infidelle, elles la rendront plus infidelle encore. Ces œuvres sont une école de mauvaises mœurs. Qu'y voit-on ? des enfants qui

volent leurs peres , d'honnêtes bourgeois dupés par des frippons de cour , & surtout des femmes qui trompent leurs maris.

*LE CH.* Il est vrai que *Moliere* décrie un peu le mariage ; mais cette union est relevée par d'autres poètes comiques. C'est ordinairement le dénouement légitime de toutes leurs intrigues , l'heureux terme des artifices des auteurs & des acteurs , la récompense & le couronnement de deux amants. Bien loin d'avilir ce lien , inspiré par la nature , rien n'est plus propre à en faciliter le succès.

*LE C.* Vous auriez raison , si les démarches passionnées qui précèdent les mariages du théâtre pouvoient être innocentes ; mais la galanterie en est le seul pivot , & cette galanterie est souvent très-licencieuse. Il se fait des milliers de mariages sur le théâtre ; en est-il un seul dont la religion soit ou paroisse être le principe ? *L'école des meres , des filles , des garçons , des jaloux* , semblent promettre de sages leçons sur le mariage. Mais toute la morale qui en résulte ,

c'est que le soin & l'attention à éloigner les jeunes gens des dangers du crime, ne servent qu'à leur en donner plus d'envie, & à leur faire chercher les moyens de se satisfaire. La sévérité même qu'on a pour eux les autorise à secouer le joug, & est une excuse légitime des fourberies & des mensonges dont ils trompent leurs parents & leurs tuteurs. Ces severes instituteurs sont toujours la dupe de leurs précautions inquietes & jalouses, & n'y gagnent que le ridicule dont ils se couvrent. Malgré toute la sagesse de leurs mesures, l'amour, inépuisable en ressources, rend les innocents plus adroits à tromper que les plus rusés ne le sont pour ne pas l'être. Après tout, c'est un vain scrupule de se refuser à la galanterie. C'est une fièvre épidémique dont personne n'est exempt, & ne peut l'être. Il est de la sagesse de ne pas être plus sage que les autres. On ne peut compter ni sur les femmes, ni sur les filles : il faut s'attendre à leurs chûtes, s'en faire un jeu, & n'avoir pas l'inutile foiblesse de s'en embarrasser. Ajoutez à ces belles regles une multitude d'invectives,

de sarcasmes & de grossièretés contre les maîtres, les peres, les maris. *Loup-garou, argus, turc, vieux fou, dragon*, sont les expressions les plus modérées. Ces expressions, qui ne sont rien moins que des traits d'esprit, sont un jargon dont on déclare gravement qu'il ne faut que rire. Toute la jeunesse l'apprend par cœur, & l'emploie à tout moment, lorsqu'il s'agit de faire quelque mariage à la *Moliere*. *Georges Dandin* & l'*Amphitrion* sont les chef-d'œuvres de la sagesse de ce poëte. C'est le regne, le triomphe & l'apologie de l'adultere. Dans quelqueendroit qu'on ouvre certains poëtes comiques, on les trouve par-tout ennemis des mariages & des mœurs. Par-tout quelque infidélité dont on rit; des maris & des femmes qui s'insultent, se maudissent, se battent; des enfants révoltés contre leurs parents, qui s'engagent sans leur aveu, les trompent, les volent, les forcent à se rendre à leur folle passion; des domestiques frippons, des fourbes, des ministres de plaisir qu'on récompense. Il ne se fait pas un seul mariage sur la



scene , qui ne porte quelque coup mortel à la sainteté de ce lien. Supposons que tous les personnages soient des hommes réels , je ne crois pas qu'il y ait au monde de compagnie plus détestable que celle-là le seroit. Pas un seul homme de bien. Si quelqu'un osoit l'être , il seroit aussi-tôt basoué & persécuté de tous les autres. Qu'on anime les personnages de tous les poètes comiques , sans exception , les *Valere* , les *Lucinde* , les *Sganarelle* , les *Arnolphe* , les *Lubin* , les *Lucas* , &c. de *Regnard* , *Monfleuri* , *Poisson* , *Favart* , *Dancourt* , &c. ; les *Colombine* , les *Pierrot* , les *Isabelle* , les *Mezzetin* , les *Marinette* , les *Arlequin* , &c. des *Italiens* , ne paroîtront qu'un tas de scélérats , de fourbes , de coquettes , d'adulteres , d'effrontées , de jureurs , de frippons , de débauchés , de mauvais fils , de mauvais maris , &c. Si les mariages , dans le monde , se faisoient sur ces modeles , cette sainte union seroit une source d'infamies.

*LE CH.* Mais si la morale des poètes comiques est si abominable , comment

les joue-t-on par-tout ? Non seulement les villes principales ont leur théâtre, mais routes les cours, même dans leurs maisons de plaisance, entretiennent à grands frais des troupes de comédiens : elles les pensionnent ; elles honorent leurs jeux de leur présence ; elles daignent même quelquefois s'y mêler.

*LE C.* Cette objection, qui n'est pas de vous, a plus de malignité que de force. Elle ne tend qu'à mettre aux prises la vertu & l'autorité, l'Église & le sceptre, & à fermer la bouche aux ministres, par la crainte & le respect. C'est l'artifice ordinaire au vice, comme à l'erreur, qui ont intérêt de s'étayer par la division des deux puissances. C'est bien là qu'on peut dire, avec M. *Bossuet*, lorsque *Louis XIV*, en revenant de la comédie, lui demandoit, en riant, s'il est permis d'y aller : *Il y a de grands exemples pour, & de fortes raisons contre.* Cette réponse pleine d'adresse sauve à la fois l'évêque & le courtisan, quoique le courtisan l'emporte sur l'évêque. Ajoutons que les pieces qu'on joue à la cour sont ordi-

nairement plus châtiées que celles qu'on joue à la ville ; mais quand même ces pieces ne seroient pas dans les regles de la bienséance , pensons-nous que le prince qui les voit représenter veuille faire une loi de son exemple ? Bien-loin d'obliger personne à venir à la comédie , il loue ceux qui s'en éloignent ; il n'en estime pas davantage ceux qu'il y voit ; il en blâmeroit plusieurs , s'ils y venoient ; il ne trouve pas mauvais que les confesseurs, les casuistes, les prédicateurs, jusques sous ses yeux , se déclarent contr'elle. *Le P. Bourdaloue* , disoit *Louis XIV* , *a fait son devoir ; c'est à nous à faire le nôtre.*

*LE CH.* Mais , puisque vous parlez de devoirs , les comédiens n'instruisent-ils pas les princes ainsi que les prédicateurs ? *Louis XIV* , qui aimoit à danser sur le théâtre , ne fut-il pas corrigé par *Racine* ? Lorsqu'on joua devant lui , en 1670 , la belle piece de *Britannicus* , il fut frappé du portrait que fait le poëte des folies de *Néron* , parmi lesquelles son amour excessif pour les spectacles lui donnoit les plus grands ridicules. *Louis XIV* ne

parut plus sur les théâtres, & ne dansa plus dans les ballets, quoiqu'il aimât la danse, & qu'il dansât bien. La comédie le sauva de ce ridicule; & le poète corrigea le monarque.

*LE C.* Vous parlez d'un ridicule réformé par le théâtre, & je vous ai déjà dit qu'il étoit propre à cela. Mais ce ne sont pas les ridicules qui font la honte des rois & le malheur des peuples; ce sont les passions qui les dominent; & jamais les auteurs ni les acteurs tragiques & comiques n'en ont guéri aucune, ni dans les princes, ni dans les sujets. Bien loin d'instruire & de reprendre les grands, le théâtre entretient, flatte, augmente tous leurs défauts, l'oisiveté, la paresse, la frivolité, la raillerie, la mollesse, le luxe, la hauteur, l'ambition, la dissimulation, &c. Il leur en fait un mérite, un air de dignité, un devoir d'état, un apanage de naissance. Le théâtre est le plus grand des flatteurs. Qui peut lire, sans une surprise mêlée d'indignation, les prologues des opéras, chantés devant *Louis XIV* & toute la cour? Qu'a pu

dire de plus fort le paganisme , pour flatter des princes qu'il mettoit au rang des dieux ? *Il est digne de nos autels ; son tonnerre inspire l'effroi : il prend soin du bonheur de la terre.* On diroit que les poètes supposoient que ce prince avoit les foiblesses des empereurs romains , & qu'il aimoit les apothéoses. Un jour *Louis XIV*, fatigué, sans doute, de ce vain encens, demanda au Duc de *Montausier* ce qu'il pensoit de ces prologues ? *Je pense*, répondit-il, *que votre majesté mérite tous les éloges qu'on lui donne ; mais je ne puis comprendre comment elle peut souffrir qu'ils soient chantés par une troupe de faquins , dans le temple du vice & de la débauche.* Quelle vertu ! quelle vérité ! quelle fermeté ! & quel homme que ce sage gouverneur !

*LE CH.* Cet homme si vertueux alloit pourtant à la comédie. Des magistrats non moins sévères que lui y ont assisté plusieurs fois. Les sénateurs romains, ce consistoire des rois ; les censeurs, ces hommes graves, faits pour conserver les bonnes mœurs ; *Caton* lui-même, ce

censeur si rigoureux , alloient aux spectacles.

*LE C.* Qu'est-ce que cela prouve ? Les hommes les plus vertueux ne suivent pas toujours leurs principes. Ceux des sénateurs romains étoient que le théâtre est très-dangereux. Ils firent tout ce qu'ils purent , pour empêcher les représentations théâtrales. Ils notèrent les comédiens d'infamie , firent vendre leurs meubles , enlever leurs sieges , démolir les bâtimens. L'ivresse du peuple , pour ces jeux , rendit tous leurs efforts inutiles. Enfin , le torrent de la corruption , dont la comédie fut la principale cause , y entraîna les sénateurs mêmes , & coula à grands flots jusqu'à ce qu'il eût englouti la république dans l'abyme des plus grands désordres. Cependant , les comédiens furent toujours regardés comme infames. La honte , la proscription du théâtre le suivirent dans son plus grand triomphe sur la vertu. Les empereurs , qui ne purent lui résister , qui , souvent le grossirent , n'abrogerent jamais les loix qui les notoient d'infamie. *Néron* même les respecta ; &

lorsqu'ils les violaient le plus scandaleusement , ils faisoient de nouveaux réglemens ; ils imposoient de nouvelles peines pour les maintenir. Les empereurs chrétiens ne furent ni plus indulgents , ni plus heureux. Le vice , toujours plus fort que la loi , a su se maintenir contr'elle , & , sans pouvoir jamais la fléchir , a rendu ses coups inutiles.

*LE CH.* Mais, si le métier de comédien est infame , si la comédie elle-même l'est , comment le public est-il si empressé pour le théâtre & pour les suppôts du théâtre ?

*LE C.* C'est une contradiction frappante , & ce n'est pas la seule. Les conséquences sont l'apanage de l'homme ; elles sont communes dans la société humaine. L'usure , la médisance , l'impureté ne sont-elles pas condamnées par toutes les loix ? Il y a pourtant plus de libertins , d'usuriers , de médifants , que d'amateurs du spectacle. Il seroit très-injuste de vouloir combattre les loix par la conduite. Au contraire , il faut juger de la conduite par les loix. Est-il rien de plus condamnable que l'idolâtrie ? Fut-il jamais rien

de plus autorisé ? L'histoire de tous les siècles , dans le monde entier , fait voir de pareils contrastes. La multitude des coupables peut arracher la tolérance , mais elle ne change ni le vice , ni la vertu ; & la sagesse , supérieure à tous ces nuages , n'a garde d'abandonner la sainteté des règles à la corruption de leurs transgresseurs.

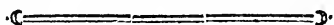
*LE CH.* Les italiens & les anglois sont plus indulgents que vous. Ils se gardent bien de flétrir l'opéra , qu'ils fréquentent , & de condamner les spectacles , qui leur donnent tant de plaisir. Aujourd'hui même , à Rome , on représente publiquement des comédies dans des maisons religieuses. Les dames y vont sans scandale : on ne croit pas que des dialogues , récités sur des planches , soient un grand mal. On a vu jusqu'à la pièce de *Georges Dandin* , exécutée à Rome , par des religieuses , en présence d'une foule d'ecclésiastiques & de dames.

*LE C.* Je réponds d'abord que les représentations théâtrales des couvents & des collèges sont bien différentes du



spectacle public. Si l'on y a joué quelquefois des piéces de *Moliere*, ce n'est qu'après les avoir châtrées. On garde les rôles comiques; on exclut les scènes licencieuses. Mais il est faux, d'ailleurs, qu'en Italie, les spectacles soient plus permis qu'en France. Mal-à-propos associe-t-on les italiens aux anglois, dans la façon de penser, qui est toute différente. Au-delà comme au-deça des monts, le théâtre n'est que toléré, comme les femmes publiques, en plusieurs villes. Il y est même beaucoup moins répandu & fréquenté qu'en France, où chaque bourgade croit du bel air de jouer la comédie, sans penser qu'elle la donne en la jouant. Il a été fait, en Italie comme en France, de bons livres contre les spectacles. Les statuts des diocésés n'y sont pas moins sévères. S'il me convenoit de citer des théologiens, je vous nommérois les *PP. Concinna*, jacobin; *Othonelli*, jésuite; les actes de l'Église de Milan, par *S. Charles*; les synodes de *Benoît XIV*, &c. Cependant, on fréquente, en Italie comme en France, le

théâtre, malgré la loi & la conscience, parce que le vice se met presque toujours au-dessus d'elles; mais on mutile, en Italie, les chantres de l'opéra. Les partisans du spectacle, qui font tant valoir les exemples que nous donnent les italiens, voudroient-ils encore suivre celui-ci?



LE Comte en étoit là, lorsque son valet de chambre lui apporta une brochure toute nouvelle, intitulée : *Réflexions morales, politiques, historiques & littéraires sur le Théâtre*, en 5 vol. (1). Il y trouva son sentiment sur les spectacles, prouvé par la raison, & confirmé par les autorités les plus respectables. Il ouvrit le chap. premier du livre V, intitulé : *Préjugés légitimes contre le Théâtre*, & il y trouva les réflexions suivantes.

*Premier préjugé contre le Théâtre.*

LES spectacles, depuis leur origine jusqu'à *Constantin*, furent, de l'aveu de

---

(1) C'est dans cet ouvrage que nous avons puisé pour composer cet entretien.

tout le monde, l'écueil de la vertu & le triomphe du vice. Ce n'étoit pas seulement à cause de l'idolâtrie, qui s'y trouvoit souvent mêlée, & dont les païens ne pouvoient faire un crime au théâtre, mais, sur-tout, par rapport aux bonnes mœurs, qui y étoient constamment blessées. Les excès de la comédie la firent toujours condamner par les gens de bien, même païens. Les premiers chrétiens l'avoient si fort en horreur, que l'éloignement du théâtre étoit une marque de christianisme reconnue dans les deux religions. La scene, quoique réformée par la religion chrétienne & par les loix des empereurs, n'en fut pas moins dangereuse, jusqu'à son extinction dans l'occident, par l'irruption des barbares; & en orient, par l'invasion des turcs. Les ouvrages des *SS. Chrysostôme, Ambroise, Salvien, Laſtance, Cassiodore, &c.* qui, à Constantinople, à Milan, à Rome, à Cartage, à Marseille, à Treves, &c. ne parloient qu'à des chrétiens, en sont les démonstrations. La comédie, renaissant aux quatorzieme & quinzieme siècles, à

L'ombre de la dévotion & des mystères, se sentit bientôt de la nature du théâtre. Le fleuve suivit sa pente; & le nom de comédien devint une injure proverbiale, une expression de folie & de vice depuis la Chine jusqu'en Écosse.

*Second préjugé.*

Tous les suppôts & manœuvres du théâtre, acteurs, actrices, figurantes, danseurs, chanteurs, colporteurs, graveurs, machinistes, valets, &c. sont, dans les quatre parties du monde, parfaitement dignes les uns des autres, & sur-tout de leur métier. C'est la lie du vice, mêlée avec la lie du peuple. On y est reçu; on y est aimé; on n'y fait fortune qu'à proportion de sa corruption. Y souffriroit-on un homme de bien? S'y pourroit-il souffrir lui-même? Il n'entrera jamais dans l'esprit d'une honnête fille de se faire comédienne; & la première résolution que prendra tout suppôt du théâtre, qui voudra sincèrement se convertir, sera de quitter la troupe. On riroit au nez de celui qui feroit l'éloge de

leur vertu , à moins de vouloir , comme *Érasme* , faire , pour rire , l'apologie du vice & du libertinage.

*Troisième préjugé.*

LE caractère des auteurs dramatiques. Qui peut éluder la force de cette présomption ? La plupart corrompus , qu'enfanteront-ils d'édifiant ? Un mauvais arbre porte-t-il de bon fruit ? Je n'attaque point les vivants ; je veux croire qu'ils n'imitent pas les mœurs de ceux dont ils se font un mérite d'imiter les ouvrages. Mais , dans le fond , que peuvent être , pour la vertu , les auteurs du théâtre italien , de la foire , des parades , &c ? S'occupoient-ils de ces scandaleuses pièces , si la religion dirigeoit leur imagination & leur plume ? Combien doit être corrompue la source de tant d'infamies ! Ils ont beau dire , d'après *Martial* & *La Fontaine* : *Lasciva est nobis pagina , vita proba* ; c'est une chimère , les mauvais discours corrompent les mœurs , & sont une preuve de la corruption.

*Quatrieme préjugé.*

LE caractère des défenseurs du théâtre. Il a trouvé des apologistes, cet art pernicieux, qui n'eût dû trouver que des ennemis, ou plutôt, qui, pour l'intérêt de la vertu, n'auroient jamais dû naître. Mais que font ces fiers paladins, qui rompent ici une lance pour leurs dames ? Ils ne valent pas mieux que les *Dulcinées* pour lesquelles ils entrent en lice. Leur conduite ne peut que rendre très-suspecte la cause dont ils font les champions. J'avoue qu'il s'est trouvé quelques écrivains, comme le *P. Caffaro*, théatin ; le *P. Porée*, jésuite, recommandables par leur piété, qui ont pu prendre le change, & avoir quelque indulgence pour le théâtre. Des exceptions si rares confirment la règle ; le très-grand nombre de ces partisans le décrédite par sa vie licencieuse. Le même intérêt de passion qui les y mène, leur met les armes à la main pour les soutenir. La vertu ne plaidera jamais la cause du vice.

*Cinquieme*

*Cinquieme préjugé.*

LE caractère des amateurs. Quelle compagnie trouve-t-on au spectacle ? Y voit-on ce qui , dans tous les états , édifie par la vertu & la fidélité à ses devoirs ? Il ne s'y rassemble que des libertins , des coquettes , des gens oisifs , sans mœurs , sans piété. Je fais qu'un honnête homme peut , une ou deux fois , y être attiré par curiosité , engagé par complaisance , entraîné par une malheureuse circonstance. Mais , à ce très-petit nombre près , qui n'y revient plus , & dont je ne parle point , il est de notoriété publique que tout le reste ne se distingue que par son dérangement. La scène a beau se couvrir d'or & d'argent , c'est le rendez-vous de toute la mauvaise compagnie , & comme l'égoût d'une ville. La pièce fût-elle décente , les acteurs vertueux , la seule assemblée qui compose le théâtre est un préjugé contre lui , & devoit le faire éviter.

*Sixieme préjugé.*

LA diversité même des sentiments sur les spectacles, forme du moins un doute légitime. Peut-on, si l'on aime son salut, ne pas préférer le parti le plus sûr, qui est de n'y pas aller ? Je n'ai jamais connu aucun défenseur du théâtre, qui ne convienne qu'il y a quelquefois du danger ; qu'il y en a toujours pour certaines personnes ; qu'il y en a dans beaucoup de pieces ; qu'il y a donc alors du péché. Qui peut définir, qui peut discerner ces divers degrés ? Qui peut se flatter de ne jamais franchir la foible barriere qui en sépare ? Qui peut, après tout ce qu'on a lu, blâmer la juste sévérité de l'Eglise, qui proscriit le théâtre, & qui anathématise les suppôts du théâtre ? Il n'y a qu'un comédien qui puisse s'élever contre une condamnation si juste & si méritée.



LE Chevalier ne fut que répondre ;



mais , en homme qui ne se déconcertoit pas , il fit une pirouette de petit-maître , & quitta le Comte en ricanant,





## I X. E N T R E T I E N ,

## S U R L' E N C Y C L O P É D I E.

QUAND les journaux politiques manquent dans les petites villes , on a recours aux journaux littéraires. Un jour que le Comte parcouroit une feuille périodique , il tomba sur cet avis , qu'il lut tout haut , dans une compagnie où brilloient le Chevalier & une vieille Marquise , réduite à jouer le rôle de bel-esprit , depuis que ses attraits , fanés , l'avoient exclue du nombre des jolies femmes.

« Tous ceux qui s'intéressent à la gloire  
 » des sciences & des arts, en France, appren-  
 » dront avec plaisir que des libraires de Paris,  
 » qui ont acquis les droits & les planches  
 » du grand dictionnaire encyclopédique ,  
 » *in-folio* , se proposent d'en donner ,  
 » par souscription , une nouvelle édition ,  
 » sous le titre de *dictionnaire universel*  
 » & *raisonné des sciences & des arts*. Cet

» ouvrage, auquel l'encyclopédie servira  
» principalement de base, sera entière-  
» ment neuf. Chaque partie de l'encyclo-  
» pédie sera reprise en entier, refondue,  
» étendue, rectifiée. Les erreurs, les re-  
» dites, les contradictions, qui ont été  
» inévitables dans la première édition,  
» sont corrigées. On ne laissera subsister  
» que tout ce qui mérite d'être conservé.  
» On fera rapporter les discours aux  
» planches, & les planches aux discours;  
» ce qui n'est point dans la première  
» édition. On nous assure en même temps  
» que les hommes les plus distingués  
» dans les sciences, les arts & la litté-  
» rature, sont actuellement occupés à ce  
» travail ».

Le Chevalier, qui aimoit beaucoup  
l'encyclopédie & les encyclopédistes,  
s'épanouit de joie. La Marquise, qui ne les  
aimoit pas moins, depuis qu'elle avoit lu  
dans cet ouvrage, les articles importants  
de *pendants d'oreille*, *coëffes*, *vermillon*,  
&c. &c. brûloit de faire éclater son alé-  
gresse. Ne pouvant se contenir davan-  
tage, elle dit au Comte :

*LA MARQUISE ET LE COMTE.**L A M A R Q U I S E.*

VOILA une nouvelle bien intéressante. Vous souscrirez, sans doute, Monsieur le Comte, pour cette édition ?

*LE C.* On feroit tout pour vous, Madame ; mais, en conscience, c'est bien assez, c'est même trop d'avoir l'ancienne.

*LA M.* Je n'aurois jamais cru que vous pussiez être fâché d'avoir un bon ouvrage, fait par les premiers écrivains de la nation.

*LE C.* Comment, Madame, vous regardez l'encyclopédie comme la production de nos meilleurs auteurs, parce qu'on y a placé un article incomplet & posthume de M. de Montesquieu, & quelques articles de M. de V\*\*\*, dont le fonds se trouvoit déjà dans le recueil de ses ouvrages ?

*LA M.* Mais M. d'Alembert n'a-t-il pas donné la préface, qui est un chef-d'œuvre, & qui seule vaut un ouvrage entier ?

*LE C.* Oui, le portique est fort beau,

mais l'édifice est bien confus. D'ailleurs, cette préface, à laquelle je ne peux refuser de justes éloges, se trouve séparément dans les mélanges du célèbre écrivain qui l'a composée ; & en la détachant de l'encyclopédie, ce monument perd beaucoup de son prix.

*LA M.* Mais n'y a-t-il pas des morceaux excellents du même auteur ?

*LE C.* Croyez-vous que ces morceaux ne vaudroient pas mieux, si M. *d'Alembert* en avoit formé un dictionnaire particulier ? Quand on doit être confondu dans la foule, on néglige un peu sa parure. Certainement, ce que M. *Rousseau*, de Geneve, a donné sur la musique, dans son dictionnaire portatif sur cet art, est préférable à ce qu'il a versé dans la volumineuse compilation encyclopédique.

*LA M.* Vous voudriez donc que chaque auteur donnât un dictionnaire particulier sur l'art ou sur la science qu'il possède ?

*LE C.* Oui, Madame. Jamais on n'aura une bonne encyclopédie. La raison en est que, pour que quarante têtes différentes fassent un bon ouvrage en ce genre,

il faudroit qu'elles fussent toutes organisées de la même façon ; ce qui n'est pas facile à trouver. Il faudroit que tous ces divers écrivains rassemblés des quatre coins du royaume , picards , gascons , provençaux , parisiens , & pris dans toutes les professions , avocats , médecins , ingénieurs , horlogers , ferruriers , eussent le même style. Cette ressemblance étant impossible , je conclus que plus il y aura de mains qui élèveront le colosse , plus le colosse fera ridicule. Celui de l'encyclopédie a , si vous voulez , une tête d'or & des bras d'argent ; mais le corps est de plomb , & les pieds sont d'argille.

*LA M.* La comparaison est un peu ancienne.

*LE C.* L'application en est nouvelle ; d'ailleurs , vieille ou neuve , elle exprime le jugement qu'on doit porter du vaste *dépôt des connoissances humaines.*

*LA M.* Elle prouve seulement que vous n'aimez guere l'encyclopédie ; mais vous faites cas , au moins , des encyclopédistes ?

*LE C.* Je fais qu'il y a parmi eux des

hommes d'un grand mérite & d'un nom illustre. Mais tous ceux qui ont enrichi ce monument de leurs travaux, ne sont ni des *Montesquieu*, ni des *d'Alembert*. On ne s'en apperçoit que trop, non seulement dans les sept premiers volumes, qui, ayant été imprimés sous la protection du gouvernement, auroient dû l'être avec moins de négligence; mais encore dans les derniers, qui, composés & publiés dans les ténèbres, fourmillent de fautes & d'inexactitudes de tout genre. Tant d'articles défectueux, superficiels, peu intéressants, ne supposent ni des auteurs savants & exacts, ni des génies du premier ordre. Si tous les manœuvres de l'encyclopédie avoient été dignes d'être architectes, comment trouveroit-on dans ce dictionnaire tant de renvois, & si peu d'éclaircissements dans les articles auxquels un lecteur est renvoyé, tant de citations & si peu de preuves, tant d'assertions & si peu de principes? Pour sentir la différence qu'il y a d'un compositeur à un autre, qu'on consulte les nombreux articles qu'on a doublés dans l'en-

cyclopédie , soit en les plaçant sous différents mots , soit en les donnant sous le même mot différemment orthographié. Vous en verrez qui sont pleins de vues philosophiques & de réflexions profondes ; vous en trouverez d'autres , précisément sur le même objet , qui font pitié. Il y a certainement des matériaux dans l'encyclopédie , comme il y en avoit dans le chaos , *rudis indigestaque moles* : mais il faudroit un créateur pour les mettre en ordre ; & je doute qu'on le trouve. Les éditeurs , au lieu de nous donner dix-sept volumes d'erreurs sur plusieurs objets qu'ils ignorent , auroient beaucoup mieux fait de nous donner un petit volume de vérités sur les sciences qu'ils ont cultivées. Les imprimeurs y auroient perdu ; mais le public y auroit gagné.

*LA M.* Mais je vous demandois votre sentiment sur les auteurs de l'encyclopédie , & vous retombez toujours sur l'ouvrage.

*LE C.* C'est qu'en faisant connoître le livre , on juge indirectement l'auteur. Voudriez-vous que je vous parlasse de leur



personne : je n'en connois aucun ; & d'ailleurs , *parcere personis , dicere de vitiis*. Cependant , si , en lisant un écrivain , on peut deviner ce qu'il est , je vous ferai part de mes conjectures sur les encyclopédistes.

*LA M.* Dites-moi donc ce que vous en pensez.

*LE C.* Je pense , Madame , que quelques-uns de ces messieurs croient avoir le démon familier de *Socrate*. Une preuve de cela , c'est qu'ils sont toujours dans l'enthousiasme. Vous les appelez des philosophes ; en lisant quelques-unes de leurs productions , j'ai cru avoir à faire aux prophètes des Cevenes. Ils ne parlent que par exclamations. L'apostrophe est leur figure ordinaire ; & souvent , à propos d'un article de pâtisserie , vous les verrez tout-à-coup s'agiter , comme la sibylle , sur son trépied , & prononcer des oracles. En un mot , Madame , la raison est bien froide , & leurs esprits sont bien chauds.

*LA M.* Mais je vous ai oui dire que leur enthousiasme étoit très-froid ;

comment concilier cette contradiction ?

*LE C.* Très-facilement. Ces Messieurs peuvent avoir beaucoup de feu dans l'esprit ; mais la chaleur déplacée devient de la glace , & c'est ce froid mortel que vous trouverez dans les articles de l'encyclopédie, où l'on a tâché de mettre le plus d'ame. *Non erat hic locus.* Pardon , Madame , si je vous cite du latin ; je fais que c'est vous faire sa cour , que de vous parler les langues anciennes , & que vous les connoissez tout comme les modernes.

*LA M.* Parlez latin , grec , arabe , cela m'est fort indifférent , pourvu que vous ne critiquiez pas si amèrement des hommes qui écrivent si bien en français.

*LE C.* Pardonnez-moi , Madame , si je ne pense point comme vous. *M. de Voltaire* a remarqué avant moi qu'on avoit un très-mauvais style en français , quand on prodiguoit les images & les tours de poésie en physique ; quand on parloit d'anatomie & de maréchalerie d'une manière ampoulée ; quand on se piquoit d'employer les grands mots dans

les sujets les plus minces. Or , les encyclopédistes sont tombés dans tous ces défauts. La plupart n'ont pas su conformer leur style à leur sujet. Ils prennent des échasses , où il faudroit une démarche ordinaire.

*LA M.* Mais , vraisemblablement , on corrigera toutes ces fautes dans la nouvelle édition.

*LE C.* Est-ce qu'un auteur qui écrit depuis trente ans , & qui a adopté le style gigantesque , peut se corriger ? On réformera encore moins la diction que les autres défauts , parce que ce style , tout ridicule qu'il est , plaît à la secte , & que le simple , le naturel & le noble paroîtroient bas , plat & rampant à ces sublimes intelligences.

*LA M.* Il est vrai que j'ai quelquefois souffert de leur voir prendre un ton si haut , & déclamer , pendant vingt pages , sur un mot dont l'explication pouvoit être donnée dans quatre lignes.

*LE C.* J'en ai eu plus d'une fois la migraine ; mais je ne l'ai plus , dieu merci ; & je ne lis pas plus ces impertinentes

déclamations que les fastidieuses étymologies de *Boulanger*, qui, dans le mot *guebres*, trouve nos *bogri*, *borgi*, *bougari*, *bougeri*, *gebri*, & autres fadaïses, que des imbécilles ont adoptées comme des oracles.

*LA M.* Mais, encore une fois, on tirera ces balayures dans l'édition perfectionnée.

*LE C.* Non, Madame, le nom de *Boulanger* est trop respecté par ces Messieurs. Comment oseroit-on toucher aux ouvrages de celui qui a voulu détruire le christianisme? Son nom est sacré; & ses productions doivent l'être aussi.

*LA M.* Je m'imagine pourtant qu'on retranchera tout ce qui peut être contraire aux mœurs, à la religion & au gouvernement.

*LE C.* Cela devrait être. Des laïques & des philosophes n'auroient pas dû se mêler de faire les théologiens & les politiques. Ces objets délicats demandoient autant de lumières que de prudence; & si les encyclopédistes ont l'un, ils ne se piquent guère de l'autre; & après des

témérités marquées, ils seront surpris que l'orage gronde sur leur tête.

*LA M.* Oui, je voudrois que ces Messieurs se renfermassent dans le cercle des sciences profanes. Il est dur, pour leurs amis, de les voir accuser d'erreurs, d'audace, d'esprit de rebellion & d'impiété.

*LE C.* Ces accusations, qui vous paroissent si tristes, n'inquietent guere ces Messieurs. Ils seroient bien fâchés qu'on ne trouvât dans leur livre aucun article favorable à l'incrédulité; il se vendroit beaucoup moins. Il ne suffit pas, pour le débit d'un ouvrage, sur-tout dans ce siecle pervers, qu'il y ait à la tête de grands noms & quelques morceaux excellents; il faut une forte dose d'impiété; & les encyclopédistes n'ont pas été à l'épargne. Ils le sentent mieux que je ne vous le dis; &, quoiqu'ils crient sur les toits, qu'il n'y a que la vengeance, l'envie, le fanatisme & l'hypocrisie qui aient voulu renverser leur vaste chaumiere, ils n'en croient rien du tout. Ils sont trop éclairés, pour ne pas se rendre justice. Rendons-la-leur aussi; & n'achetons pas leur

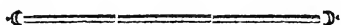
collection. Car je veux bien faire une supposition impossible ; c'est qu'ils rectifient tous les articles de géographie ancienne, d'histoire, &c. si inexacts & si fautifs ; qu'ils retranchent d'autres morceaux, que la complaisance pour des amis, ou la déférence pour de grands seigneurs leur a fait adopter ; qu'ils ne mettent sur la religion & sur la politique que ce qui peut satisfaire le chrétien & le citoyen. Quand ils auront rempli tous ces devoirs, croyez-vous qu'il se trouve un homme d'un savoir assez étendu pour pouvoir corriger les épreuves de l'ouvrage ? Un tel homme est un être de raison ; & existât-il, voudroit-il s'en donner la peine ? Le projet de l'encyclopédie est très-beau ; mais l'exécution de ce projet sera toujours une chimere pour ceux qui savent qu'étant très-difficile de ne point commettre d'erreurs sur une science qu'on aura étudiée toute sa vie, il est impossible de n'entasser faute sur faute dans les matieres qu'on n'a pas approfondies, ou qu'on n'a parcourues qu'en passant. Que M. d'Alembert compose un dictionnaire sur les

mathématiques, *M. de Buffon*, sur l'histoire naturelle, *M. Rousseau*, sur la musique, j'applaudirai de tout mon cœur à leurs louables efforts & à leurs grands succès. Mais si l'un de ces trois célèbres écrivains propose de composer, de rédiger, ou de corriger lui seul un dictionnaire universel de toutes les sciences, je dirai qu'il se trompe lui-même, ou qu'il veut tromper le public; mais je ne serai jamais dans le cas de le dire, parce que ces Messieurs ont trop d'esprit, pour ne pas connoître les bornes de l'esprit humain.

*LA M.* Mais, si on ne laisse subsister, dans l'encyclopédie nouvelle, que ce qui mérite d'être conservé de l'ancienne, qu'aurez-vous à dire?

*LE C.* Que je ne veux pas d'un livre qui sera réduit à si peu de chose; d'un livre qui sera nécessairement incomplet; d'un livre à la perfection duquel personne ne s'intéresse, parce que trop de gens y prennent part. On donne du bon sens sous son nom; mais, bon ou mauvais, on s'en embarrasse fort peu, quand on doit cacher ses fautes dans l'immensité de

vingt volumes , qui effraient presque autant à parcourir qu'à composer.



P. S. Nous avons à peine fini d'écrire cet entretien, lorsque nous avons vu le programme d'une nouvelle réimpression de l'encyclopédie. Les auteurs renoncent à l'idée de donner une édition corrigée. Ils avouent que le projet de refondre ce dictionnaire, & d'en faire un ouvrage nouveau, est une chose impossible, « parce » que la refonte d'un pareil livre pourroit » être encore plus difficile, & plus longue » que ne l'a été la première exécution ; » qu'une refonte, faite à la hâte, ne feroit qu'ajouter de nouvelles imperfections à celles que les auteurs mêmes de ce dictionnaire y reconnoissent; que les » éditeurs n'ayant pas à la fois sous leurs » mains tous les matériaux de la refonte, » il seroit impossible de mettre l'enchaînement nécessaire dans toutes les parties de » l'ouvrage, parce que les premiers volumes renvoient & correspondent aux » derniers ». Un pareil aveu prouve que



nous n'avons rien dit de trop , en avançant qu'il étoit impossible qu'on exécutât jamais un bon dictionnaire encyclopédique , puisqu'à présent , qu'il est fait , les éditeurs n'osent se flatter de pouvoir en donner une édition corrigée. Ils promettent des *suppléments* & des *errata* ; & ils aiment mieux ajouter quelques échafaudages à l'édifice , que de mettre leur maison à bas , quelque irrégulière qu'elle soit , & quoique plusieurs appartements menacent ruine.





## X. ENTRETEN,

SUR LES MAUVAIS LIVRES ET LA LIBERTÉ  
DE LES IMPRIMER.

*LE CHEVALIER ET LE COMTE.*

*LE CHEVALIER.*

**I**L faut convenir que nous sommes dans un siècle bien supérieur à tous les autres, pour ce qui regarde les plaisirs de l'esprit. On trouve par-tout de quoi s'instruire en s'amusant.

*LE C.* Ce seroit sans doute un grand avantage, si l'on ne trouvoit pas aussi à se pervertir. Les remèdes sont très-communs aujourd'hui; mais les poisons le sont davantage.

*LE CH.* Peut-être ce que vous appelez poison ne l'est pas. D'ailleurs, c'est à l'homme d'esprit à discerner le bon du mauvais. Dans la littérature, comme dans la société, on distingue les frippons d'avec les honnêtes gens.

*LE C.* D'accord ; mais ce discernement , fruit de la justesse d'esprit , est peut-être de tous les dons le plus rare. Ce seroit pourtant le plus nécessaire , dans un temps où l'on ne marche qu'à travers des précipices & des embuscades.

*LE CH.* Je ne vois point comme vous , je l'avoue ingénument. Nous avons beaucoup de mauvais livres. J'en connois beaucoup qui ont ennuyé ; je n'en connois point qui aient fait de mal réel.

*LE C.* Si les mauvais livres ne font aucun mal , les bons livres ne doivent faire aucun bien. C'est , sans doute , ce que vous n'oserez dire , & c'est pourtant la conséquence nécessaire de ce que vous avez dit. Certainement , une bonne lecture fortifie l'ame ; pourquoi une mauvaise ne pourroit-elle pas l'affoiblir & la corrompre ? Les livres gouvernent les hommes autant que les rois , parce que les chefs des gouvernements puisent leurs principes dans ces livres. Supposons donc qu'un prince , porté à la tyrannie , lise *Machiavel* ; croyez-vous qu'il ne deviendra pas plus despotique ? Voyons , d'un

autre côté, un monarque doux, qui lit *Télémaque* ; pensez-vous que ce roman divin, l'instruction des rois & la consolation des peuples, ne le rendra pas encore plus doux, plus juste, plus clément ? Quiconque souhaite le bonheur du genre humain, doit desirer que les hommes méditent les ouvrages qui peuvent servir à les rendre meilleurs, & qu'ils s'abstiennent des lectures pernicieuses, afin que la nourriture salutaire des écrivains sages ne se change en mauvais chyle, & par le mélange des aliments corrompus.

*LE CH.* On ne peut raisonner plus juste, Monsieur le Comte ; mais voyons, s'il vous plaît, quel état a été perdu par un livre ? Le plus dangereux & le plus pernicious de tous, est celui de *Spinoza*. Non seulement, en qualité de juif, il attaque le nouveau testament ; mais, en qualité de sàvant, il tâche de ruiner l'ancien. Mais avez-vous vu que ce livre ait changé la face du monde ? Y a-t-il quelque prédicant qui ait perdu un florin de sa pension, par le débit des œuvres de *Spinoza* ? Y a-t-il un évêque dont les rentes aient diminué ?

*LE C.* Non ; mais en savez - vous la raison ? C'est que le livre de *Spinoza* a été très-peu lu. Il est en latin ; il est écrit avec tout l'appareil de la géométrie & du pédantisme. La plupart des lecteurs étoient hors d'état d'entendre ses raisonnements , & de suivre son système. On plaçoit son livre dans un cabinet , comme une arme rouillée , dont personne ne pouvoit se servir. Il est bien certain qu'un canon qui n'est plus de service ne pourra renverser les citadelles ; ainsi , un livre qui n'est pas lu ne fera aucun mal. Mais si tous les lecteurs avoient pu pénétrer dans ce château gothique ; s'ils avoient pu voir les conséquences qui découloient des opinions du philosophe hollandois, il en seroit résulté une foule de maux.

*LE CH.* Mais vous faites là une supposition impossible. Le commun des lecteurs ne fera jamais à portée de lire de tels livres. Ceux qui disent qu'il y a des vérités qui doivent être cachées au peuple , ne peuvent prendre aucune alarme. Le peuple ne lit point ; il travaille six jours de la semaine , & va , le septieme , au

cabaret. En un mot , les ouvrages des philosophes ne sont faits que pour les philosophes.

*LE C.* Cela devroit être ainsi ; mais ces philosophes , répandus dans la société , y établissent les principes qu'ils ont puisés dans les livres que vous justifiez. S'ils restent dans leur cabinet , leurs maximes percent , par le moyen de leurs ouvrages , & chez les grands , & chez les petits. Les jeunes blasphémateurs de Picardie , condamnés au feu en 1766 , avouerent que c'étoient de mauvais livres qui les avoient portés aux horreurs dont ils étoient coupables. Après cela , osez-vous dire encore que les livres ne font ni bien , ni mal ?

*LE CH.* Cet exemple est frappant , à la vérité ; mais il est peut-être unique.

*LE C.* Unique ! Je vous le cite sur mille. Les livres de *Luther* & de *Calvin* ne furent-ils pas la première étincelle de l'incendie qui embrasa l'Europe au seizième siècle ?

*LE CH.* Je ne le crois pas. Si le moine *Luther* , si le chanoine *Jean Calvin* , si  
le

le curé *Zuingle* s'étoient contentés d'écrire, Rome auroit conservé tous les états qu'elle a perdus ; mais ils furent secondés par des enthousiastes , & soutenus par des princes.

*LE C.* Mais dites-moi , je vous prie , Monsieur le Chevalier , qui ameuta ces enthousiastes , & qui excita ces princes ? Ce n'étoit ni *Luther* , ni *Calvin* , qui en étoient à deux ou trois cents lieues. C'étoient donc leurs ouvrages qui préparoient les voies ; & les livres ayant une fois disposé les esprits , il ne falloit plus qu'un théologien factieux & véhément , qui prêchât , qui cabalât , pour perdre la religion dans toute une province. Les auteurs sonnent la charge , & les fanatiques combattent. Mais ceux-ci ne se seroient jamais enrôlés , si les autres ne les avoient appelés à grands cris au combat.

*LE CH.* Je pourrois vous faire une comparaison qui détruiroit entièrement la vôtre. On a imprimé cinq à six mille brochures , en Hollande , contre *Louis XIV.* Aucune n'a contribué à lui faire

perdre les batailles de Blenheim , de Turin & de Ramillies.

*LE C.* Cette comparaison , loin de détruire la mienne , la confirme. Les livres ne font pas perdre des batailles avec la même efficacité que le canon ; mais les brochures dont vous parlez y contribuèrent , en aigrissant les esprits contre *Louis XIV*, en le représentant comme un prince injuste , persécuteur barbare de ses sujets ; comme un despote , qui prétendoit à la monarchie universelle. Les capitaines & les soldats réfugiés , ayant porté en Hollande la haine de la religion des français & de leur roi , furent entretenus dans cette haine , par les libelles d'une foule d'écrivains mercénaires. Ceux qui portèrent les armes contre la France , animés par les plaintes & les injures répandues dans ces libelles , combattirent certainement avec plus de fureur & d'acharnement. La guerre , contre un roi qu'on leur avoit peint comme un *Néron* , leur parut une guerre sacrée ; & les plus honnêtes gens du parti calviniste , remplis de cette idée , oublièrent l'exemple



des *Simon* & des *Aristides*, qui n'avoient point porté le fer & le feu autour des murailles de leur ingrate patrie.

*LE CH.* Je vois bien que les libelles contre les rois peuvent être quelquefois funestes. Ils furent les premiers assassins de *Henri III* & de *Henri IV*. Mais ce n'est point de ces sortes de livres que je vous parle. J'ai seulement en vue ces ouvrages où l'on donne un peu carrière à la liberté de penser sur certains objets. Je ne vois pas pourquoi on gêneroit cette liberté. En général, il est de droit naturel de se servir de sa plume, comme de sa langue, à ses périls, risques & fortune.

*LE C.* Je le veux bien ; mais alors, quand on a écrit quelque chose de hardi ou de téméraire, & qu'on est repris par la justice, il faut subir son châtement sans se plaindre. Si de misérables philosophes, sous le prétexte spécieux d'éclairer les hommes, leur enseignent des paradoxes dangereux, qui ne peuvent que corrompre les cœurs & troubler les états, sont enfermés dans une prison obscure, ou envoyés à cent lieues de leur patrie,

ce fera tant pis pour eux. Ils auront beau crier : *on nous persécute* ; on leur répondra toujours : *pourquoi vous exposez-vous à la persécution ?*

*LE CH.* Nos philosophes savent bien cela ; aussi ils se tirent d'affaire comme ils peuvent.

*LE C.* Et c'est cette nécessité même de me tirer d'affaire , qui m'empêcheroit d'écrire. Il n'est rien de plus indigne de l'honnête homme , que d'être obligé de désavouer ce qu'il a fait. Un pere ne renie pas son enfant , lorsque ses vices ou ses crimes ne le font pas rougir de lui avoir donné le jour. Il faut que vos philosophes ne produisent que des monstres , car ils ont presque toujours honte de leur naissance. Il est vrai qu'on ne fait guere à quoi s'en tenir sur leur conduite. Ils disent également *oui & non* sans aucun scrupule. L'abbé *Bazin* , par exemple , désavoua , en 1752 , l'apologie de milord *Bolingbrok*. Il déclara de nouveau , en 1758 , que c'étoit un écrit formel contre la religion , qu'on ne pouvoit imputer à personne sans crimes. Qui ne l'auroit cru ,

sur de telles protestations? Cependant, il a fait imprimer depuis ce morceau si impie & si révoltant, dans la seconde édition de ses *contes de Guillaume Vadé*, en 1764, & dans ses *nouveaux mélanges*, en 1766. Il prétendit, en 1735, pour échapper aux poursuites de la justice, qu'on avoit indignement altéré ses *lettres philosophiques*; & il a fait imprimer, dans le recueil de ses ouvrages, ces lettres indignement altérées. Cet homme si vrai, si sage & si décent n'a jamais voulu passer pour l'auteur de la *Pucelle*; & il en a donné une édition *in-8°*. en 1762, pour servir de suite à la *collection complète de ses œuvres*. Nous le voyons cependant, malgré ces contradictions, crier sans cesse que ses indignes ennemis montrent un acharnement cruel à lui imputer les livres les plus détestables. Mais sont-ce ses ennemis qui ont mis dans l'édition de Genève, vendue à son profit, l'*histoire des juifs*, la *tolérance*, la *philosophie de l'histoire*, le *songe de Platon*, le *sermon du Rabbin Akib*, & tant d'autres infamies, dont le poison n'est pas moins subtil que

celui du *dictionnaire philosophique*. Je veux que ce livre-là ne soit pas de lui , quoiqu'on l'y reconnoisse à chaque ligne , quoiqu'il le défende vivement quand on l'attaque , quoique les éditions augmentées soient venues de Geneve , il restera pour certain que tous les principes de cette production infernale sont puisés dans ses autres ouvrages. Il résultera toujours qu'il ne mérite aucune croyance , soit qu'il avoue , soit qu'il défavoue ; & que ces variations humiliantes sont la suite de l'imprudence d'avoir écrit secrètement ce qu'on n'oseroit dire en public.

*LE CH.* Ne vous ai-je pas dit plusieurs fois que je vous abandonnois cet homme-là ?

*LE C.* Croyez-moi , mon cher Chevalier , abandonnez aussi les membres , en abandonnant le chef , & ne ressembliez point à ces procureurs avides , qui se chargent des causes désespérées.

*P. S.* On nous permettra d'ajouter quelques réflexions sur certains livres plus pernicioeux à l'innocence que l'opéra , la comédie & les romans. Ce sont les livres de quelques médecins & de quelques ca-

suiſtes ; livres qui ne ſont tout au plus permis qu'à gens du métier , & qui devroient être cachés & inconnus au public.

L'ignorance eſt le plus aſſuré principe de l'innocence ſur ces matieres. En s'inſtruiſant de la maniere de commettre le mal , on n'apprend guere à l'éviter.

Ce n'eſt pas toujours pour s'inſtruire de ce qu'on ignore , qu'on a la curioſité de lire les livres qui traitent de ces ſortes de matieres ; c'eſt plus ſouvent pour avoir le plaſiſir. d'approfondir ce qu'on ne fait déjà que trop.





## XI. ENTRETEN,

SUR LES MISSIONS.

*LE CHEVALIER ET LE COMTE.*

LE CHEVALIER.

**S'**IL y a quelque folie singulière, c'est sans doute celle de ces coribantes modernes, qui parcourent l'Asie, l'Afrique & l'Amérique, pour faire des chrétiens. Ces courses pieuses, appelées missions, me paroissent des extravagances bien extraordinaires.

*LE C.* Elles le sont, en effet, pour ceux qui regardent la religion avec dédain, ou avec indifférence; mais quiconque pense que l'évangile est le plus beau présent que le ciel ait pu faire à la terre, ne trouve pas étrange que des gens de bien sacrifient leur patrie, leurs parents, leurs amis à l'espérance de rendre les infidèles participants de ce don céleste.

*LE CH.* Cette vue est louable, mais elle devient ridicule, si elle ne peut être remplie; or, quelle figure peuvent faire des prédicateurs, parlant d'une langue ignorée; prêchant un Dieu, des dogmes, des mystères inconnus; montrant par-tout des visages & des habillements étrangers, & par conséquent, suspects? L'amour de la nouveauté, ou l'esprit d'intérêt peut attirer dans les Églises quelques malins curieux, ou quelques pauvres, gagnés par de petites libéralités. Mais un mauvais sermon français, italien ou espagnol, prêché dans ces Églises, & quelques aumônes distribuées à la porte, ne sauroient faire de bons chrétiens à Firando, ni au Malabar. Pour introduire une religion, il faut commencer par la prouver.

*LE C.* C'est par-là que commencent aussi les ouvriers évangéliques; & leurs soins ont eu très-souvent un succès flatteur.

*LE CH.* J'ai bien de la peine à le croire. Les preuves qui font la sécurité & la fierté de nos prédicateurs, en Europe, ne peuvent guere faire d'impression à

l'Isle des Perles, ou au Cap Comorin. Il n'y a pas d'apparence que les bonzes ou les fakirs se croient obligés à beaucoup de déférence pour l'Écriture & pour la tradition. *Tertullien*, *S. Augustin*, *S. Grégoire* doivent perdre toute leur autorité en passant les mers. Quelque stupides qu'on suppose les peuples de l'Asie, on ne peut pas croire qu'ils le soient assez, pour détruire tout de suite leurs dieux & leurs autels, sur la foi d'un étranger, qui ne fait pas leur langue, ou qui, la sachant mal, leur explique encore plus mal des preuves dont tous les fondements sont restés en Europe.

*LE C.* Vous faites des missionnaires des hommes bien mal-adroits. Vous imaginez-vous qu'en entrant dans un pays aveuglé par les plus épaisses ténèbres, ils commencent par présenter la lumière de l'évangile dans tout son éclat? Cette conduite seroit absurde, sur-tout à l'égard d'un idolâtre, qui n'est pas encore détrompé de son idolâtrie. Le grand point est de prouver à un adorateur de Brama ou de Visnou, par exemple, que sa re-



ligion est fausse & insensée. Une fois qu'il a reconnu l'absurdité des erreurs dont on l'a bercé, l'on vient aux principes qui servent de base aux vérités du christianisme. On commence par l'engager à se demander, lorsqu'il voit ce vaste univers, cette terre qu'il habite, s'il le croit éternel. On lui prouve qu'il ne l'est pas, parce que la matiere dont il est composé n'a pu se donner son existence; qu'ainsi, il a un commencement; qu'il doit avoir un auteur; que cet auteur n'est autre chose que Dieu. On lui en démontre l'existence par les preuves les plus claires & les plus fortes, prises du raisonnement & du sentiment. On lui donne une idée des perfections divines, & on lui fait sentir combien les rêveries des idolâtres répugnent à ces perfections. On fait voir ensuite que cette partie de nous-mêmes qui pense, qui desire, & que nous appellons notre ame, est une substance spirituelle & immortelle; &, de ce principe, on conclut qu'elle a été créée pour une fin. La nécessité d'une religion naturelle découle nécessairement des notions

primitives du bien & du mal que nous trouvons en nous. On fait remarquer en même temps que la dépravation du cœur humain avoit corrompu cette loi naturelle, & défiguré cette première religion. On prouve que l'état déplorable où étoit le genre humain demandoit qu'il fût instruit de nouveau du culte qu'il devoit rendre à Dieu. On démontre donc que Dieu a instruit les hommes de ses volontés par la voie de la révélation ; que cette révélation a été faite à la nation juive ; qu'elle est certaine , parce qu'elle est appuyée sur des preuves non-équivoques de la puissance divine. On donne une idée des grandes vérités que cette révélation enseigne. La création du monde , l'unité de Dieu , la chute du premier homme , la promesse d'un libérateur , annoncé pendant plusieurs siècles par les oracles des prophètes , & destiné à être le réparateur de la nature humaine , sont les premiers fondemens de l'édifice. On établit l'authenticité des livres qui sont dépositaires de cette révélation : on fait voir que le libérateur promis est venu ,

introduisant comme par la main & pas-à-pas un cathécumène dans le sanctuaire de la religion : on passe de l'ancien testament au nouveau, & on fait remarquer de quel poids est la tradition pour les livres sacrés : on établit que Jésus-Christ est le Messie, & qu'il est le fils de Dieu ; on prouve sa divinité par ses miracles, & sur-tout par sa résurrection ; on porte la preuve de ce fait jusqu'au degré le plus fort de certitude que les hommes puissent jamais avoir ; on achève les preuves de sa divinité par l'accomplissement de ses promesses, dont la plus grande est l'établissement de l'Église. Quand on a étalé toutes ces preuves d'une religion défendue par les plus grands génies, on n'a pas de peine à inspirer à un tartare du Maduré, à un chinois, à un japonais, de la déférence pour l'autorité de ces sublimes génies. Ces peuples regardent alors les *Cyprien*, les *Augustin*, les *Ambroise* comme nous les regardons. Ils font à leurs yeux les interprètes des loix divines, les conservateurs du dépôt de la foi, les dépositaires de

la tradition , les colonnes de la religion.

*LE CH.* Mais j'ai bien de la peine à me persuader qu'on puisse amener là un sauvage , sur-tout quand on ne connoît ni ses usages , ni son jargon.

*LE C.* L'expérience dépose contre vous. Les progrès que les nouveaux apôtres de l'évangile ont faits dans toutes les parties du monde , prouvent qu'ils n'étoient point entrés dans cette carrière sans provisions. La connoissance de la langue & des usages des pays barbares exige sans doute du temps , des soins infinis ; mais un homme vertueux & intelligent , qui se dispose à porter le flambeau évangélique dans des contrées qui lui sont inconnues , se prépare pendant long-temps à acquérir les connoissances qui lui sont nécessaires. Il y a des écoles à Rome & dans d'autres villes , pour former ces généreux prédicateurs de J. C. ; & d'ailleurs , je suppose qu'un missionnaire ne soit pas instruit quand il se présentera dans une contrée inconnue , comptez-vous pour rien le pouvoir de la vertu

sur les hommes, pouvoir irrésistible, qui parle avec une égale force au sauvage comme à l'homme civilisé? C'est cette voix éloquente qui se fait entendre aux peuples que *S. François-Xavier* prêcha. Ce Saint, le Fernand-Cortez du Japon, ne connoissoit pas d'abord l'idiome de ces peuples; mais ils furent portés vers lui dès qu'ils virent cet homme admirable. En effet, tout ce que la charité chrétienne, tout ce qu'une humanité héroïque peut employer pour faire paroître la vertu aimable aux yeux des hommes les plus grossiers, il le pratiqua, de l'aveu des ennemis même des missions, dans ses saints pèlerinages. Il ne voulut point de domestique; il se nourrissoit comme le moindre des hommes; il assistoit les malades; il partageoit leurs peines; il prêchoit avec douceur ceux qui se portoient bien; il appaisoit leurs querelles. Sa vie fut celle d'un sage, d'un génie bienfaisant, envoyé du ciel pour consoler les hommes.

*LE CH. Xavier* étoit un véritable apôtre; mais il a eu des successeurs bien

peu dignes de lui. Les missionnaires qui sont allés après lui au Japon & à la Chine, ont été plutôt des commerçants habiles, que des prédicateurs zélés ; & c'est cet esprit d'intérêt qui a déshonoré les missions dans l'esprit des honnêtes gens.

*LE C.* Ces honnêtes gens ne sont pas des esprits justes. En effet , si tous les missionnaires n'ont pas été avides des richesses des peuples qu'ils instruisoient , si la plupart n'ont eu en vue que le salut des ames , il est inconséquent de condamner ces établissemens sacrés , parce que quelques hommes intéressés en ont abusé , pour satisfaire leur cupidité. On a accusé une certaine société d'avoir mêlé l'esprit du négoce avec celui de l'instruction évangélique. Je crois bien que quelques-uns de ses membres , ne profitant point des exemples de *S. François-Xavier* , ont été plutôt banquiers qu'apôtres ; mais cette société n'existe plus dans bien des royaumes ; & il y a encore , dans beaucoup de pays , des missionnaires qui ne sont pas tirés de son sein. Ces missionnaires ne sont pas assurément des né-

gociants ; plusieurs sont d'un ordre qui fait vœu , non seulement de ne pas amasser de l'or , mais même de ne pas toucher la plus petite monnoie. L'esprit commerçant n'a pas animé non plus les autres religieux , dont les travaux spirituels ont eu tant de succès aux Indes , à la Chine , au Japon , en Amérique. La faim , la soif , quelquefois les supplices & la mort ont été les seules richesses qu'ils ont recueillies. Leur désintéressement me paroît aussi admirable que leur zele ; & je ne conçois rien de plus grand , de plus sublime que de passer les mers , de parcourir les pays les plus éloignés & les plus barbares , pour amener des sauvages agrestes à la connoissance de la vertu & de la vérité.





## XII. ENTRETIE N,

## S U R   L E S   F Ê T E S.

*O*N célébroit , dans la petite ville qu'habitoient le Comte & le Chevalier , la fête du Patron , comme dans les autres cités catholiques. Le Chevalier , qui préféreroit une partie de piquet à vêpres , & la chasse au sermon , ayant été obligé , malgré lui , de paroître à l'Eglise , y eut des vapeurs. Dès qu'il put revoir le Comte , il exhala sa mauvaise humeur en ces termes :

## LE CHEVALIER ET LE COMTE.

## L E   C H E V A L I E R.

QUE de jours perdus ! Qu'on est peu économe du temps ! Les seuls dimanches ( que personne n'a le pouvoir de supprimer ) emportent la septieme partie de l'année. Si l'on ajoute une quinzaine de fêtes , c'est la fixieme consumée en pure perte.



*LE C.* Vous appelez *temps perdu*, le temps donné au culte de votre créateur, de votre pere, du Dieu à qui nous devons tout. L'ordre qu'il a donné dès le commencement du monde, de sanctifier le sabbat, ordre tant de fois renouvelé, ne doit donc être compté pour rien. Ne faut-il pas, d'ailleurs, des jours de repos aux laboureurs accablés du poids des travaux de la semaine? Ces intervalles de délassément, indépendamment du grand objet de la religion & de l'instruction des peuples, sont nécessaires à la santé du corps, qu'une occupation continuelle accable; à la vigueur de l'esprit, qu'une contention trop forte rend triste & sauvage; à la douceur de la société, dont ces moments de liberté & de plaisir resserrent les liens; au travail lui-même, dont on se lasseroit & se dégoûteroit bientôt.

*LE CH.* Je trouve vos raisons fort bonnes, Monsieur le Comte; mais les cabaretiers les trouveront encore meilleures. Personne n'aime plus les fêtes qu'eux. C'est dans ces jours que leurs

maisons sont remplies, & leurs caves vuidées. Il vaudroit peut-être mieux pour l'état d'occuper les paysans les jours de fêtes, que de leur donner le moyen de s'enivrer en les chomant.

*LE C.* Il semble, à vous entendre parler, que ceux qui ont ordonné les fêtes, ont recommandé de les célébrer le verre à la main. Quand on a institué les solemnités, pour ramener les hommes à la contemplation des vérités intéressantes de la religion & à la pratique de ses sages maximes, c'est qu'on a cru que les magistrats veilleroient à l'observation exacte de ces solemnités. Les cabarets, ces jours là, ne devroient pas être plus ouverts que les cafés & les maisons de jeu. C'est ce qu'on pratique à Londres avec soin. Si l'on n'imite pas ailleurs la police des anglois, si l'on permet que des libertins profanent des jours saints par des divertissemens profanes, il ne faut pas en accuser ceux qui, n'ayant que le droit de représenter, ne peuvent réprimer ces désordres que par la persuasion. Les œuvres de piété sont l'esprit des fêtes,

& l'abandon aux plaisirs n'en est que l'abus.

*LE CH.* Mais cet abus est énorme ! C'est dans ces jours d'oïveté & de débauche que se commettent tous les crimes ; ce sont les fêtes qui remplissent les prisons , & qui entretiennent le vice.

*LE C.* Si cela étoit, il faudroit les supprimer entièrement ; mais c'est ici une exagération de vos sophistes. J'ai vécu pendant long-temps dans un petit diocèse, où il y avoit beaucoup de fêtes & très-peu de désordres ; je n'ai jamais même été le témoin d'un seul crime ces jours-là. Les grands crimes sont le fruit de la perversité de quelques scélérats oisifs , qui ne travaillent pas plus les jours de fêtes que les jours ouvrables. Les autres hommes, s'ils sont instruits par un pasteur zélé & intelligent ; s'ils sont contenus par un magistrat vigilant , qui fasse fermer les cabarets pendant certaines heures, emploient ces jours-là à la pratique des bonnes œuvres. Ils assistent à la messe , au prône , aux offices divins ; au sortir de l'Église , la plupart rentrent chez eux ,

& y goûtent , au milieu d'une famille vertueuse , une volupté pure , un plaisir sans mélange. Quelques-uns vont au cabaret , je ne le nie point ; mais ils ne forment pas le plus grand nombre ; & ceux qui y vont n'y laissent pas toujours leur raison & leur sagesse. Quant aux gens de travail qui , après la célébration des offices divins , prennent une honnête récréation , leur envierons-nous ces plaisirs innocents , nécessaires à la santé du corps & à la joie de l'ame ? Ne soyons ni si austères , ni si injustes.

*LE CH.* Mais ils pourroient prendre ce plaisir dans le travail.

*LE C.* C'est ce qui est impossible , lorsque le travail demande une assiduité journalière & constante. Un exercice fatigant , que le besoin ordonne & nécessite , ne sauroit être long-temps un plaisir.

*LE CH.* Je veux qu'il y ait des jours de repos , puisque vous les croyez utiles & même nécessaires ; mais , du moins , on en devoit fixer le nombre.

*LE C.* C'est aussi ce qu'ont fait la plu-

part des évêques de France. A la fois chrétiens & citoyens, ils concilient ce que demande la religion, & ce qu'exigent les besoins de l'état. Ils ne laissent que le nombre des solennités nécessaires, & celles dont l'institution primitive est la commémoration d'un mystère, ou une leçon de morale donnée aux hommes; la naissance d'un Dieu dans une crèche, pour confondre le vice triomphant dans la mollesse; l'adoration de ce Dieu par les images, nos précurseurs dans la vocation au christianisme; la purification d'une Vierge, tandis que les pécheurs restent dans leurs souillures; la mort d'un Dieu pour nous; la résurrection, qui est le gage d'une nouvelle vie; la fête de son corps & de son sang, qui sert de nourriture à nos âmes dans cette vie, & un gage d'immortalité pour l'autre.

*LE CH.* Je sens de quelle utilité il est de rappeler ces mystères au peuple; mais ne pourroit-on pas consacrer un jour de l'année pour leur en retracer l'idée, & se borner à ce seul jour? Car je suppose, en France, cinq millions d'ouvriers, qui

gagnent chacun , l'un portant l'autre , vingt sous par jour , & qu'on force faiblement de ne rien gagner pendant trente jours de l'année , indépendamment des dimanches ; cela fait cent cinquante millions dans la circulation , & cent cinquante millions de moins en main-d'œuvre.

*LE C.* Puisque vous faites le calculateur , mon cher Chevalier , je veux vous rendre compte pour compte. Vous me parlez du temps que font perdre les fêtes , je vais supputer celui qu'absorbe le théâtre , qui est , selon vous , un temps bien employé. Chaque représentation théâtrale emporte bien quatre heures ; ce qui fait , au moins , le tiers de la journée d'un ouvrier. Mettons une autre pour s'y préparer , lier la partie , les conversations , jeux , repas , promenades qui suivent , & que le spectacle occasionne : voilà plus de la moitié de la journée. Chaque représentation distrait du travail quatre cents personnes (1) : voilà deux cents journées

---

(1) L'illustre magistrat qui veille à la police des perdues.

perduës. Il y a deux mille théâtres dans le royaume , & même davantage , dont chacun , l'un dans l'autre , donne cent représentations par an : en voilà deux cents mille. Cette somme , multipliée par deux cents , fait quarante millions. Veut-on , sur le nombre des spectateurs des représentations ou des théâtres , en rabattre la moitié ? C'est beaucoup ; mais je ne suis pas difficile. Reste donc vingt millions de journées par an , perduës pour la société , sans compter celles des acteurs , danseurs , musiciens , domestiques , &c. qui sont en très-grand nombre.

*LE CH.* Votre calcul me paroît assez juste ; mais , puisque le temps employé à la comédie est au nombre des moments perdus , les casuistes pourroient bien permettre d'y aller les jours où le peuple est oisif ? En supprimant l'abus d'un trop grand nombre de fêtes , les évêques de-

---

Paris , avec non moins d'intelligence que d'activité ; cet héritier des vertus & de la sagesse des premiers Ediles de Rome , a bien senti la vérité de ces réflexions , lorsqu'il a fait supprimer les ridicules & dangereux spectacles des boulevards.

mandent trop de choses pour l'observation de celles qui restent dans les mandements qu'ils donnent à ce sujet. Ils défendent non seulement les cabarets; ils ne permettent pas même le théâtre.

*LE C.* Ils ont raison. Vous voudriez fermer les guinguettes aux ouvriers & aux gens du peuple, parce que vous n'y allez pas, & conserver le spectacle, parce que vous l'aimez. Vos philosophes pensent & agissent comme vous. Tous les petits défauts qu'ils n'ont point, sont des crimes; toutes les foiblesses qu'ils ont, sont des bagatelles, ou des vertus. Mais, n'en déplaît à ces maîtres de morale, le spectacle est aussi pernicieux les jours de fêtes que les autres jours. Que dis-je? Il l'est bien plus. Non seulement le théâtre détourne des exercices de piété, mais encore il répand la tiédeur & la distraction sur ceux que la bien-séance nous force à pratiquer. L'idée de la comédie, qui se renouvelle à tout instant, nous dégoûte de toute pratique de religion. Le théâtre inspire un esprit de dissipation & de frivolité, un goût



de mollesse & de volupté, un penchant à la fausseté & à la sottise, un ton d'irréligion & de légèreté qui chasse loin de nous toute réflexion religieuse. Prière, lecture, instruction, visite des pauvres, pénitence, modestie, il éloigne de tout ce qui forme la vie chrétienne. Les fêtes sont établies pour rendre hommage à Dieu, & faire rentrer l'homme en lui-même; pour s'instruire, s'animer; pour approcher des sacrements; pour demander des graces. Le spectacle écarte toutes ces idées, éteint tous ces sentiments, abolit tous ces devoirs.

*LE CH.* Mais les anciens romains, nos vainqueurs, nos maîtres, nos législateurs, permettoient les spectacles les jours de fête.

*LE C.* Belle raison ! Leurs fêtes étoient celles de la dissolution. On y célébroit les débauches de *Jupiter*, la lubricité de *Vénus*; des bacchantes furieuses chantoient des dieux dignes d'elles. On y invoquoit la déesse de la volupté, le dieu du vin. Est-il surprenant que des peuples qui mettent sur leurs autels de telles di-

vinités, permissent, dans leurs fêtes, les folies du théâtre? Mais, dans une religion qui ne souffre pas la moindre souillure, la moindre imperfection, où tous les objets du culte sont des aiguillons qui portent à une vie pure, où chaque fête est le triomphe de la vertu, on ne peut célébrer les solemnités qu'en imitant ceux qu'on honore; & ce n'est pas les honorer, que de passer de l'autel au théâtre, que de quitter l'image d'un Saint, dont la vie aura été une mort anticipée, pour voir une actrice dont la parure rappelle le luxe le plus effréné, & dont la conduite est l'assemblage de tous les vices.





XIII. ENTRETIE N,

SUR LE LUXE.

*LE CHEVALIER ET LE COMTE.*

LE CHEVALIER.

ON a déclamé sur le luxe, depuis deux mille ans, en vers & en prose; & on l'a toujours aimé.

*LE C.* Que voulez-vous en conclure? Que le luxe est le bienfaicteur de l'humanité, le conservateur d'un empire. On a déclamé aussi, depuis deux mille ans, contre l'ivresse, l'impudicité, l'avarice; & on les a toujours aimés. Pensez-vous que l'amour excessif du vin, des femmes & de l'argent sont d'excellentes choses, des vertus de la première classe?

*LE CH.* Votre comparaison n'est pas juste. Vous parlez là de quelques vices qui font beaucoup de mal, sans produire aucun bien; mais le luxe est quelquefois très-avantageux à la société. C'est lui

qui vivifie les grandes villes ; c'est lui qui nourrit un million de pauvres artisans , qui mourroient de faim.

*LE C.* Oui ; mais si le luxe n'attiroit pas ces artisans dans le goufre des grandes villes, ils laboureroient nos campagnes. Ils ne sont pauvres à Paris , que parce qu'ils n'ont pas su acquérir les véritables richesses dans les champs de la Beauce & dans d'autres provinces fertiles. Qu'importe qu'on surabonde , à la capitale , d'ouvriers en tout genre, s'il n'y a pas dix vigneronns dans des campagnes qui en demanderoient vingt ? Le mal présent n'est rien encore , en comparaison des maux à venir. Une nation livrée au luxe , le fera bientôt à la mollesse & , tôt ou tard , à la lâcheté. Dès que les romains cessèrent de manger les fruits de leur potager , pour envoyer chercher des poissons en Afrique , la république fut perdue. Le luxe a toujours été le vainqueur des nations. C'est cet ennemi cruel des empires , qui triompha des perses , & qui triomphera malheureusement de plusieurs nations , qui ne ressemblent que trop aux perses.

*LE CH.* Ce que vous dites là est assez plaisant. Il seroit singulier, en effet, que l'élégance des habits, la délicatesse des repas, la somptuosité des meubles, l'éta-  
lage d'un nombreux domestique nuisissent au bien du service, & altérassent la discipline militaire, & que, pour être un héros, il fallût suivre la sale & rustique simplicité des nations qui ne sont pas policées.

*LE C.* Vous outrez mes réflexions, pour les rendre ridicules. Mais il est bien certain qu'une armée de petits-mâîtres ne fera jamais de vastes conquêtes. La toilette ne prépare pas à la tranchée. Les parfums & les essences marchent rarement avec la noble sueur du guerrier. Comment se résoudre à couvrir d'un casque une tête artistement frisée, & à charger d'une cuirasse un corps délicat & foible, une taille mince & déliée, accoutumée à du linge fin, à une soie précieuse, à de brillantes broderies? Est-on propre à commander une armée, quand on ne s'est appliqué qu'à ce qui peut former le baladin. Un homme accoutumé aux mets

les plus exquis & les plus délicats , à des vins étrangers les plus rares & les plus recherchés , pourra-t-il se résoudre à goûter , dans le besoin , le pain de munition , à boire de l'eau trouble d'un fossé , & à prendre une nourriture grossière ? Quel escadron , que de troupes de cuifiniers , de baigneurs , de valets-de-chambre ! Quelle artillerie , que de charriots chargés d'argenterie , de bijoux & de meubles de toilette ! En voyant cet appareil fastueux , qui pourroit croire que l'on marche contre l'ennemi , pour la défense de la patrie ? Du moment que *Lucullus* eut porté le luxe asiatique dans Rome , qu'il eut bâti des fallons d'Apollon , rassemblé des superfluités , construit des ménageries , Rome fut perdue. Les romains , vainqueurs de l'univers , furent vaincus par le luxe , comme *Annibal* , leur ennemi , l'avoit été par la mollesse , à Capoue. On trouveroit une foule d'autres exemples chez presque tous les peuples. *Cyrus* , après avoir soumis , avec beaucoup de peine , les lydiens , peuple belliqueux , ne crut pas trouver de moyen

plus sûr, pour conserver sa conquête, qu'en le livrant au luxe. Il fit ouvrir chez eux des brelans, des tavernes, les amusa par la galanterie & les jeux de théâtre, & n'en eut plus rien à craindre. L'oisiveté & la volupté rendirent esclaves une nation non moins vaillante que les lydiens. Autrefois les gaulois, à ce que dit *César*, étoient plus belliqueux que les germains; mais le voisinage de la province romaine, & le commerce de la mer les ayant rendus opulents, ils céderent bientôt aux allemands la gloire des armes. Le luxe, porté dans les Gaules par les romains, énerva tellement le cœur des peuples de Beauvais & de Soissons, nation jusqu'alors très-belliqueuse, qu'ils prirent la fuite, & se rendirent, tandis que ceux du Hainaut & du Cambresis combattirent avec la plus héroïque valeur. Ceux de Beauvais, quoiqu'au nombre de soixante mille, quitterent lâchement les armes. D'où venoit donc cette différence de fermeté? C'est que ceux-ci, énervés par le luxe, ne pouvoient supporter ni la fatigue, ni la faim;

au lieu que les autres peuples agrestes & sauvages , n'ayant jamais voulu souffrir que des marchands étrangers leur portaissent du vin , ni les autres sensualités , qui tuent la valeur & le courage , étoient plus endurcis , & conséquemment plus braves.

*LE CH.* Vous voudriez donc que les français véussent comme des sauvages , pour en faire des hommes honnêtes & courageux ? La première nation de l'Europe , la plus attachée à son roi , toujours aiguillonnée de ce zèle patriotique qui lui fait mépriser la mort , n'entrera jamais en parallèle avec les lâches que vous venez de citer.

*LE C.* Je rends justice aux français : je fais que , de tous temps , ils ont fait des prodiges de valeur. Je ne pense pas non plus que le peuple le plus ingénieux & le plus poli doive vivre comme des iroquois. Mais hélas ! n'est-il pas à craindre que ce luxe excessif qui l'entraîne ne change enfin le caractère national ?

*LE CH.* Cela pourroit bien être , si ce que vous appelez luxe & intempé-



rance n'étoit pas souvent l'effet du besoin. Lorsqu'on inventa les ciseaux, qui ne sont certainement pas de l'antiquité la plus reculée, que ne dit-on pas contre les premiers qui se firent les ongles, & qui couperent une partie de leurs cheveux, qui leur tomboient sur le nez? On les traita sans doute de petits-mâîtres & de prodigues, qui achetoient chèrement un instrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du Créateur. C'étoit un outrage à la divinité. Ce fut bien pis, quand on inventa l'usage du linge. On fait avec quelle fureur les vieux conseillers, qui n'en avoient jamais porté, crièrent contre les jeunes magistrats qui donnerent dans ce luxe funeste.

*LE C.* Vous plaisantez toujours; mais, je vous l'ai dit plus d'une fois, les plaisanteries ne sont pas des raisons; elles servent seulement à jeter un vernis de ridicule sur ce qui est raisonnable. Quand je vous dis de bannir les superfluités inventées par le luxe, je n'exclus point les commodités inspirées par le besoin ou par la propreté. Gardez avec soin tout ce

qui vous est absolument nécessaire; mais défaites-vous de tout cet amas superflu, inventé par la mollesse, & que l'imagination peut à peine se représenter; parcourez la maison, je ne dis pas d'un seigneur, mais d'un riche particulier seulement, vous serez étonné de la somptuosité des ameublements: il y en a pour toutes les saisons. Vous serez ébloui par l'éclat des vernis & des dorures: on en voit de toutes les couleurs. Les portes extérieures sculptées, celles des appartements dorées, les escaliers ornés de peinture, les lambris éclatants d'or & d'azur, disent à tous les yeux que la simplicité de nos peres est perdue. Le bronze a pris la place du fer, & l'or moulu celle du poli & des ferrures. On ne veut plus que des verres de Bohême ou des glaces pour vitres. Il y a aujourd'hui, dans Paris, plus de tableaux de bons maîtres, qu'il n'y avoit autrefois d'estampes; plus de trumeaux, qu'il n'y avoit de miroirs de toilette; plus d'urnes, de groupes & de services, qu'il n'y avoit, dans le dernier siècle, de tasses à café. De petites

villes qui n'étoient rien, il y a soixante ans, ont acquis des richesses considérables, en servant notre mollesse.

*LE CH.* Je ne vois pas qu'il y a grand mal à cela. Ce ne sont guere que les riches qui achètent. Que feroient-ils de leurs trésors? En payant un tribut au luxe, ils nourrissent ceux qui travaillent aux objets du luxe.

*LE C.* Je vous ai déjà dit, Monsieur le Chevalier, que ceux que vous voulez faire nourrir par le luxe, pourroient l'être par l'agriculture. Quand vous avancez qu'il n'y a que les riches qui achètent les objets du luxe ; je vous soutiens que cela est faux ; & vous le pensez de même. Tous les états sont confondus aujourd'hui, parce que les petits veulent être au niveau des grands pour les ameublements, pour la vaisselle, pour les habits. Le financier joue le grand seigneur ; le marchand veut imiter le financier, & le petit bourgeois se modele sur l'homme de qualité. On voit des diamants en quantité chez ceux dont les peres n'avoient pas même des pierres fausses ; des services

en vaisselle plate & en porcelaine, où, autrefois, il y avoit à peine de la faïence. Ces somptuosités ruineuses ne se renferment pas dans Paris. De la capitale du royaume, elles passent aux capitales des provinces, & delà aux petites villes, où elles achevent de rendre le bourgeois ridicule, & le paysan misérable. *Henri IV* n'étoit pas si bien habillé que certains petits-mâîtres provinciaux, & sa femme n'avoit pas le quart des pierreries de certaines actrices de Bordeaux ou de Marseille. Qu'auroit dit *Anne d'Autriche*, si elle avoit vu, à une fille née dans la boue, à une prostituée, des bracelets, des girandoles, des aigrettes, des rubans, une sultane, un bouquet, un collier de diamants; elle à qui *Louis XIII*, dans sa magnificence, ne donna que douze ferrets d'aiguillette, enrichis de petits diamants. A la honte de la noblesse & de la cour, les actrices, par le brillant de leurs étoffes, de leurs parures, de leurs pierreries, effacent les dames les plus distinguées. Il semble qu'elles continuent à jouer dans la société, comme sur la

scène, les rôles de reines & de princesses. A Paris, où elles sont plus riches, graces à ces fots de mauvais goût, qui se ruinent pour elles, les équipages les plus lestes, les meubles les plus somptueux, les domestiques les mieux faits, revêtus de la plus belle livrée, ne sont pas au-dessous de leur modestie.

*LE CH.* Il est vrai que les comédiens & les comédiennes portent un peu loin l'excès du luxe; mais ils n'ont que faire ici. Ce n'est pas de pareils modeles qu'on copie ordinairement.

*LE C.* Helas! pouvez-vous le dire, M. le Chevalier! Plût à Dieu que cela fût! Ne voyons-nous pas nos nymphes d'opéra donner, tous les jours, le ton du goût & des modes. La femme du monde la plus sage ne rougit plus de se modeler sur elles; & celles qui ne se piquent pas de sagesse, imitent à la fois la vie & la parure des courtisannes du théâtre. Car, observez le bien, le luxe change non seulement nos habits, il transforme nos mœurs, & les corrompt, en les transformant.

*LE CH.* Quel sera donc le remède du luxe, puisqu'il est un si grand mal ? Les loix somptuaires feront-elles une digue assez forte contre ce torrent ?

*LE C.* Non ; il faut corriger deux vices , en flétrissant les vicieux. On seroit bientôt désabusé du luxe , en le renfermant dans la condition la plus infame , la plus décriée , la plus en horreur aux gens de bien. C'est ce que fit un de nos rois. Il défendit les habits somptueux aux honnêtes femmes , & les permit aux femmes publiques. Ainsi , qu'il soit libre , à l'avenir , à la \*\*, à la \*\*, d'étaler les livrées de la vanité & de la volupté ; qu'elles portent les étoffes d'or ; qu'elles se couvrent de diamants ; qu'elles traînent après elles des armées de laquais ; mais que les femmes de condition dédaignent ces compagnons du vice , & ces témoignages de la honte & de l'infamie. Qu'elles se distinguent par l'éclat de la vertu & non par celui de la parure ; que , contentes d'une illustre naissance , elles ne s'avilissent pas , en imitant le rebut de la nation : alors , les

mœurs reparoîtront avec la modestie ;  
& le luxe , étant un déshonneur , ne  
regnera plus que chez les gens désho-  
norés.





## XIV. ENTRETIEN,

SUR LES DIFFÉRENTES MANIÈRES  
D'ATTAQUER LA RELIGION,

En usage parmi les Philosophes.

*UN Solitaire vénérable avoit fixé son séjour , depuis plus de quarante ans , près de la petite ville où le Comte demouroit. L'Abbé\*\* , qui avoit été nommé à un canonicat du chapitre , vint de Paris , pour en prendre possession. Ayant entendu parler des vertus du pieux hermite , il eut envie de le voir. Il pria le Comte de l'accompagner ; & ils eurent tous les trois quelques entretiens qui pourroient intéresser. Le Solitaire n'avoit point laissé rouiller son esprit dans la retraite. Il étoit nourri des meilleurs écrivains du siècle dernier ; car il faisoit assez peu de cas de ceux du siècle présent. Les Bossuet , les Fénelon , les la Bruyere lui paroissoient ne devoir pas entrer en con-*



*currence avec les \*\*\* , les \*\*\* , les \*\*\*. Il aimoit pourtant à connoître leurs écrits , ne fût-ce que pour se féliciter de n'être pas à portée de les lire. Quand il vit l'Abbé \*\* , dont on lui avoit peint l'esprit & la vertu avec des couleurs avantageuses , il le reçut comme un pere tendre accueille un fils chéri. Après les premiers compliments , ils entrèrent en conversation.*

**LE SOLITAIRE ET L'ABBÉ.**

**LE SOLITAIRE.**

Tous ceux qui me font l'honneur de venir voir ma chaumière ne me parlent que des coups portés à la religion , par une nouvelle espèce d'hommes , qui s'appellent , je ne sais pourquoi , philosophes. Dans cette armée d'écrivains impies , qui inondent la France , quels sont ceux que vous distinguez ?

*L'A.* Il ne seroit pas facile de vous les nommer tous ; mais on peut vous peindre en général les armes dont ils se servent ; & en connoissant les armes ,

vous connoîtrez la force des combattants.

*LE S.* Voudriez-vous bien me dire quelles sont celles dont on fait le plus d'usage ?

*L'A.* Il y en a plusieurs ; mais celle qui réussit le mieux aujourd'hui , c'est la plaisanterie. La religion a toujours eu des adversaires parmi les faux savants & les libertins ; mais ces bonnes gens du temps passé ne l'attaquoient que d'une manière grave & sérieuse , par l'érudition , le raisonnement , l'autorité. Cet appareil coûtoit trop de peines ; il falloit suer , pour faire des recherches , pour comparer des passages , pour vérifier des citations. Nous sommes , heureusement , dans un siècle où l'on parvient à abrégier tout. Les railleries sont aujourd'hui les seules armes que l'irréligion sait manier. Elle s'en sert avec un succès qui fait honneur à la solidité de notre esprit. Peu de lecteurs sont capables de suivre un système , de saisir une preuve , une objection , une réponse ; mais tous peuvent rire , & on les sert à leur guise. Ainsi , on se moque

des saints & de leurs vertus, des ministres & de leurs fonctions, des cérémonies & de leurs significations, des mystères & de leur profondeur, du pape & des évêques, de leurs décisions, de leurs réglemens, de leur pouvoir, de leurs censures; on tourne en ridicule l'ancien testament, les mœurs des patriarches, les visions des prophètes, la physique de Moïse, les histoires, le style, les expressions des écritures; en un mot, toute la religion: voilà la tournure qu'à prise l'irréligion, dans tous les esprits, depuis qu'un certain persan écrivoit, du fond de la Gascogne, des lettres, dont vous avez peut-être entendu parler.

*LE S.* Oui, j'en ai quelque idée. N'est-ce pas le même qui nous a donné tant d'*esprit* sur les *loix*?

*LE C.* Ah! n'en dites pas du mal, je vous prie. Je l'ai connu; je lui ai dit plusieurs fois qu'il avoit fait trop d'honneur aux philosophes, en s'enrôlant dans leur secte. Ces honnêtes gens ont souvent fait des actes de corsaire, en arborant son pavillon. Il le sentoit bien lui-même;

&, s'il avoit eu à recommencer une nouvelle vie, il n'auroit pas plus été philosophe que méthodiste.

*L'A.* Je l'ai connu comme vous, Monsieur le Comte, & je n'en pense pas précisément de même. Il avoit du génie, quoi qu'en ait dit le chef de nos beaux-esprits : il auroit aimé le vrai ; mais il fuyoit les routes battues. On n'est pas apperçu dans une carrière ouverte à tout le monde, mais on montre au doigt un homme qui gravit une colline escarpée par un sentier difficile. Élegant écrivain, philosophe ingénieux, il eût sans doute éclairé la France, si l'envie de jouir de sa gloire ne lui avoit fait préférer les éloges du parti philosophique, aux applaudissements des gens de bien ; si, au lieu de perdre son temps à ridiculiser la religion, il s'étoit livré à ses recherches sur les loix, & qu'il eût donné toute son attention à ne bâtir que sur des fondements solides, & non sur des faillies. Il vivoit dans le grand monde, qu'il méprisoit, & il vouloit lui plaire, même en le méprisant. Un auteur ingénieux a

dit de lui ce que disoit *Cailli* d'une dame hypocrite : *qu'il préféroit l'estime des autres à la sienne*. Cette foiblesse a rempli ses livres de beaucoup de bons mots ; & , comme tous les écrivains originaux , il a eu des imitateurs , même parmi ceux qui l'ont le plus censuré.

*LE C.* De façon que la publication des *lettres persanes* a été l'époque de ce torrent d'impiétés épistolaires dont nous sommes inondés ?

*L'A.* On ne peut en douter. Les *persanes* ont produit les lettres si mal intitulées *philosophiques* ; des lettres *philosophiques* sont sorties les lettres *juives* & *cabalistiques*, *turques*, *chinoises* ; famille immense , qui a tous les jours quelque nouveau rejeton.

*LE S.* Je ne connois aucun de ces enfants perdus , à l'exception des *lettres philosophiques* , dont j'ai entendu parler autrefois. Celles-ci sont-elles d'un philosophe ?

*LE C.* Non ; d'un poëte. Il prend le titre de philosophe comme *Crispin* prenoit la robe-de-chambre de son maître ,

pour se donner la comédie à lui-même ,  
& pour la donner aux autres.

*L'A.* C'est le Protée de la fable. Tantôt aigle (1), il fixe le soleil , & s'élève jusqu'au séjour du tonnerre. Tantôt hibou , il fuit la clarté du jour , & trouble le silence des nuits par des cris lugubres & funebres. Quelquefois , métamorphosé en rossignol , il fait retentir les bois de ses chants harmonieux. D'autres fois , prenant la figure d'un corbeau , il croasse à écorcher les oreilles , & se nourrit de cadavres. Ici , papillon volage , il voltige de fleur en fleur. Là , venimeux reptile , il perce le sein qui l'avoit réchauffé. Chaque jour il s'offre sous une nouvelle forme.

*LE S.* Je ne comprends pas bien votre allégorie : ayez la bonté de me l'expliquer.

*L'A.* L'homme que je vous ai peint

---

( 1 ) Le portrait que fait ici l'Abbé \* \* n'est pas nouveau ; il l'a pris dans les écrits d'un citoyen de Montmartre , qui a dit , en plaisantant , des choses très-sérieuses.

énigmatiquement ,

énigmatiquement , est lui - meme une énigme. Sa vie a été un amas de contradictions , ainsi que ses écrits. Tout ce qu'on voit de bien déterminé en lui , à présent que les glaces de l'âge ont amorti l'effervescence de son caractère , c'est la fureur de détruire toute religion & tout gouvernement. C'est là le grand but des coups variés qu'il porte au trône & à l'autel, dans ses pieces fugitives , poèmes , mélanges de philosophie & de littérature , histoires , fables , contes , allégories. Il emploie tour-à-tour les vers & la prose , la plaisanterie & la satire , les raisonnements graves & les déclamations véhémentes. Tout ce que les libertins de tous les âges , tout ce que les écrivains modernes , qui se parent du beau nom de philosophe , ont écrit , dit , ou imaginé contre la religion , la patrie & les mœurs , il le rapporte , il l'exagere ; & , pour rendre les traits plus acérés , il y répand le sel piquant du ridicule , ou les invectives ameres du sarcasme. Ses livres sont la satire de l'univers. Le sacré n'est pas plus respecté chez lui que le

profane, & la bible n'est pas plus ménagée, par ce téméraire, que l'alcoran.

*LE S.* Comment ! il ose attaquer jusqu'à nos livres saints ?

*L'A.* C'est là-dessus qu'il triomphe. Il se déguise sous toute espèce de masque, pour les déchirer. Tantôt il s'annonce comme un *Quakre*, tantôt il paroît sous la fourrure d'un docteur de Salamanque ; &, pour inspirer plus de mépris des livres divins, il fait le portrait le plus horrible de la nation qui en a été la dépositaire, il y a plus de trente siècles. Il la peint comme un peuple fort au-dessous des hottentots, pour l'esprit, & des émérillons, pour l'humanité. Leurs prophéties sont des almanachs, leurs miracles des tours de Tabarin. Il calomnie les écritures, il altere les faits, il suppose des erreurs, des contradictions, qui n'existent que dans son imagination échauffée par la haine & par l'impiété. Un tel homme ne peut connoître les dogmes établis dans les livres qu'il déchire. Aussi, il ne voit dans le péché originel qu'une fable puérile ; dans l'histoire du déluge, qu'une absurdité ;



dans la population de l'univers , telle que nous l'apprennent nos livres saints , que le témoignage de la plus insensée & de la plus méprisable ignorance.

*LE S.* Mais apporte-t-il quelque preuve de ce qu'il avance ?

*L'A.* Des preuves ! Il y en a auxquelles personne ne résiste en France. Il plaîsante toujours.

*LE S.* Il seroit bien malheureux qu'il n'y eût pas chez vous des esprits solides , pour sentir le faux de cette sorte de preuve.

*L'A.* Nous avons encore quelques hommes judicieux qui en jugent sensément. Ils ne trouvent en lui ni principes , ni conséquences ; ni justesse dans le raisonnement , ni fidélité dans les citations ; ni bienséance dans le style , ni égards pour tout ce qu'il y a de plus respectable. C'est presque toujours la hardiesse qui lui tient lieu de lumière , & une lecture assez variée , mais superficielle de science. Ses brochures , comme je vous l'ai déjà dit , sont un recueil d'inconséquences. Il détruit souvent dans un endroit ce qu'il a

établi dans un autre. Il se combat lui-même, il se contredit, il se laisse aller aux écarts de son imagination; & vous voyez en lui deux éléments différents qui se combattent sans cesse, la raison du philosophe & le feu du poète.

*LE S.* Auroit-il donc été aussi incrédule en vers ?

*L'A.* Tout comme en prose. Ses excès en ce genre sont même plus déplorables, car il détruit à la fois les mœurs & la religion. Nous avons de lui un poème qui est la sentine de toutes les horreurs des *Arétins* & des *Choriers*. On y voit un vieux libertin, consommé dans la plus infame & la plus monstrueuse lubricité, ne respirant que pour les plus sales voluptés, & qui, mêlant indistinctement le sacré avec le profane, enveloppe J. C., la Sainte Vierge, les Saints dans les mêmes infamies. On sent qu'il cherche, dans le blasphème, de quoi égayer une vieillesse rongée par les remords, & qu'incapable de cultiver l'art de varier les plaisirs d'une jeunesse sans frein, il en donne des leçons plus abominables que

celles que donneroit le démon de la luxure.

*LE S.* Mais un homme qui s'est souillé par de telles infamies, a-t-il vécu tranquille ?

*L'A.* Pas tout-à-fait. Sa vie a été aussi agitée que les vagues de la mer pendant l'orage ; & s'il n'a pas été puni sévèrement, c'est qu'il échappe à l'équité des loix par des ruses toujours nouvelles. Il s'excuse sur d'autres. Il prétend, par exemple, que ses ennemis ont ajouté, dans son poëme, toutes les plaisanteries licencieuses qu'il renferme ; & , en se justifiant ainsi, il a deux plaisirs à la fois, d'assurer sa tranquillité, & de troubler celle de ses adversaires. Il est vrai qu'il ne trompe que ceux qui veulent être trompés. On sait quelle est sa hardiesse à défavouer en public les ouvrages dont il se fait gloire en secret. On convient, d'ailleurs qu'il n'y a que lui qui ait pu réunir tant d'impiétés & de blasphêmes, tant d'infamies & d'ordures, tant de grossièretés brutales & d'indécences révoltantes qu'il y en a dans la *Pucelle* ; & un

plaisant a dit qu'elle étoit aussi jolie que son auteur.

*LE S.* Voilà une bien abominable copie d'un portrait encore plus abominable. Mais, dans cette foule de sophistes, n'y en a-t-il aucun qui prenne un ton plus circonspect, en attaquant le culte de nos peres ?

*L'A.* Pardonnez - moi. Comme parmi les poisons on en trouve de moins vénéimeux les uns que les autres; ainsi, parmi les sophistes, il y en a qui conservent encore un peu de raison sur certains objets.

*LE S.* Il me semble avoir entendu nommer un certain philosophe qui se dit citoyen de Geneve.

*L'A.* Ah! je vous entends; vous lui faites bien de la grace de le mettre au rang de philosophe.

*LE S.* Eh! ne savez-vous pas que, pour se faire valoir, on se donne des titres? Le roturier prend tous les jours celui de comte, de marquis, &c. Nos prétendus philosophes (car il en est très-peu de vrais) croient, en prenant ce

beau nom, devenir moins répréhensibles, lorsqu'ils affichent l'impiété & l'irréligion. Mais, dites-moi, je vous prie, notre citoyen de Geneve est-il du nombre de ceux qui entassent dans leurs ouvrages des saletés licencieuses, des impiétés effrénées, des maximes funestes à l'humanité ?

*L'A.* Oui, sans doute. Plus circonspect & plus honnête, il n'est pas moins singulier, quoique dans son genre. Après avoir fait bien des métiers, il s'avisa d'être précepteur d'un certain émile; &, pour en faire un bon chrétien, il écrivit, en sa faveur, un volume entier contre la religion chrétienne. Il professe par-tout un sincere attachement à la révélation, & il prêche le déisme. Avec la croyance d'un incrédule (1) déterminé, il a voulu conserver une partie du langage d'un chrétien. Cette bigarrure, au lieu de séduire, n'a fait que

---

(1) L'Abbé \* \* ne fait que répéter ici ce que *M. Bergier* avoit dit.

révolter également tous les partis. Les catholiques l'ont regardé comme l'ennemi le plus déclaré de la révélation ; les protestants, comme un faux frère, qui trahissoit sa propre religion ; les impies, comme un confrère timide, qui n'osoit pas tout dire.

*LE S.* Mais ses ouvrages ont, dit-on, beaucoup de vogue. Quelle peut en être la raison, s'il a tous les partis contre lui ?

*L'A.* La voici. Dans ses différentes productions il y a ordinairement un peu de bien & beaucoup de mal, quelques vérités & beaucoup d'erreurs ; tout cela revêtu des plus brillantes couleurs. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait eu des admirateurs & des ennemis, des partisans & des censeurs, des prospérités & des revers. Il paroît d'ailleurs d'une probité exacte & rigide ; il a des vertus, mais il les pousse trop loin ; & on croiroit facilement que ce n'est en lui qu'une charlatanerie. Il affiche le mépris pour les hommes, la haine contre leurs loix, leurs sentiments, leurs usages. Sous un

extérieur de modestie , il laisse appercevoir un fond d'orgueil & de malignité, il affecte une pauvreté fastueuse. Ses partisans ne voient tout cela qu'avec des yeux favorables; ses adversaires lui pardonnent en faveur de sa bonhomie naturelle , & sur-tout de sa rare éloquence.

*LE S.* Cet homme-là est donc un grand écrivain ?

*L'A.* C'est le Démosthène de notre siècle , avec la différence que celui de la Grece ne plaida jamais que pour sa patrie , & celui de Geneve a quelquefois écrit contre la sienne. L'élévation , la majesté , la vigueur du raisonnement forment le principal caractère de son éloquence. Sa diction est vive , noble , brillante , claire & sans emphase. On sent un homme plein de choses , qui n'a qu'à s'abandonner à lui-même , pour être éloquent. La plupart des orateurs modernes ont plus d'art que de génie. Delà cette uniformité , cette froide symétrie que l'on rencontre dans leur style. Toutes leurs phrases semblent tirées au cordeau. Chez

lui, c'est tout le contraire. Le génie l'inspire : on ne trouvera nulle part autant de traits hardis, d'images vives & frappantes, de mouvements impétueux, de pensées élevées & rendues avec cette énergie, ce feu qui lui sont propres.

*LE S.* Je ne m'étonne point qu'un tel homme ait eu des partisans ; & , vraisemblablement, il en a laissé très-peu au poète incrédule dont vous m'avez parlé.

*L'A.* Les philosophes se sont partagés. Ceux à qui il reste encore de la vertu se sont tournés du côté de l'auteur d'*Emile*, qui, en attaquant la révélation, conserve pourtant des dogmes précieux à ceux qui l'admettent ; l'existence de Dieu, la providence, la spiritualité & l'immortalité de l'ame. Les jeunes gens, au contraire, s'accommodent mieux de l'auteur de la *Pucelle*, qui rit de tout ; qui dit admettre un Dieu, mais qui se moque de la providence ; qui prêche sans cesse en faveur du matérialisme, & qui, rongé de craintes & de remords, veut éteindre toute crainte & tous remords.



*LE S.* Je vois bien que sa morale est plus commode ; mais son éloquence est - elle aussi insidieuse que celle de l'autre ?

*L'A.* Elle est moins véhémence , moins forte ; il n'a ni le nerf , ni l'énergie de son rival en impiété ; mais il le surpasse par la pureté du langage , l'élégance des tours , l'agrément de la diction , la variété des plaisanteries , la vivacité pétillante des saillies , la singularité des contrastes. Les expressions , passant par son imagination féconde & brillante , prennent la parure des graces ; & s'il n'est pas fait pour créer , personne n'est plus propre que lui à embellir.

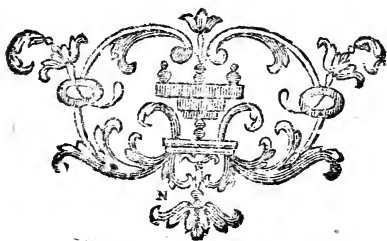
*LE S.* Ces deux hommes , étant rivaux en talents , ne doivent guere s'aimer.

*L'A.* Ils se détestent ; & parmi les philosophes vous trouveriez bien difficilement deux hommes qui puissent se souffrir. Le poëte a vomé toutes sortes d'injures contre le philosophe. Sa jalousie s'est exhalée en plaisanteries insultantes , en reproches outrageants , en imputations infamantes,

252 *L'Homme du Monde éclairé.*

*LE S.* Et qu'à répondu l'émule de *Diogene* ?

*L'A.* Rien. Il s'est vengé par le silence & le mépris.





XV. ENTRETEN,

SUR LA MORALE ET LES PRINCIPES DES  
PHILOSOPHES (1).

*LE SOLITAIRE, LE CHEVALIER,  
LE COMTE ET L'ABBÉ.*

LE SOLITAIRE.

PUISQUE les philosophes parlent toujours de religion naturelle, je voudrois vous demander, Monsieur le Chevalier en quoi elle consiste, selon eux?

*LE CH.* En vérité, je n'en fais rien. C'est, suivant moi, un mot sans idée, dans la bouche des philosophes. Il n'y a point de religion où il n'y a point de culte; & ils sont convenus que le culte n'est que de bienfaisance, une pure cérémonie, une mode comme celle des tur-

---

(1) Nous avons tiré une partie de cet Entretien, de la petite *Encyclopédie*, mais en rapprochant les idées pour en faire un tout,

bans, des chapeaux. Dans le commencement de la révolte des philosophes contre le christianisme, ils crurent devoir se masquer. Ils se servirent de ce mot *religion*. Il en falloit une, à quelque prix que ce fût. On donna donc à la philosophie même le nom de son ennemie, & on l'appella *religion naturelle*. Aujourd'hui, cette religion est une chimere, car je défie tous les philosophes de m'assigner un seul exercice de ce nouveau culte, & de me dire en quoi consiste cette adoration de l'Être Suprême.

*LE S.* Mais ils attachent au moins quelqu'idée à ce mot d'*Être Suprême* ?

*LE CH.* Aucune ; car ils sont tous partagés entr'eux sur cette expression. Les uns y font entrer plus ou moins d'idées que les autres. Vous en verrez qui tiennent que Dieu a créé le monde ; vous en verrez d'autres qui soutiennent qu'il n'a pu avoir la puissance créatrice. Ceux-ci le croient libre ; ceux-là prétendent qu'il est nécessité au plus parfait. Il en est qui admettent une providence ; d'autres croient que Dieu ne s'embarrasse guere

de nous , & que nous sommes à ses yeux comme les rats & les champignons.

*LE S.* Les philosophes confondent donc l'ame des hommes avec celle des animaux ?

*LE CH.* Il n'est pas impossible , suivant eux , qu'il n'y ait quelque différence entre ces deux êtres ; mais ils ne l'aperçoivent pas. Les animaux ont une ame capable de toutes les opérations que forme l'esprit de l'homme , de concevoir , d'assembler ses pensées , d'en tirer une juste conséquence. S'ils ne vont pas si loin que nous , c'est qu'au lieu de mains & de doigts flexibles , ils ont des cornes aux pieds , & les mâchoires trop avancées pour pouvoir expliquer leurs pensées par la parole.

*LE S.* Mais , cela étant , les philosophes n'admettent point l'immortalité de l'ame ?

*LE CH.* Qu'on dise tout ce qu'on voudra de l'ame de l'homme , pourvu qu'on ne cherche pas à prouver son immortalité. Qu'on l'appelle un feu , un souffle , une monade , &c. ils y souscrivent , pour-

vu que rien ne rappelle les anciennes idées qu'on donnoit de l'esprit. Il faut, dans leur système, que l'ame soit mortelle; oui, il le faut, il le faut absolument. Cette autre vie est trop embarrassante. Ils avouent, cependant, quand on les presse, qu'ils ne pourront jamais parvenir qu'à douter. Eh bien! ce doute leur suffit: on diroit même que c'est une servitude; car ils sont toujours prêts d'insulter ceux qui ne doutent pas comme eux.

*LE S.* Mais, avec de telles idées, quels principes de probité peuvent-ils avoir?

*LE CH.* L'intérêt. C'est le dieu de ce monde; c'est le seul moteur du globe; & si l'univers physique est soumis aux loix du mouvement, l'univers moral ne l'est pas moins à celles de l'intérêt. C'est ce qui doit faire sentir aux législateurs la nécessité de fonder les principes de la probité sur la base de l'intérêt personnel. Et quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuses?

*LE S.* Voilà un étrange moyen de

faire des honnêtes gens , mais n'y en a-t-il point pour produire des hommes vertueux ?

*LE CH.* Il y en a un admirable. Ce moyen consiste à proposer pour récompense , aux hommes qui seront vertueux, les voluptés qu'on croyoit autrefois si opposées à la vertu. Qu'on ouvre l'histoire , & l'on verra que , dans tous les pays où certaines vertus étoient encouragées par l'espoir des plaisirs de l'amour , ces vertus ont été les plus communes , & ont jeté le plus grand éclat. C'est que la force de la vertu est toujours proportionnée au degré des plaisirs que l'on assigne pour récompense. Oui , les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toute sorte de sentiments & de vertus. Ce sont ces plaisirs qui font agir & penser les hommes , & qui peuvent seuls mouvoir le monde moral. Ils sont les plus propres à élever l'ame à la plus digne récompense des héros & des hommes vertueux. C'est de ce germe que sont sorties toutes nos vertus.

*L'A.* Je n'aurois jamais deviné que le

vice fût un aiguillon à la vertu. Les philosophes n'ont-ils pas à présent un moyen d'empêcher les crimes ?

*LE C.* Il faudroit, pour cela, qu'ils supposassent des crimes. Il n'y a, disent-ils, en soi, ni vices, ni vertus ; ni bien, ni mal ; ni juste, ni injuste ; tout est arbitraire, & fait de main d'homme. Ce qui n'étoit qu'une chimere est devenu un bien réel par convention, parce qu'on a remué l'imagination des hommes.

*LE S.* Je doute que les gouvernements s'accommodassent de ces maximes.

*LE CH.* Eh ! qu'importe ? On rit des gouvernements, ou l'on met leur pouvoir dans le creuset de la philosophie, & ce pouvoir s'évapore. *Saint Paul* dit que *toute puissance vient de Dieu, & est réglée par Dieu*. Les philosophes ont très-bien modifié les mots de l'apôtre. Ils disent que *toute puissance qui vient de Dieu est une puissance réglée* : c'est ainsi qu'ils expliquent les paroles du texte, conformément à la droite raison & au sens littéral, & non conformément à l'interprétation de la bassesse & de la flatterie,



qui prétendent que toute puissance, quelle qu'elle soit, vient de Dieu. Les gouvernements, de quelque espèce qu'ils soient, ne sont légitimes qu'autant de temps que, par l'intention du souverain, ils tendent au bonheur des peuples. D'où il suit évidemment qu'ils peuvent se dissoudre, quand les puissances législatives ou exécutrices agissent, par la force, au-delà de l'autorité qui leur a été commise d'une manière opposée à la confiance qu'on a prise en elles.

*LE S.* Je serois bien curieux de savoir dans quel livre les philosophes puisent ces belles idées ?

*LE CH.* Dans l'homme même. La nature est leur grand livre ; & ils remontent toujours à la source. Les hommes, dans l'état primitif, n'étoient pas plus dépendants que le sanglier & le lion : ils vivoient comme des sauvages, n'ayant ni domicile fixe, ni aucun besoin l'un de l'autre : ils se rencontroient à peine deux fois dans la vie, sans se connoître & sans se parler. Il est aisé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un lan-

gage plus raffiné que celui des corbeaux & des sangliers, qui s'attroupent à peu-près de même. Des cris inarticulés & quelques bruits imitatifs dûrent composer, pendant long-temps, la langue universelle. Dans cet état, l'homme ne s'occupoit de rien. Son ame, que rien n'agitoit, se livroit au seul sentiment de son existence actuelle, sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il pût être. Ses projets, comme ses vues, s'étendoient à peine jusqu'à la fin de la journée. Seul, oisif, & toujours dans le danger, il aimoit à dormir, & avoit le sommeil léger, comme les animaux, qui pensent peu, dorment, pour ainsi dire, tout le temps qu'ils ne pensent point. Sa conservation faisoit son unique soin; ses facultés les plus exercées devoient être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défense, soit pour subjuguier sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal.

*LE C.* Monsieur le Chevalier fait parfaitement, comme vous voyez, l'histoire primitive de l'homme. *Moïse* nous inf-

truit différemment ; mais il a beau nous dire que l'homme sortit parfait des mains du Créateur ; qu'il étoit né pour la vertu ; que sa désobéissance l'entraîna dans le crime ; qu'alors tous les vices & toutes les passions se développèrent en lui , son autorité n'en est pas une pour la nouvelle philosophie.

*LE CH.* Je respecte *Moïse* ; mais vous vouliez l'histoire de l'homme telle que la font les philosophes , & je vous l'ai racontée. Elle n'est pas différente , ce me semble , de celle des vautours & des singes. Il est évident , suivant les auteurs d'après lesquels je parle , que les desirs de l'homme primitif étoient comme ceux de l'ours & du lion ; il ne pensoit qu'à ses besoins physiques. Les seuls biens qu'il connût dans l'univers , étoient la nourriture , une femelle & le repos. Le seul mal qu'il craignoit étoit la douleur & la faim. Pour la mort , il ne la connoissoit pas. La connoissance de la mort & de ses terreurs est une des premières acquisitions que l'homme ait faites , en s'éloignant de la condition animale. Les

hommes, dans cet état primitif, n'avoient ni loi, ni mœurs. Leurs unions se formoient au hazard ; & ils se quittoient avec la même facilité. La mere allaitoit d'abord ses enfants pour son propre besoin ; puis, l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissoit ensuite pour le leur. Si-tôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tarديوient pas à quitter la mere elle-même. Ils en étoient bientôt au point de ne point se connoître entr'eux. Alors, ils erroient à l'aventure ; & , ne connoissant plus ni pere, ni mere, s'ils les rencontroient, c'étoit pour leur disputer une nourriture grossiere, & , quelquefois, pour leur ôter la vie.

*LE C.* Le roman que vous venez de faire me paroît fort curieux. L'homme, dans l'état que vous l'avez peint, étoit parfaitement son maître, & ne dépendoit que de lui-même. Mais, s'il étoit las de la vie, pouvoit-il la quitter ?

*LE CH.* Qui est-ce qui en doute, puisqu'il le peut encore aujourd'hui ? Tous les sages conviennent que les loix de

l'état qui flétrissent les suicides , sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur , de misère , de mépris , pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines , & me priver cruellement d'un remède qui est en mes mains ? Pourquoi veut-on que je travaille pour une société dont je consens de n'être plus ? Lorsque la société me devient odieuse , qui m'empêche d'y renoncer ? Trouble-je l'ordre de la providence , lorsque je change la modification de la matière , & que je rends quarrée une boule , que les premières loix avoient faite ronde ? Lorsque mon ame sera séparée de mon corps , y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers ?

*LE S.* Mais si votre existence étoit nécessaire à vos semblables ?

*LE CH.* Le cas est différent , & alors l'humanité...

*L'A.* A propos du mot d'humanité , dites-moi ce que c'est dans vos principes ?

*LE CH.* C'est l'amour des hommes.

*L'A.* Doit-on les aimer tous , jusqu'à ses ennemis ?

*LE CH.* Il n'est qu'une religion auf-  
tere qui ait poussé jusques-là les obliga-  
tions de l'humanité.

*L'A.* Doit-on à ses parents quelque  
chose de plus que l'humanité?

*LE CH.* Cela dépend des sentiments  
qu'ils ont pour vous. Sils vous aiment,  
il faut les aimer plus que les autres hommes;  
mais, si un pere vous donne des témoi-  
gnages de haine, toute la distinction  
qu'on lui doit, c'est de le traiter en en-  
nemi respectable.

*L'A.* Je ne lui dois donc alors que  
du respect?

*LE CH.* Pardonnez-moi; il y a une  
forte d'amour que vous devez à tous les  
hommes: or, cet amour, votre pere,  
puisque'il est homme, n'a pas moins de  
droit qu'un autre d'y prétendre.

*L'A.* Mais il me semble que vous avez  
dit qu'on n'étoit point obligé d'avoir,  
pour ses ennemis, de l'amour.

*LE CH.* Je vous ai déjà répondu qu'il  
faut traiter un pere en ennemi respectable.

*L'A.* Est-on obligé d'aimer ses conci-  
toyens, & le pays où l'on est né?

*LE*

*LE CH.* Il est clair qu'un enfant ne naît sujet d'aucun pays, ni d'aucun gouvernement. A l'âge de raison, il est homme libre; il est le maître de choisir le gouvernement sous lequel il trouve bon de vivre. Il n'a donc de patrie que celle qu'il veut choisir.

*L'A.* Et s'il ne s'attache à aucune?

*LE CH.* Il se souviendra qu'il est un amour qu'on doit à tous les hommes.

*L'A.* L'humanité oblige-t-elle de compatir aux maux des hommes misérables?

*LE CH.* Oui, si cela vous est agréable.

*L'A.* Mais si ce sentiment me trouble & me chagrine?

*LE CH.* En ce cas-là, vous n'y êtes pas obligé.

*L'A.* Dois-je sacrifier mes biens, mon temps & mes soins pour le soulagement des indigents, de ceux qui sont dans le besoin & dans l'oppression?

*LE CH.* Oui, si cela vous fait plaisir.

*L'A.* Mais si j'aime mieux me divertir, & dépenser mon argent pour satisfaire mes desirs?

*LE CH.* En ce cas-là, vous n'êtes

pas obligé de vous sacrifier pour les malheureux.

*L'A.* Sur quel principe dites - vous tout ce que vous venez de m'apprendre ?

*LE CH.* Sur ce que le plaisir & la douleur sont les seuls moteurs de l'univers moral , & doivent être , conséquemment , les regles de votre conduite.

*L'A.* L'humanité défend-elle de faire du mal aux autres hommes ?

*LE CH.* Oui, si le mal doit vous faire souffrir , ou vous priver de quelque plaisir.

*L'A.* Mais si, au contraire, je souffre de ne pas lui faire de mal , & que je trouve beaucoup de plaisir à le dépouiller & à le maltraiter.

*LE CH.* Alors, vous le pouvez légitimement.

*L'A.* Pourquoi cela ?

*LE CH.* C'est que tout sentiment qui naît en nous de la crainte des souffrances , ou de l'amour du plaisir , est légitime & conforme à notre instinct.

*L'A.* Les vols & les assassinats seront donc légitimes ?



*LE CH.* Oui, s'ils sont nécessaires à votre bonheur.

*L'A.* Comment cela?

*LE CH.* C'est que le crime qui nous paroît le plus affreux devient nécessaire, lorsque le besoin du meilleur nous y oblige.

*L'A.* Mais peut-on être heureux, en faisant du mal à ses semblables?

*LE CH.* Oui. Celui qui aura plus de satisfaction à faire le mal sera plus heureux que quiconque en aura moins à faire le bien.

*L'A.* Cette maxime s'étend-elle jusqu'aux plus grands crimes?

*LE CH.* Oui. Il est des hommes assez malheureusement nés, pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui mènent à la greve.

*L'A.* A qui dois-je donc de l'humanité?

*LE CH.* A ceux qui contribueront à votre plaisir & à votre bonheur.

*LE S.* On ne sauroit trouver une morale plus désintéressée.

*LE C.* Parlons sérieusement. Il n'y en

a jamais eu , chez les païens , d'aussi abominable.

*LE CH.* Ce n'est pas la mienne ; mais vous m'avez demandé quelle étoit la morale des philosophes : je vous l'ai exposée avec simplicité , d'après leurs livres & leurs conversations.

*LE C.* Qu'elle feroit dangereuse à suivre , cette morale , mon cher Chevalier ! Que d'écueils ! que de précipices n'ouvre-t-elle pas à ceux qui sont malheureusement imbus de ces principes ! O ciel ! les hommes peuvent-ils tenir un pareil langage , & ne s'occuper uniquement qu'à corrompre leurs semblables ! Maudite & funeste philosophie , ce sont donc là tes leçons ! Puisses-tu t'éclipser à jamais , & être proscrire de tous les cœurs & de tous les esprits !





XVI. ENTRETEN,

SUR LE CARÊME ET LES JOURS DE  
MORTIFICATION.

*DE toutes les choses qui frapperent le Chevalier, dans la retraite du pieux Solitaire, sa vie pénitente, ses abstinences, ses jeûnes & ses macérations ne furent pas ce qui le toucha le moins. Le maigre continuel effraya sur-tout sa mollesse ; & il saisit cette occasion pour déclamer contre les abstinences prescrites par l'Eglise.*

LE CHEVALIER , LE COMTE , LE  
SOLITAIRE ET L'ABBÉ.

LE CHEVALIER.

Tout excès est un mal ; c'en est un de se priver d'une partie de la nourriture dans un certain temps de l'année, & de se sanctifier, en se condamnant à un mauvais régime.

LE S. A vous entendre, le carême est sans doute un grand mal ; mais , de la manière que je l'envisage , il est un des plus grands biens. L'Église ne dit point : *Privez-vous de ce qui soutient votre vie , jeûnez de façon à vous déranger ;* elle vous dit : *vous avez fait des excès en tout genre , dans ce temps de folie qu'on appelle carnaval ; soyez sobres & réservés en carême , & pour l'avantage de votre santé , & pour celui de votre salut. Vous avez des passions , il faut les mortifier. Les mets trop substantiels , les viandes succulentes sont l'aliment de votre incontinence ; privez-vous-en pendant quelque temps. Mais , avant que d'entreprendre des mortifications , consultez le directeur de votre ame & celui de votre corps. Si le maigre vous est contraire , s'il cause des dérangements considérables à votre santé , vous n'avez qu'à le faire connoître , & vous serez dispensé de la loi.*

LE CH. Et peut-on douter que le maigre ne soit un poison ?

LE C. Oui , l'on peut en douter. Les peuples qui sont aux bords des lacs &

des grandes rivières, ne sont pas ceux qui se portent le plus mal. Le maigre ne devient un poison que par les assaisonnements. Si les hommes savoient se réduire à la nature, se borner au simple, peu d'aliments leur feroient contraires. Mais on veut des ragoûts qui flattent le palais. Plus un poisson est insipide, & sain, par conséquent, plus on veut qu'il soit relevé par les épiceries. On ne manque pas de recommander à ces excellents empoisonneurs, nommés cuisiniers, de lui donner du haut goût; & alors, je crois bien qu'une nourriture salubre par elle-même, devient une nourriture empestée. Mais de qui faut-il se plaindre? Est-ce de la mortification que l'Église prescrit, ou de la gloutonnerie, qui veut rendre les mets des jours d'abstinence encore plus piquants que ceux des jours gras?

*LE CH.* Mais tout le monde ne peut pas avoir du poisson frais, qui est, je l'avoue, un aliment salubre. Il faut nécessairement se contenter, une partie du carême, de harengs fumés, de morue à

demi-pourrie , de sardines salées & de vingt autres drogues qui , de l'aveu de tous les médecins , sont une nourriture très-nuisible.

*LE S.* Je fais que le poisson , sur-tout dans certains pays , n'est pas fait pour tout le monde ; mais les œufs sont communs par-tout ; les légumes , les herbes , le laitage ne sont pas rares. Pourquoi ne leur pas donner la préférence , au lieu de s'infecter avec les poisons que vous me citez ? Il y a des friands parmi le peuple comme parmi les grands. On veut des salaisons , on veut des mets appétissants ; mais , encore une fois , l'Église n'ordonne ni la morue , ni les harengs. Elle les prescrit si peu , que lorsqu'on est réduit à ces drogues , elle permet de faire gras. C'est ce que *Clément XIII* fit dans le carême de 1768 , dans une partie de ses états. C'est ce que plusieurs évêques français ont pratiqué dans leur diocèse. L'Église est une bonne mere : elle a un soin égal du salut & de la vie de ses enfants.

*LE CH.* Mais , puisqu'elle est si con-

descendante, n'auroit-elle pas pu diviser le carême en quatre parties, & faire jeûner dix jours au commencement de chaque saison de l'année ?

*L'A.* Elle auroit pu, mais elle n'a pas dû le faire, parce que, suivant la remarque du grand pape *Benoît XIV*, auquel on fit cette proposition, *il y auroit alors quatre carnavals, & point de carême.* D'ailleurs, l'Église a placé l'abstinence quadragésimale dans un temps où elle est nécessaire. Il faut se préparer à recevoir son Dieu, & s'y préparer, en réprimant tout ce qui peut mener aux passions. La vie d'un chrétien devrait être un carême continuel ; mais, puisque cela n'est plus aujourd'hui, il faut au moins lui fixer un temps où il se souvienne de ce qu'il est, & de ce qu'il doit être, des mystères secrets auxquels il doit participer dans cette vie, & des récompenses éternelles qui l'attendent dans l'autre.

*LE CH.* Voilà qui est bien. Mais pourquoi ce riche financier, qui aura sur sa table, en carême, pour cinquante pis-

toles d'excellent poisson frais, des primeurs, &c. achetés aux dépens du peuple, sera-t-il sauvé, tandis que vos casuistes damneront le pauvre mourant de faim, qui, à défaut de tout autre aliment, soutiendra sa triste vie par un morceau de bœuf ou de mouton ?

*LE S.* Vous faites là des plaisanteries qui ne portent que sur de fausses suppositions. Il n'est point vrai que l'Eglise ouvre le ciel à un maltôtier qui achète, aux dépens du peuple, de quoi satisfaire ou irriter sa gourmandise, quand même il se borneroit à des aliments maigres. L'abstinence est pour les riches comme pour les pauvres ; & les premiers ne sont pas moins obligés que les autres à modérer leur appétit & leur sensualité en carême. S'ils ne le font pas, ils sont assurément plus coupables que ce pauvre, qui, plutôt par besoin que par goût, fera gras, pour se substantier. L'Eglise n'est point une marâtre barbare ; c'est, comme je vous l'ai déjà dit, une mère tendre, qui ne demande pas la mort de ses enfants. Étudiez l'esprit de ses règles,



vous la respecterez ; voyez la facilité avec laquelle elle les adoucit , lorsque les besoins de sa famille l'exigent , & vous l'aimerez autant que vos sophistes ont voulu la faire haïr.





## XVII. ENTRETIEN,

SUR LES VERTUS DES PAÏENS ET DES  
PHILOSOPHES.

*LE CHEVALIER ET LE SOLITAIRE.*

LE CHEVALIER.

S'IL y a eu des vertus dans le christianisme, la philosophie ne lui en oppose-t-elle pas d'aussi admirables? Les *Socrate*, les *Apollonius*, les *Julien* ne furent-ils pas de parfaits modèles de sagesse?

LE S. C'est ce qu'il faut examiner. Vous parlez avec enthousiasme de *Socrate*; mais tous les historiens ne vous ont pas imité. On lui a attribué des défauts qui seroient bien capables de ternir l'éclat de ses vertus. Cet esprit familier, dont il se vantoit de recevoir les inspirations, son attachement trop tendre pour *Alcibiade*, le coq qu'il fit sacrifier

à *Esculape*, tout cela pourroit faire regarder le plus sage des philosophes comme un imposteur, un débauché, un idolâtre. Pour ceux qui examinent les choses de sang-froid, *Socrate* fera toujours un problème. On doutera toujours s'il rechercha la sagesse par amour pour elle-même, ou seulement à cause de la gloire qui y est attachée. La vérité éternelle l'avoit éclairé, je l'avoue, des lumières les plus pures & les plus sublimes dont le paganisme fût capable. Il avoit, sur la Divinité, des principes admirables. Il parloit souvent, & en termes magnifiques, de l'existence d'un seul Dieu, éternel, invisible, créateur de l'univers, souverain maître & arbitre de tous les événements, vengeur des crimes, & rémunérateur des actions vertueuses ; mais il n'osoit rendre un témoignage public à toutes ces vérités. La philosophie n'est pas capable d'un tel courage, ni de tels sentiments de générosité. On a comparé sa mort à celle de J. C. Mais quelle distance de l'un à l'autre ! Accusés tous les deux par d'infâmes délateurs, ils se défendirent bien différem-

ment. *Socrate* opposa à ses juges une fermeté orgueilleuse & insultante. Ils lui laissèrent le choix de la peine qu'il croyoit mériter. Il répondit qu'il *méritoit d'être nourri, le reste de ses jours, dans le Prytanée, aux frais de la république*; honneur qui, chez les Grecs, passoit pour le plus distingué. Cette réponse révolta tellement tous les juges, qu'ils résolurent sa perte, tout innocent qu'il étoit. Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avoit été condamné à mort par ses juges, & eux, répliqua-t-il d'un ton piqué, *l'ont été par la nature*. Il mit dans ses derniers moments une ostentation qui contraste singulièrement avec la douceur, la patience, la résignation de J. C., qui, expirant dans les plus cruels tourments & par les plus horribles des supplices, injurié, raillé d'un peuple fanatique, demande à son pere le pardon de ses ennemis, & finit sa vie en priant pour ses bourreaux. On nous répète sans cesse que *Socrate* mourut martyr de la Divinité; on feroit mieux de dire qu'il mourut martyr de son orgueil. Il étoit né dans l'obscurité :

pour en sortir , il fit comme font aujourd'hui nos philosophes ; il décria les autres maîtres ; il fit de mauvaises plaisanteries contr'eux ; il les peignit comme des charlatans , dans le temps que lui-même pouffoit le charlatanisme jusqu'à tâcher de persuader qu'il avoit un génie qui l'inspiroit. Il ne ménagea pas plus les prêtres que les sophistes ; & , peu-à-peu , il se forma un parti contre lui , qui demanda sa mort. Ces persécuteurs de la philosophie étoient des barbares ; mais le philosophe fut très-imprudent. Il est si peu vrai qu'il soit mort pour la cause d'un seul Dieu , qu'il fit , avant que de mourir , un sacrifice à un dieu du paganisme.

*LE CH.* Vous n'êtes donc pas content de la vertu de *Socrate* ; mais vous le serez du moins de celle d'*Apollonius* de Tyane ? De l'aveu de ses plus violents ennemis , c'étoit un homme tempérant , détaché des plaisirs , dévoué , par choix , à la vie la plus dure , à l'abstinence la plus rigoureuse. Il ne prêchoit que l'amour de la justice , & son exemple en-

seignoit encore mieux que ses discours à la pratiquer. Il dédaignoit les richesses ; il exhortoit les hommes à se chérir , à réprimer leurs penchans , quand ils pouvoient nuire à la société , & à les combattre même , lorsqu'ils n'étoient que vicieux , sans paroître nuisibles.

*LE S. Apollonius* me paroîtroit plus respectable que *Socrate* , s'il n'avoit eu la folle ambition de se faire passer pour un homme extraordinaire. Il eut les vertus d'un vrai philosophe , & il employa les ruses d'un vendeur d'orviétan. On l'a opposé au fils de Dieu incarné ; mais a-t-on vu , dans l'évangile , que J. C. courût le monde pour se faire valoir , pour attirer des spectateurs autour d'un théâtre ? C'est ce que fit *Apollonius*. Il fut en Perse ; il franchit le Caucase ; il parcourut la Babilonie , la Caldée , la Médie , & il pénétra presque jusqu'aux Indes , pour se montrer par-tout comme un objet rare. Il vouloit faire des miracles , il débitoit des prophéties , mais il se ménageoit une ressource , en les faisant équivoques. C'est cette duplicité de ca-

ractère qui a partagé les historiens sur le jugement qu'ils ont porté d'*Apollonius*. Pendant sa vie, s'il eut beaucoup d'approbateurs, il eut aussi plusieurs contradicteurs, entr'autres les philosophes *Bassus* & *Euphraste*. *Lucien*, en parlant d'un vil charlatan nommé *Alexandre Abonotique*, dont il raconte des traits dignes des farceurs de la foire Saint-Laurent, dit qu'il avoit été l'élève d'*Apollonius*; & ce n'est pas assurément donner une idée fort avantageuse du maître, que de lui donner un pareil disciple. D'autres anciens n'ont loué *Apollonius* que comme un célèbre magicien, parce qu'ils étoient assez sots pour admettre un art magique. *Laëtance* compare son histoire à celle de l'âne d'or d'*Apulée*. *S. Chrysostôme* & *S. Augustin* disent que tout ce qu'on a conté de ses prétendus miracles, n'est appuyé sur aucun auteur digne de foi. Il n'y a que *Philostrate*, qui écrivit longtemps après un livre romanesque, qui auroit été mis au rang de *Fortunatus*, s'il avoit paru dans un siècle où le flambeau de la critique détruit tous les men-

songes , & quelquefois même les vérités. Les modernes n'ont pas jugé plus favorablement que les anciens de la conduite d'*Apollonius* & de l'histoire de *Philoftrate*. *Louis Vivès* , l'un des meilleurs critiques du seizieme siecle , dit que *Philoftrate* a corrigé les mensonges d'*Homere* par d'autres mensonges encore plus grands. *Joseph Scaliger* pense que *Philoftrate* n'a observé ni le vrai , ni le vraisemblable ; qu'il passe toutes les bornes de la crédulité dans la narration des prodiges d'*Apollonius* , qui fut , selon lui , un imposteur semblable aux bateleurs de carrefour. Il est vrai que *Scaliger* ne se piquoit pas de politesse ; mais on peut dire la vérité , quoiqu'on la dise durement.

*LE CH.* J'aurois mieux aimé des raisons que des injures.

*LE S.* C'est aussi ce que je veux vous fournir. Il seroit trop long d'entamer cette discussion dans un entretien familier , où l'on ne peut avoir tous les livres , ni comparer tous les textes. Mais , si vous voulez quelque chose de suffisant à ce sujet , lisez l'ouvrage que le célèbre écrivain *Dupin*



a composé sous ce titre : *L'histoire d'Apollonius de Tyane, convaincue de fausseté & d'impostures*. Ce savant y prouve , 1<sup>o</sup>. que l'histoire d'*Apollonius* est destituée de témoins dignes de foi ; 2<sup>o</sup>. que *Philostate* n'a point écrit une vraie histoire , mais un roman ; 3<sup>o</sup>. que les miracles attribués à *Apollonius* ont des caractères de fausseté , & qu'il n'y en a pas un qu'on ne puisse attribuer au hazard , à l'adresse , ou à la supercherie ; 4<sup>o</sup>. que la doctrine de ce philosophe est contraire en beaucoup de choses à la droite raison & à la sagesse que l'on peut acquérir par les lumières de la nature.

*LE CH.* Je vois bien qu'il faut que je vous abandonne encore *Apollonius* ; mais que direz-vous de *Julien* , le premier , ou , du moins , le second des hommes ?

*LE S.* J'en dirai le bien & le mal , & je ne ferai point comme un de vos philosophes , qui en fait un éloge de fanatique. Il se plaint de ce qu'on lui donne le titre d'*apostat* ; mais quel nom donner à celui qui avoit abandonné sa religion , une religion sainte & sublime , une re-

ligion digne de l'homme , pour s'attacher à l'idolâtrie la plus monstrueuse. Quoi qu'il en soit, *Julien* avoit quelques bonnes qualités morales. Il étoit sobre & vigilant ; & il semble qu'il ne s'est pas livré à la passion pour les femmes. La haine qu'il avoit conçue contre *Constantin* & ses enfants lui a fait écrire des choses déraisonnables , & souvent fausses & calomnieuses. On remarque même qu'il reprend aigrement , dans ces princes , des choses qu'il a faites lui-même ; & , en cela , il ressembloit parfaitement à ses apologistes modernes. Sa passion aveugle pour le paganisme l'a porté à traiter honorablement des gens qu'un païen plus modéré auroit eus en horreur ; & le *Misopogon* , satyre cruelle des habitants d'Antioche , qu'il haïssoit , parce qu'ils le méprisoient , est peu digne d'un prince qui affectoit une gravité égale à celle de *Marc-Aurele*.

*LE CH.* Vous citez là des ridicules. *Julien* pouvoit en avoir ; mais je ne vois d'ailleurs en lui qu'un *Socrate* couronné , qui ne respire que la vertu , & qui déteste le fanatisme.

**LE S** Ah ! quel bandeau n'avez-vous pas sur les yeux , lorsque vous ne voyez aucun enthousiasme dans la conduite de *Julien* ! En effet , que peut-on penser d'un philosophe qui immoloit des victimes sans nombre , & de qui on disoit que , s'il revenoit victorieux de la guerre des Perses , il n'y auroit pas assez de bétail dans tout l'empire , pour contenter sa superstition ? d'un philosophe qui faisoit des processions par les rues , environné de femmelettes portant dévotement des petites idoles & des instruments des sacrifices ? d'un philosophe qui , au rapport de *Théodoret* , sacrifia une femme , dans le temple de la lune , à *Carrès* ? Quel jugement peut-on porter de la gravité & de l'austérité de *Julien* , quand on fait que les comédiens furent toujours ses partisans , & qu'il fut toujours leur protecteur ? Son palais étoit rempli de farceurs. Il en étoit sans cesse entouré dans les rues , dans les temples , dans les cérémonies , dans les assemblées publiques. Par une de ces contradictions qui faisoit son caractère , il défendoit la comédie aux prêtres , &

leur menoit les acteurs jusques dans les sacrifices. Il affectoit d'aller rarement aux spectacles , & ne pouvoit se passer de la compagnie de ceux qui les donnoient. Il se moquoit du goût des *Césars* pour le théâtre & de la fureur des habitants d'Anrioche , & les acteurs étoient ses meilleurs amis , ses courtisans les plus familiers. Aussi firent-ils , après sa mort , ses honneurs funebres ; & ils le devoient à plusieurs égards ; car la vie de *Julien* n'ayant été qu'une comédie perpétuelle , c'étoit aux comédiens à célébrer sa mémoire. Il y eut pourtant , dans cette piece comique , des scènes bien tristes pour le christianisme. Le sage, le modéré, l'équitable *Julien* dépouilla les églises de tous leurs revenus , pour en faire des largesses aux soldats , ou les réunir à son domaine , afin , disoit-il , d'aider les galiléens à pratiquer leur admirable loi , & de leur faciliter l'entrée du royaume des cieux ; & que , devenant pauvres , ils soient plus sages , & ne soient pas privés du royaume céleste qu'ils espèrent. Il révoqua tous les privilèges que les empereurs chrétiens

avoient accordés à l'Église ; il ôta les pensions que *Constantin* avoit données pour nourrir les clercs, les vierges & les veuves ; il exigea même la restitution du passé avec une extrême rigueur ; il fit aussi enlever l'or, l'argent, les vases précieux & les autres richesses des Églises, sous prétexte de faire pratiquer aux chrétiens la pauvreté évangélique ; & , parce que l'évangile ordonne de souffrir les injures & de fuir les honneurs, il défendit aux chrétiens de plaider & de se défendre en justice, & d'exercer les charges publiques. *Julien* fit plus, il ne voulut pas que les chrétiens enseignassent les belles-lettres, *n'étant pas juste*, disoit-il, *d'expliquer aux jeunes gens les anciens auteurs, en condamnant leur religion*. Son vrai motif étoit d'empêcher les grands avantages que les chrétiens tiroient des livres profanes, pour combattre le paganisme, soit par l'absurdité des fables en elles-mêmes, soit par la méthode de bien parler & de raisonner, que l'on apprend dans ces auteurs. Il entroit aussi de la jalousie contre plusieurs beaux-esprits chrétiens ; & cette

jalousie marque la petitesse de son caractère, comme ce que nous avons dit en prouve l'artifice.

*LE CH.* Mais, où trouverez-vous des hommes exempts des foiblesses de l'humanité ?

*LE S.* Dans la religion qui élève les hommes au-dessus de l'humanité. Le christianisme est le seul pivot sur lequel puissent rouler les vertus solides, les vertus durables. On a beau exagérer les qualités morales de certains païens, le portrait n'est jamais ressemblant, parce qu'il est fait de profil. Qu'on regarde de l'autre côté du visage, on y voit des difformités. *Trajan* étoit un prince très-vigilant & très-doux; mais il aima trop la guerre, & se souilla par un vice abominable & par son goût pour le vin, qui appesantit son esprit, & qui ternit sa gloire. *Marc-Aurele* auroit été un grand exemple de vertu sur le trône, si les plus absurdes superstitions ne l'avoient entraîné dans des démarches ridicules, & s'il ne s'étoit laissé gouverner par sa famille. Les philosophes qu'on nous cite comme des maîtres de morale

morale & des modeles de mœurs, ne méritent guere d'être cités. La plupart se sont déshonorés par des foibleſſes infames. D'ailleurs, quand il y en auroit eu quelques-uns de vertueux par tempérament, peut-on comparer deux ou trois hommes à la foule des héros de vertu qu'a produits le chiftianisme dans tous les états, dans toutes les conditions, depuis le ſceptre juſqu'à la houlette? Ce ſpectacle, une des plus belles preuves de la religion, eſt la honte éternelle de ces hommes vicieux & pervers, que la chaleur des paſſions, cachées ſous le nom de philoſophie, a fait éclore, comme la formation d'une eau bourbeuſe fait naître cette armée d'inſectes qui infectent l'air, & qui déſolent nos campagnes.





## XVIII. ENTRETEN,

SUR LES ROMANS.

*LE CHEVALIER ET LE COMTE.*

LE CHEVALIER.

UN roman fait par un homme d'esprit est un livre délicieux : je ne connois rien de plus amusant & de plus utile. Tout y respire le sentiment, l'amour de la vertu, ce respect que l'on doit à un sexe aimable. Il faudroit être insensible, pour ne pas s'attendrir au tableau touchant que l'on nous fait de la plus noble des passions. Quel est l'homme qui ne se sentira enflammé à la lecture de la nouvelle Héloïse ? Qui pourroit résister aux sensations voluptueuses qu'elle fait sur l'esprit & sur le cœur ? Quelle force dans le style ! que de naïveté dans les sentiments ! que de vraisemblance dans les faits ! O divin *Jean-Jacques* ! que ne



prêtes-tu ton pinceau à tant de plats auteurs, qui nous inondent de leurs productions romanesques ! je consentirois de tout mon cœur à brûler tous nos livres d'histoire, si tous les romans étoient écrits dans le goût de la nouvelle Héloïse.

*LE C.* Que je vous plains, mon cher Chevalier, d'avoir ce goût décidé pour les romans ! L'apologie que vous venez d'en faire prouve la légèreté de votre esprit & le dérèglement de votre cœur. Pardonnez à ma sincérité, & que le vrai ne vous offense point. Je sais que les romans, dans notre siècle, sont des livres inventés pour amuser l'esprit ; mais ils corrompent le cœur, ou, pour mieux dire, l'un & l'autre. Leur prétendue utilité entretient l'oisiveté & le luxe. Ils flattent les passions, les fomentent. On y voit véritablement quelques sentimens de vertu ; mais le goût du vice l'emporte toujours sur elle. Ils donnent un démenti à l'histoire & à la morale. S'ils n'inspirent pas la haine de la pureté, ils plaisantent du moins sur toutes les précautions né-

cessaires que l'on prend pour la conserver. Après cela , pouvez-vous dire que les romans rappellent le respect que l'on doit au beau sexe ? Dites plutôt qu'ils le font perdre. Ouvrez la plupart de ces livres pervers , vous verrez qu'on taxe d'hypocrisie la vertu d'une femme honnête , qui oppose la moindre résistance aux desirs d'un jeune écervelé. Quelle vanité ! quelle présomption ! quelle fatuité dans les discours qu'ils font tenir à ces petits-mâîtres ! Entendez-les sur le compte d'une femme qui aura dédaigné leurs hommages : *fi, fi ; c'est une prude ; elle veut jouer l'honnête ; elle ne m'aura pas quand elle voudra ; elle a des caprices , j'en aurai à mon tour.* Voilà les excellents principes que l'on y puise , pour se comporter auprès d'un sexe qui mérite toute sorte d'égards & de respects. Le roman de *la nouvelle Héloïse* , dont vous paroissez enthousiasmé , est écrit , je l'avoue , avec ce feu & cette énergie propres à troubler la tête des jeunes gens ; mais en est-il moins dangereux ? Le poison , quoique présenté dans une coupe d'or , en est-il

moins mortel ? L'auteur lui-même a la bonne foi de convenir qu'on doit en soustraire avec soin la lecture à la jeunesse, dont elle corromproit l'innocence. Qu'on juge, d'après cela, de l'utilité des romans.

*LE CH.* Il est des gens qui ne sont pas faits pour les lire. La moindre licence leur paroît un crime. Tout les offusque, les choque. Ces austères rigoristes sont accusés de voir mal.

*LE C.* Pour détruire ce que vous venez d'avancer, il n'y a qu'à examiner quel est le caractère d'une héroïne de roman ? C'est une personne d'une honnêteté, qui ne souffre pas même l'apparence du vice. Comment une telle héroïne est-elle parvenue à ce point d'honnêteté ? Par la seule force de sa raison, si sûre d'elle-même, qu'elle n'en est que plus honnête femme, quand elle aime & quand elle est aimée. Celui qui trouve dans les romans une chasteté qui demande si peu de précautions, ne s'observera plus sur cette vertu, quoique si difficile & si pénible ; &, quand on se flattera de pouvoir être

chaste au milieu des passions, on ne fera guere scrupule de s'y livrer. Voilà les différentes façons de voir & de juger. Les partisans des romans s'aveuglent sur le danger, le bravent : que dis-je ? ils le cherchent, parce qu'ils se persuadent d'y pouvoir résister, & qu'ils se croient au-dessus des foiblesses de l'humanité.

*LE CH.* Mais il est des romans où l'on peint les hommes tels qu'ils sont, & qui offrent un tableau naturel de nos mœurs actuelles. On y démasque le vice ; on en inspire l'horreur ; on y plaisante sur le ridicule de nos modes & de nos sociétés, & on le corrige. C'est ainsi qu'un de nos beaux-esprits parle de *Richardson*, immense romancier anglois :

« O *Richardson* ! j'oserai dire que l'histoire la plus vraie est pleine de mensonges, & que ton roman est plein de vérités ! L'histoire nous peint quelques individus, tu peins l'espece humaine. L'histoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont dit, ni fait ; tout ce que tu attribues à l'homme, il l'a dit & fait. L'histoire n'embrasse qu'une por-

» tion de la durée , qu'un point de la  
» surface du globe ; tu as embrassé tous  
» les lieux & tous les temps. Le cœur  
» humain qui a été , est & sera toujours  
» le même , c'est le modele d'après lequel  
» tu copies. Si l'on appliquoit au meilleur  
» historien une critique sévère , y en a-t-il  
» aucun qui la soutînt comme toi ? Sous ce  
» point de vue , j'oserai dire que , souvent ,  
» l'histoire est un mauvais roman , & que  
» le roman , comme tu l'as fait , est une  
» bonne histoire. O Peintre de la na-  
» ture ! c'est toi qui ne ments jamais !  
» ô *Richardson* ! *Richardson* ! *Richard-*  
» *son* » !

Les justes éloges qu'on donne à *Richardson* doivent vous prouver que tous les romans ne sont pas dangereux , & que cette lecture n'est pas indigne d'un homme sensé & réfléchi. Il en est beaucoup où l'on prend le plus vif intérêt sur les miseres de l'humanité , qui nous en inspirent l'amour. On y voit des hommes grands , généreux , qui lui tendent une main secourable , & qui sont toujours prêts à la soulager dans l'adversité. Vous me direz

peut-être : ces hommes-là sont des êtres imaginaires ; c'est l'illusion qui enfante toutes les précieuses qualités qu'on admire en eux. Eh ! qu'importe , pourvu qu'ils excitent la sensibilité dans nos cœurs endurcis ? Il est très-indifférent que ce soit un exemple réel , ou la moralité d'une fable ou d'un roman qui nous rende meilleurs , & qui corrige la dépravation de nos mœurs.

*LE C.* Eh ! de bonne foi , Monsieur le Chevalier , croyez-vous que le récit d'une belle action vous fera autant d'impression que si elle se passoit sous vos yeux ? Ah ! de grace , désabusez-vous. On ne fait intervenir que des héros dans les romans ; on y porte la vertu jusqu'au ciel. Cela n'est pas bien difficile à quelqu'un qui a une imagination vive & féconde. Je veux convenir avec vous que , sur cette foule immense de productions éphémères , il y en a quelque-une d'utile. On peut comparer les romans à une nation corrompue. Parmi le grand nombre , il se trouve toujours quelque homme de bien. On peut en compter deux ou trois sur cent.

mille; mais avouez qu'il seroit néanmoins très-dangereux de vivre dans une société qui seroit infectée de toutes sortes de vices, & qu'il est bien difficile d'éviter la contagion, dès qu'elle est généralement répandue.

*LE CH.* Vous voudriez donc, Monsieur le Comte, nous borner à lire ces fastidieux livres de morale, où la vertu se montre sous un regard sombre, farouche, austere & inaccessible. Je dirois volontiers que ceux qui les composent ont un cœur de diamant, & qu'ils veulent exiger des choses qui révoltent la raison & le bon sens. Ils vous font un crime d'aimer une personne qui vous plaît. Il faut être de glace, selon eux; il faut triompher de toutes ses passions, même de celles qui sont les plus légitimes; il faut réprimer la faculté des sens; ils voudroient faire de l'homme un automate. Vous diriez, en les lisant, qu'ils ne sont pas de la même trempe, & qu'ils peuvent disposer à leur gré du bien & du mal. Tous ceux qui font des romans, n'ont pas le cœur corrompu; ils ont le même but que

ceux qui écrivent des livres de morale : les uns croient nous instruire en nous peignant la vertu aimable , facile à pratiquer , en nous avertissant sur les dangers que l'on court à se laisser entraîner au vice ; les autres , en nous effrayant sans cesse , en nous reprenant avec un ton d'aigreur , en nous menaçant des peines à venir ; ... en un mot , ils ne diffèrent entr'eux que de la façon de s'énoncer.

*LE C.* Ah ! mon pauvre Chevalier ! quel paradoxe ! Etes-vous bien persuadé de ce que vous venez de dire ? Je n'en crois rien. Quelqu'innocente que soit l'intention de celui qui écrit l'histoire d'une intrigue amoureuse , il ne peut ignorer que ces sortes de livres peuvent même , contre son intention , corrompre l'innocence & la pureté. Si l'on me demandoit pourquoi il y a si peu de femmes vertueuses dans notre siècle , je répondrois : c'est qu'on a la fureur inouïe de lire des romans. On a précisément aujourd'hui , pour les historiottes galantes , le même goût qu'on avoit autrefois pour ces amourettes interminables , qui formoient plu-



siens volumes énormes. Je veux qu'on ne lise les romans , & qu'on n'aille à la comédie que par amusement ; mais le lecteur d'un roman , ou le spectateur d'une piece de théâtre , indifférent au premier volume ou au premier acte , ne l'est pas toujours au dernier. Plus une piece est tendre , plus elle est dangereuse. On ne s'attendrit au spectacle ou au récit romanesque d'une grande passion , que parce qu'on y reconnoît son cœur. La sensibilité que nous avons pour les foiblesses des amants qu'on y représente , est un applaudissement secret que nous donnons à nos foiblesses. L'auteur a beau blâmer leur passion , nous l'excusons malgré l'auteur ; & , au récit d'un amour malheureux , il n'y a que le malheur dont nous pensons à nous garantir. Vous vous déchaînez avec fureur contre les livres de morale ; quelle en est la raison ? C'est sans doute parce qu'elle est puisée dans une source pure (1). Quelle témérité de

---

(1) Le Chevalier vouloit parler , sans doute , de la morale chrétienne.

vouloir la mettre en parallèle avec celle de ces hommes mondains, qui la profanent pour colorer le vice, & pour donner des noms décents à des passions dont ils auroient trop à rougir ! Il y a entr'elles autant de différence que d'un hypocrite à un vrai dévot. L'un, sous prétexte de faire le bien, est le plus méchant, le plus dangereux de tous les hommes ; l'autre le met en pratique sans vanité, sans pompe & sans ostentation. Reconnaissez, mon cher Chevalier, le faux de ces livres dangereux. Qu'ils soient profcrits de votre cœur & de votre esprit ; ils ne serviroient qu'à nuire à l'un & à l'autre.





C O N C L U S I O N

D E C E T O U V R A G E.

O N a vu le Chevalier , dans tout le cours de ces entretiens , affecter l'air d'un homme que les raisons les plus solides ne touchent point , & remplir dignement le rôle de philosophe ; mais cet air n'étoit que la grimace d'un faux brave. Des excès en tout genre , la chasse , la table , les femmes , le jeu ayant considérablement dérangé sa santé , on craignit que cette fleur , flétrie par les passions & l'incrédulité , ne fût moissonnée dans son printemps. L'état de dépérissement où il se sentoît lui-même , lui fit ouvrir les yeux ; il vit la mort approcher , & il trembla. Le Comte s'aperçut de ce changement ; & il en profita pour dissiper entièrement ses ténèbres. Mais le point le plus difficile étoit de lui faire avouer l'état de son cœur. Après avoir affiché l'esprit fort , il craignoit d'être annoncé dans la secte

comme un esprit foible. En proie à des égarements honteux, dégoûté du monde, déchiré par les remords, livré à la honte de la philosophie & à l'opprobre du vice; enfin, tourmenté par les maux du corps, il cherchoit la paix, & ne la trouvoit pas. A qui s'ouvrir? à qui confesser sa foiblesse? Le Comte fit le premier pas. Il lui dit qu'il lisoit dans son ame, & qu'il n'y voyoit ni la tranquillité, ni le bonheur. Le Chevalier n'osa déclarer ses chagrins pendant quelques jours; enfin, succombant sous le poids de ce fardeau, il s'en soulagea dans le sein du Comte. *Oui*, lui dit-il, *il y a long-temps que la paix est loin de moi. Mes jours se consomment dans l'amertume. Les troubles qui agitent mon ame sont cause, en partie, du mauvais état de mon corps. La honte m'a retenu dans de malheureux liens; mais c'est trop long-temps respecter cette chaîne funeste; aidez-moi à la rompre.....* Un torrent de larmes l'empêcha de continuer. Le Comte le voyant attendri, ne put retenir les siennes. Il le consola en pere; il le dirigea en maître; il l'engagea

à faire le dernier effort sur la pusillanimité qui le retenoit ; il le conduisit chez un prêtre vertueux & persuasif, qui, l'ayant engagé à faire un aveu sincère de ses fautes, le déchargea du poids d'iniquité qui l'accabloit. Depuis lors, le triste & sombre Chevalier parut avec tous les signes de la joie & de la félicité. La paix de sa conscience brilloit sur sa figure ; & il n'en étoit que plus aimable, parce que la vertu tempéroit la vivacité de ses graces naturelles. Il abjura la philosophie, & il brava les plaisanteries des philosophes. Ils eurent beau se moquer de lui ; il n'en fut rien. Sa conduite, toujours sage, toujours édifiante, fut la réponse qu'il opposa à leurs invectives ; & cette conduite, la consolation des gens de bien, le désespoir des libertins, devint un sujet d'admiration pour les faux sages même qui affectoient de la ridiculiser.

F I N.



# T A B L E

## DES ENTRETIENS.

<i>A</i> VERTISSEMENT ,	page v.
<i>Premier Entretien , sur les Philosophes ,</i>	1.
<i>Second Entretien , sur l'établissement de la Religion Chrétienne ,</i>	15.
<i>Troisième Entretien , sur la Religion Pro- testante ,</i>	36.
<i>Quatrième Entretien , sur l'Écriture- Sainte , considérée comme Règle de Foi ,</i>	49.
<i>Suite du quatrième Entretien , sur la Con- fession ,</i>	71.
<i>Cinquième Entretien , sur les Guerres de Religion ,</i>	84.
<i>Suite du cinquième Entretien , sur la To- lérance ,</i>	98.
<i>Sixième Entretien , sur les Moines ,</i>	110.
<i>Suite du sixième Entretien , sur les Vœux &amp; le Célibat ,</i>	124.
<i>Septième Entretien , sur la Prédication ,</i>	142.
<i>Huitième Entretien , sur le Théâtre ,</i>	150.

# T A B L E.

<i>Neuvieme Entretien , sur l'Encyclopédie ,</i>	172.
<i>Dixieme Entretien , sur les mauvais Livres &amp; la liberté de les imprimer ,</i>	188.
<i>Onzieme Entretien , sur les Missions ,</i>	200.
<i>Douzieme Entretien , sur les Fêtes ,</i>	210.
<i>Treizieme Entretien , sur le Luxe ,</i>	221.
<i>Quatorzieme Entretien , sur les différentes manieres d'attaquer la Religion ,</i>	234.
<i>Quinzieme Entretien , sur la Morale &amp; les Principes des Philosophes ,</i>	253.
<i>Seizieme Entretien , sur le Carême &amp; les jours de mortification ,</i>	269.
<i>Dix-septieme Entretien , sur les Vertus des Païens &amp; des Philosophes ,</i>	276.
<i>Dix-huitieme Entretien , sur les Romans ,</i>	290.
<i>Conclusion de cet Ouvrage ,</i>	301.

Fin de la Table.

---

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuferit ayant pour titre: *L'Homme du Monde éclairé*, ou *Entratiens d'un vieux Seigneur*, &c. Cet Ouvrage m'a paru propre à détruire les préjugés de ceux qui ont trop lu ou trop écouté nos faux Philosophes. A Paris, le 10 Janvier 1770. DE MONTY, Docteur en Théologie.

---

## P R I V I L E G E.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le sieur CHAUDON, Nous a fait exposer qu'il desire-roit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *L'Homme du Monde éclairé*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Expo-



## *P R I V I L E G E.*

fant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera; & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation de ces Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre

## P R I V I L E G E.

Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & beaux caractères; conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de MAUPEOU; qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur de MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayants cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis &

**P R I V I L E G E.**

nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-unieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent soixante-dix, & de notre regne le cinquante-cinquieme.

Signé, Par le Roi, en son Conseil.  
**LE BEGUE.**

*Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 636, fol. 235, conformément au Règlement de 1723, qui fait défenses, art. 42, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir, à la susdite Chambre, neuf Exemplaires prescrits par l'art. 108 du même Règlement. A Paris, ce 24 Mars 1770.*

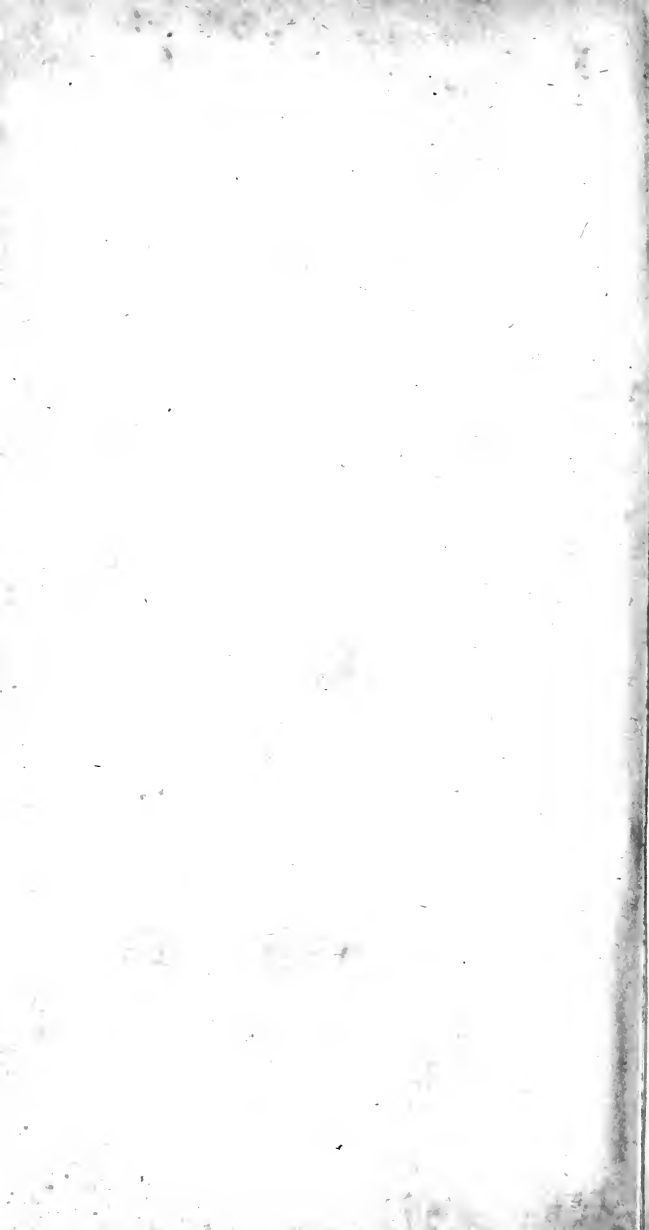
**K N A P E N, Adjoint.**

Je cede & transporte au Sieur MOUTARD, Libraire à Paris, le présent Privilege, pour en jouir & disposer comme de chose à lui appartenante. A Paris, le 28 Juillet 1773.

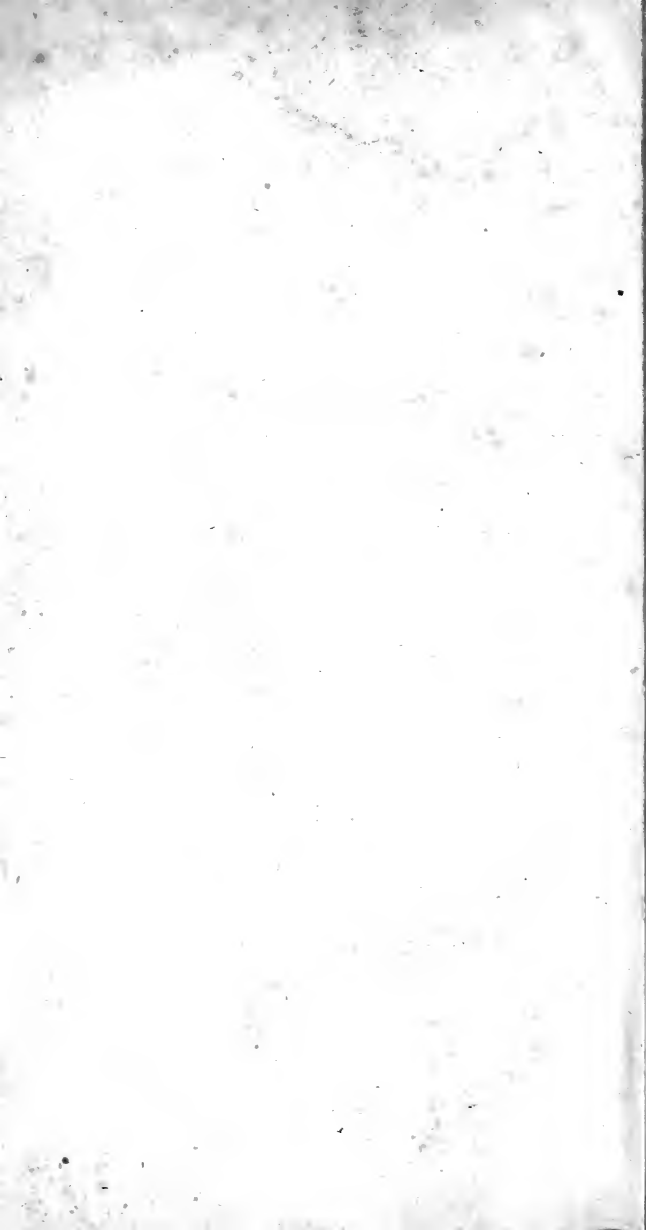
**CHAUDON.**

---

De l'Imprimerie de LOUIS JORRY, rue de la Huchette, près du petit Châtelet. 1773.

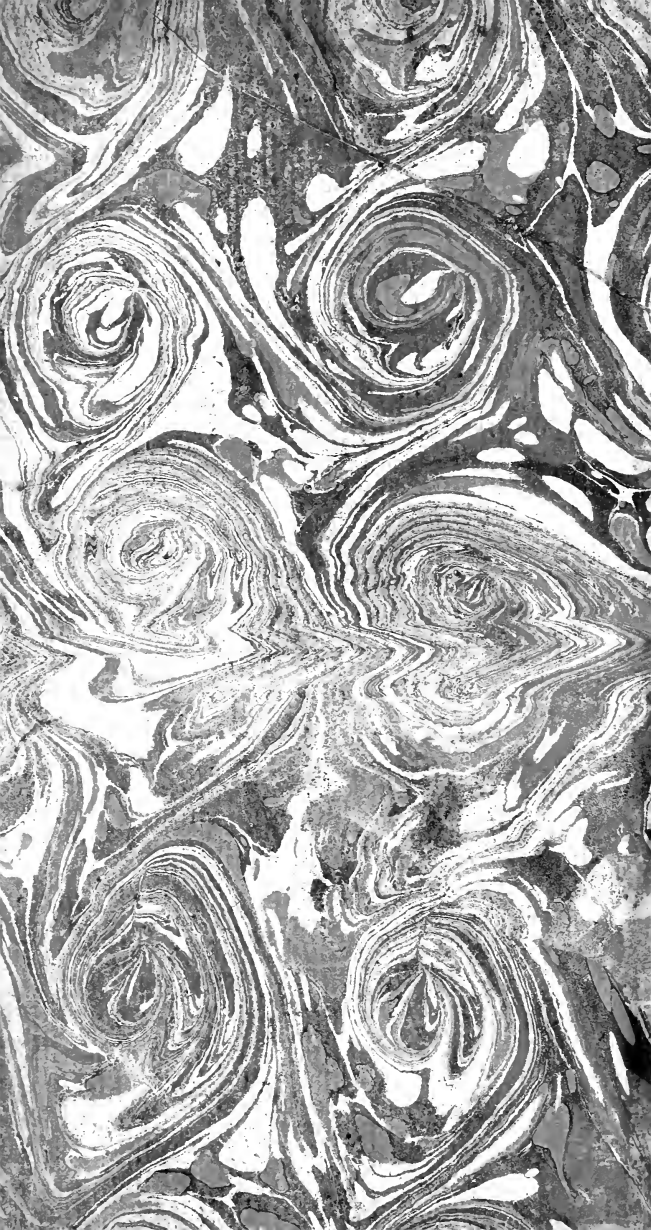






M. 2. 1774 / 6. 2. 14. 50

XVII







a39003



009522151b

